



3 1761 03987 8160

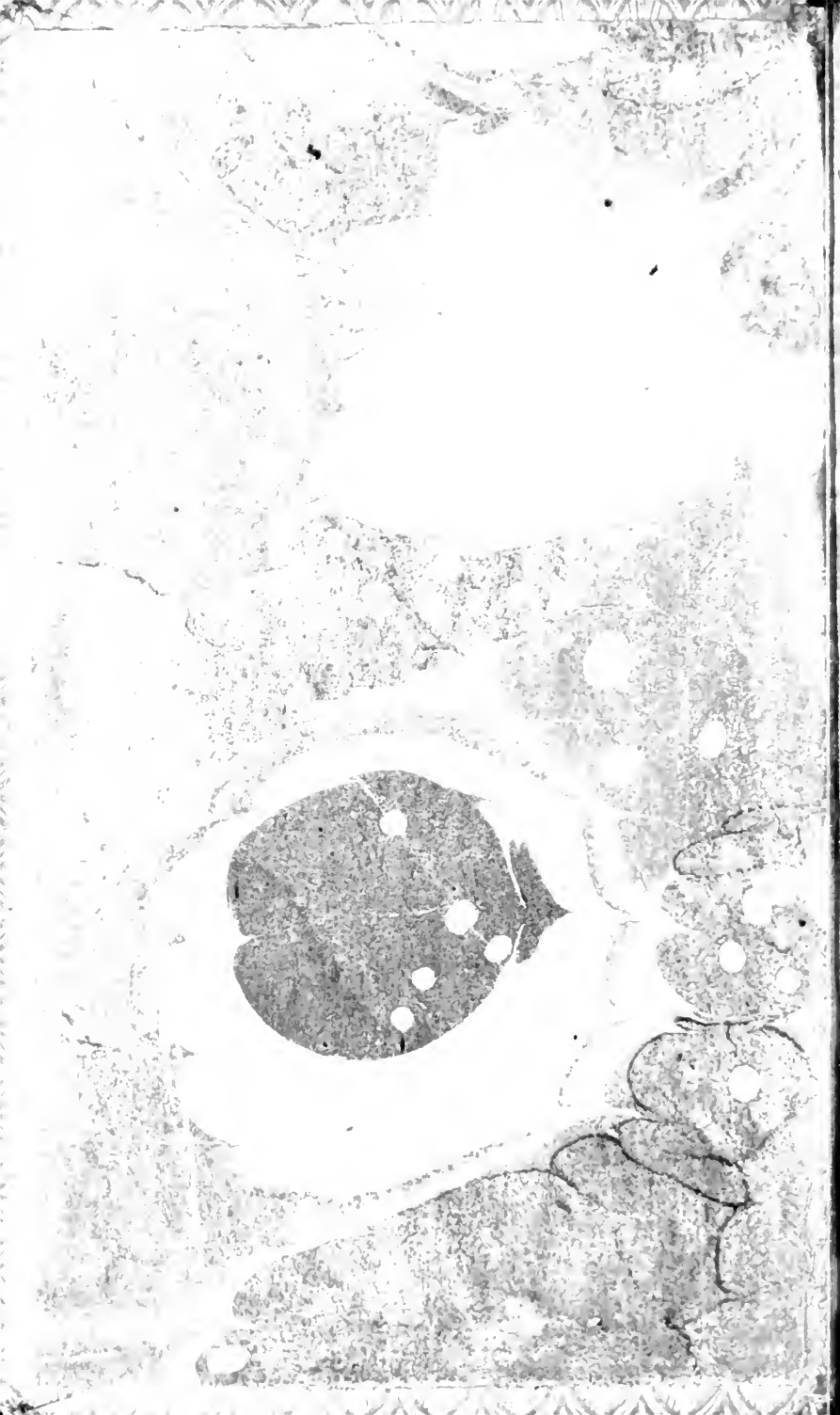
PC

1817

L3

1725

t.4











RECUEIL

GALANTES,

EN PROSE ET EN VERS,

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA SUÈDE,

ET DE

MONSIEUR FÉLIXSON,

Augmenté de plusieurs Pièces nouvelles de divers  
Auteurs.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIÈME.



350138  
S. S. 38

DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

PQ

1817

L3

1725

t. 4



L E  
D É M Ê L É  
DE L'ESPRIT,  
E T  
D U C O E U R.

**O**N a découvert de nos jours une  
Isle charmante , qu'on appelle  
l'Isle de la Ruelle ; il y regne une  
Princesse, dont le merite est connu par  
toute la terre, & qui se fait admirer par  
ses ag'émens & par ses charmes : c'est la  
Princesse Galanterie.

Il n'est rien de si charmant qu'elle,  
C'est la merveille de nos jours,  
Sans elle le Dieu des amours  
Languit & ne bat que d'une aîle.

Les Sujets qui lui obéissent, ont tous  
l'esprit bien tourné, ils passent leur vie  
parmi les jeux & les plaisirs ; les belles  
conversations entretiennent la delicatesse  
de leur esprit, & vous les voyez toujourns

prêts à executer avec grace toutes les volontez de leur Princeſſe.

Sans peine ils ſuivent ſes deſirs,  
Tant ils trouvent doux ſon empire,  
Et de tout ce qu'elle deſire,  
Ils ſe forment mille plaiſirs.

Cette Iſle fut autrefois infectée par une ſecte ridicule, qu'on appelloit la ſecte des Précieuſes, qui avoient introduit des mots nouveaux & des manieres bizarres, qui commençoient à gêner les eſprits par des imaginations forcées, & à demonter les corps par des grimaces inſupportables; mais enfin on en purgea tout le païs, & ſ'il en eſt demeuré quelqu'une, elle ſe contraint, & n'oſe pas ouvertement avoüer ſa creance & ſes myſteres.

Parmi les autres elle paſſe  
Sans ſe guinder en mots nouveaux :  
Il eſt vrai que ſouvent au milieu des cadeaux  
On la connoît à la grimace.

Il y a trois Palais magnifiques dans cette Iſle, qui ſont le Palais de la Douceur, le Palais de la Complaiſance, & le Palais de la Politeſſe; & tous les habitans y vont rendre leurs hommages : l'air y eſt ſi doux & ſi agreable, qu'on n'y ſouffre jamais les  
injures

injures des saisons ; l'art y a travaillé avec la nature , pour contenter les yeux ; & les embellissemens qu'on y remarque partout , en rendent le séjour & charmant & commode : le pais est fertile en Madrigaux , en tendres sentimens , & en pensées délicates , qui sont les plus délicieux fruits de ce terroir.

Toute l'Isle est environnée d'une mer orageuse , qu'on appelle la mer du vulgaire ; de sorte que pendant que la tempête gronde aux environs , & que les orages éclatent ,

On y dort à l'abri des myrthes & des palmes,  
 Ses rivages mêmes sont calmes,  
 Les Zéphirs les plus doux y regnent nuit &  
 jour.  
 Rien n'y peut alterer une paix si profonde ;  
 Les foudres même de l'amour  
 Ne sçauroient empêcher que ce charmant sé-  
 jour  
 Ne soit le plus heureux du monde.

Dans un pais si délicieux , & au milieu de cette grande tranquillité , on ne laissoit pas de remarquer des divisions entre deux Heros celebres , qui sont l'Esprit & le Cœur , qui partagent l'empire du monde , & de qui dépend la félicité de la vie.

Que c'est injustement que de notre malheur  
 Nous accusons toûjours ou le Ciel ou les hom-  
 mes!

Helas ! malheureux que nous sommes,  
 Il n'en faut accuser que l'esprit ou le cœur.

Quoiqu'ils ne soient point visibles , ils  
 ne laissent pas de se faire connoître par  
 mille marques , & tout ce qu'on voit dans  
 le monde sont des effets de l'un & de l'au-  
 tre.

Ce qu'on pense , ce qu'on propose  
 Vient par le canal de l'esprit :  
 Mais s'il fait naître quelque chose ,  
 C'est dans le cœur qu'il la nourrit.

L'esprit est éclairé , subtil , penetrant ,  
 & rien ne peut résister à sa force ; dès qu'il  
 paroît , il se montre avec éclat , & brille  
 de tous côtez , il divertit & invente mille  
 choses pour plaire.

Quand il anime la laideur ,  
 Il la rend toûjours agreable ,  
 La plus belle sans lui cesse d'être adorable ,  
 Et ne sçauroit toucher le cœur :  
 Il est le charme de la vie  
 Et l'ame des beaux entretiens ;  
 Iris , Amarante & Silvie

Verroient rompre sans lui leurs amoureux  
liens.

Lors que les amours sont ses hôtes ,  
Il en prend un grand soin & les nuits & les  
jours ;

Ce n'est que les sots & les sottes  
Qui laissent languir leurs amours.

Car l'esprit ne manque jamais d'entre-  
tenir tous les commerces, & c'est le sel  
qui empêche la corruption, & qui assai-  
sonne toutes choses. Quelques-uns ont  
crû que c'étoit un feu celeste ; les autres,  
une harmonie, mais il est beaucoup plus  
pur que le feu, & plus agreable que l'har-  
monie.

Il est plus vaste que les Cieux ,  
Il va dans un instant en mille & mille lieux ,  
Rien ne peut l'arrêter ni le tenir en cage ,  
C'est un aigle qui vole & qui sur son pluma-  
ge

N'étalle par tout que des yeux.

Il va sur la terre & sur l'onde,

Et quand quelque chose lui plaît ,

Quoiqu'elle soit au bout du monde ;

Il la cherche aussi loin qu'elle est.

Le cœur a des qualitez differentes , &  
sans sortir de lui-même, il s'entretient

avec les images qu'il a reçûs , & qui lui  
plaisent davantage.

Mais de quelle façon faut-il que je m'exprime,  
Pour faire ce portrait avec quelque agré-  
ment ?

Helas ! le cœur est un abîme  
Où l'on se perd facilement.

En effet , les abîmes sont des lieux **G**  
profonds , que rien ne les peut remplir.

Le cœur en cela leur ressemble ,  
Il n'est pas satisfait au milieu des plaisirs ,  
Et tout ce que le monde assemble  
Ne sçauroit remplir ses desirs.

Les abîmes sont les dépositaires de tous  
les trefors de la nature.

Le cœur garde la probité ,  
La valeur , la fidélité ,  
Ce sont ses aimables hôtes ;  
Il les conserve nuit & jour :  
Mais ce qui fait son prix & toutes ses richesses ,  
C'est qu'il garde encore l'amour.

Les abîmes sont des lieux obscurs où  
regnent les tenebres , & que le Soleil ne  
peut éclairer. Et

Et qui pourroit du cœur démêler les ressorts ?  
 Il n'en faut pas toujours juger par le dehors,  
 A peine quelquefois se connoît-il lui-même.

S'il aime, ses feux sont couverts,  
 Il les fait voir à ce qu'il aime,  
 Et les cache à tout l'Univers.

Il est fort ami du mystère,

Et c'est à lui toujours à souffrir constamment.

Il est sensible à la misère,  
 Il fait le Héros & l'Amant :

Quelquefois il est impossible  
 De réussir à le toucher,

Et lors qu'il se montre insensible,  
 Nous l'appellons cœur de rocher.

Mais quelquefois il est si tendre,  
 Qu'il a du plaisir à se rendre ;

Et quand il est vaincu, souvent il est vain-  
 queur.

C'est en lui seulement que notre espoir se fon-  
 de :

Et qui peut s'affûrer du cœur,  
 N'est pas malheureux en ce monde.

Les soupirs découvrent son mal,

Et quand une fois il s'engage,

Il ne peut souffrir de rival,

Et ne veut pas qu'on le partage.

Quand il anime les Héros,

Il les fait monter à la gloire.

Il est ami de la victoire,

Mais fort ennemi du repos.

Sur lui les passions se rendent souveraines,  
Il en reçoit les loix, il en porte les chaînes,

Et cet esclave malheureux

Est pressé quelquefois par un si rude empire,  
Que tout ce qui pourroit soulager son mar-  
tyre,

Est ce qui le rend rigoureux.

Quand il est tendre, il est à plaindre,

Quand il est insensible, il n'a point de plaisir,

L'un & l'autre est toujours à craindre,

Et difficilement pourroit-on bien choisir.

Pourtant il n'est rien de si noble que lui,  
il est le pere de tous les sentimens gene-  
reux, & l'Auteur de toutes les entreprises  
hardies.

Sans lui Mars languiroit au milieu des hazars,  
Ce Dieu ne seroit pas le Demon de la guerre,

Et l'Amour avec tous ses dards

Ne seroit pas sans lui le maître de la terre.

Ils seroient sans doute trop heureux  
l'un & l'autre, s'ils vivoient en bonne in-  
telligence; mais ces deux puissans enne-  
mis ne peuvent guere s'accorder; & com-  
me dans une ville où les Citoyens sont di-  
visez de quelque parti que se declare la  
victoire, elle est toujours funeste à la vil-  
le:



le : de même soit que l'esprit soit victorieux du cœur, ou que le cœur triomphe de l'esprit, l'avantage de l'un ou de l'autre donne mille peines à l'ame qui souffre & qui pâtit aussi-bien après la victoire que pendant la division.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils sont en divorce, leur querelle est aussi ancienne que l'amour, & l'on peut dire que ce qui unit toutes choses, est ce qui les a divisez.

Quand Venus, mere de l'Amour,  
Eût à son fils donné le jour,  
Le Dieu qui lance le tonnerre,  
Les Dieux du Ciel, ceux de la terre  
En eurent mille doux transports ;  
Et les firent voir au dehors.  
L'esprit seul prévoyant les peines,  
Les malheurs, les soucis, les gênes  
Que l'Amour lui devoit causer,  
Fit ses efforts pour s'opposer  
A cette divine naissance,  
Dont il voyoit la consequence.

Et quoiqu'il fût Secrétaire & Conseiller de Jupiter, & que par cette raison il dût veiller à la conservation de son petit-fils, il s'efforça avant qu'il vînt au monde, de persuader à Venus de se défaire d'un fruit si dangereux, mais ce fut inutilement.

A V                      Aussi

Aussi dès que l'Amour fût né,  
 L'Esprit de rage forcené  
 En fit une horrible peinture,  
 Le fit passer publiquement  
 Pour un monstre de la nature,  
 Qu'il falloit étouffer dès le commencement.  
 Quand il le vit avec des aîles,  
 Avec un bandeau sur les yeux,  
 Il faut craindre, dit-il, ses atteintes mortel-  
 les,  
 On n'a jamais rien vû de si prodigieux,  
 Il en faut delivrer le monde,  
 L'exposer dans les bois, ou l'abîmer dans l'on-  
 de,  
 Un avorton si monstrueux  
 Menace l'Univers d'un destin malheureux.

Enfin l'Esprit aveuglé par l'envie, &  
 n'ayant pû rien gagner par la persuasion,  
 se resolut d'empoisonner l'Amour; mais  
 ne pouvant lui ôter la vie, à cause qu'il  
 étoit immortel, il fit dessein de le changer  
 de telle maniere, qu'il fît peur à tous les  
 Dieux & à toutes les Déesses, en sorte  
 qu'on évitât de l'approcher comme un  
 écueil funeste à tout le monde.

Aussi tôt il fit un mélange,  
 Mais fort cruel & fort étrange,  
 De soupirs, de crainte, de pleurs,  
 D'in-

D'inquietude & de douleurs,  
De colere & de jalousie,

Qui de tous les Amans trouble la fantaisie :

Et de ce mélange nouveau

Il en fit distiller une eau

Qu'à l'Amour il donnoit à boire,

Et finement lui faisoit croire

Que c'étoit un Nectar le plus delicieux,

Qui venoit d'être pris dans la coupe des  
Dieux.

Le Cœur confident de sa mere,

S'apperçût de tout le mystere,

Découvrit de l'Esprit la noire trahison,

Et fit si bien qu'Amour ne but point le poison.

D'abord tous les Dieux s'assemblerent,

Et sur ce point delibererent :

Le châtiment fut resolu,

Et par un decret absolu

On condamna l'Esprit à souffrir le supplice,

Dont par un cruel artifice

Il avoit resolu de tourmenter l'amour.

N'ayant pû lui ravir le jour,

Sa trahison lui fut funeste,

Et banni de la Cour celeste

Il vint habiter ces bas lieux,

Où le puissant Maître des Dieux

L'enferma dans un corps fragile

Qui lui sert maintenant de prison ou d'azile.

Là, souvent il boit le poison

Qu'il avoit préparé pendant sa trahison,  
 Et ne sçauroit souffrir l'empire  
 De ce Dieu qui fait qu'on soupire ;  
 Il s'oppose à tous ses desirs,  
 Et fait tous ses efforts pour troubler ses plaisirs.

Mais parce que sa vigilance étoit merveilleuse, & que son pouvoir n'avoit point de bornes, on apprehenda que sur la terre il ne renversât l'empire de l'Amour; ainsi les Dieux résolurent de lui donner le Cœur pour s'opposer à tous ses desseins. Comme il avoit découvert sa trahison, qu'il étoit le confident de Venus, & fortement engagé dans les intérêts de l'Amour, nul ne pouvoit mieux que lui empêcher toutes les entreprises de l'Esprit.

Depuis ce tems leur guerre dure,  
 Ils sont l'un à l'autre opposez ;  
 Mais hélas ! qu'on pâtit quand ils sont divisez  
 Dans une galante aventure !

Il ne faut pas s'imaginer que l'Esprit; tout exilé qu'il étoit, fût abandonné de tout secours : quelque grand que fût son malheur, il ne perdit pas les qualitez merveilleuses qu'il possédoit, & dans sa disgrâce on ne laissa pas de s'attacher à sa fortune. A

A la tête du parti de l'Esprit, paroissoit l'Estime avec un air sérieux, c'est la fille de la Connoissance & du Merite : elle étoit obligée de suivre ce parti, parce que la Connoissance qui est sa mere, est fille de l'Esprit. Pour le Merite, il est composé de bonnes & de belles qualitez, il n'est pas toujours reconnu tel qu'il est;

Mais si-tôt qu'il se montre au jour,  
On le considere, on l'admire,  
Et même souvent il s'attire  
Et les loüanges & l'amour.

L'estime paroissant, elle ne manqua point d'attirer après elle une suite nombreuse de gens qui preferoient la gloire d'être estimez à celle d'être aimez. Ce n'est pas que le Cœur n'eût une certaine estime de son côté, mais elle est bien differente de celle-ci : l'estime du cœur est aveugle & se laisse préoccuper; l'estime de l'esprit est éclairée, elle est si juste qu'elle rend également ce qu'elle doit aux amis & aux ennemis.

Quand on est protégé par cette juste estime,  
Nous recevons toujours tout ce qui nous est  
dû;

Mais l'autre quelquefois est si peu legitime,

Que

Que souvent qui la perd n'a pas beaucoup perdu.

Comme il s'agissoit de l'interêt de l'Esprit, la Prudence se rangea de son côté: la Verité qui est son soleil, se declara pour lui ouvertement, & les Passions qui pouvoient le servir, ne manquerent point de venir à son secours, sur tout celles qui lui étoient soumises, & qui dépendoient de son empire. L'Ambition, l'Esperance & la Jalousie parurent sur les rangs, & mille autres Ministres de ses desseins qui lui sont utiles dans les semblables démélez, suivirent en foule son parti. La Prudence lui servoit pour éviter de dangers, la Verité étoit le flambeau qui l'éclairoit dans les tenebres, l'Ambition le portoit à l'Amour de la belle gloire, l'Esperance le flattoit, & la Jalousie le secundoit pour troubler les plaisirs du Cœur. Ainsi ceux qui ont dit qu'elle étoit la fille de l'Amour, se sont trompez assurément.

Amour ne peut souffrir la triste jalousie,  
 Cette importune frenesie  
 Qui trouble le repos & la nuit & le jour;  
 Et loin de passer pour sa fille,  
 La cruelle n'est pas seulement de sa Cour,  
 Ni de la charmante famille,  
 Mais c'est la fièvre de l'Amour.

On

On voyoit encore à la suite de l'Esprit un grand nombre d'aventuriers, qui tous avoient pris des noms de guerre : l'Incertitude n'avoit point d'autre emploi que de faire flotter le cœur, & de l'empêcher de se résoudre à quelque chose : l'Opinion lui faisoit estimer ce qui étoit digne de son mépris : la Credulité avoit soin de lui faire croire tout ce qu'il ne falloit pas : la Nouveauté étoit propre à lui faire quitter le certain pour l'incertain : la Reflexion, à lui donner de cruels remords : l'Inconstance devoit le faire changer à tout moment : la Flaterie devoit l'endormir par ses douces, mais dangereuses paroles : la Curiosité étoit destinée à le tourmenter par mille desirs inutiles : l'Imposture à le trahir : la Présomption à le précipiter dans tous les malheurs imaginables : & l'Erreur devoit faire tous ses efforts pour le séduire.

Aussi voyons-nous que le cœur  
 Se plaît quelquefois à l'erreur,  
 Comme on se plaît à quelque songe :  
 Il en est si fort enchanté,  
 Qu'il aime mieux un doux mensonge  
 Qu'une fâcheuse vérité.

Vous jugez bien que l'Art qui est un  
 merveilleux Ouvrier en toutes choses, ne  
 s'étoit

s'étoit pas oublié jusqu'à ce point que d'abandonner l'Esprit en cette occasion , puis qu'il lui doit tous les secrets qui le font estimer : il étoit donc accouru avec tous les fards qui peuvent réparer les défauts , & il étoit d'un grand secours à l'Esprit , afin que secondé de l'illusion , il entretînt le cœur dans l'Amour de quelque objet indigne d'être aimé : car de cette manière il se vangeoit de lui ,

Sans employer que des pommades ,  
 Du rouge , du blanc & des eaux ,  
 Qui font des visages nouveaux ,  
 Et qui raniment des teints fades.  
 Hélas ! combien cet imposteur  
 En fait-il passer pour fort-belles ?  
 Combien sous ce masque trompeur  
 En est-il qui font les cruelles ,  
 Qui sans cela feroient horreur ?  
 Et que l'on doit plaindre le cœur  
 Qui brûle & soupire pour elles !

Enfin tout ce que l'Esprit pût inventer , il le mit en usage pour vaincre un si puissant ennemi , & comme l'invention ne le quitte jamais , il se joïia à trouver des devises pour la plûpart de ceux de sa suite , afin que son parti fût également fort & galant.



Il avoit donné à la Verité le corps du Soleil avec ces mots Espagnols , *siempre el mismo* , qui vouloient dire , que comme le Soleil est toujours le même , quoique les nuages offusquent sa lumiere , la Verité ne change point dans l'obscurité qui l'environne.

L'Incertitude portoit un arbre agité des vents avec ces mots Italiens , *ad ogni vento*.

Un cœur est malheureux dans cette incertitude ,

Tantôt il veut & ne veut pas ,

Et comme il plaît aux doux appas

Qui causent son inquietude ,

Il endure un tourment pire que le trépas.

L'Erreur qui est toujours agreable & qui plaît , étoit représentée par un verre triangulaire , qui fait voir tant de fausses couleurs , avec ces mots qui lui servoient d'ame , *inganna e pur piace* : mais ce qui figuroit la flaterie assez naïvement , étoit une abeille qui du thim tiroit quelque suc , & l'on avoit ajoûté ces paroles , *radolcisse l'amaro*.

La flaterie est une abeille

Qui de tout sçait tirer du miel ,

Mais

Mais qui par une adresse à nulle autre pareille,  
Cache sous cet appas son venin & son fiel.

L'Opinion n'est pas moins decevante que la flaterie ; aussi pour la représenter , on avoit peint une phiole remplie d'eau, & un rayon du Soleil qui l'éclairoit avec ces mots , *elle augmente ce qu'elle reçoit.*

Enfin pour cesser ici de raconter toutes ces différentes devises qui avoient été des jeux de l'esprit , on connoissoit l'ambition à un aigle qui prenoit l'essor dans les airs , & l'on voyoit écrits ces mots , *alto mira* , qui exprimoient admirablement bien la nature de cette passion qui n'aspire qu'à des choses élevées.

Mais si le parti de l'esprit étoit considerable , le cœur avoit des troupes victorieuses & experimentées. L'Inclination paroissoit la première , avec un air qui étoit assez accoutumé à vaincre ; mais sa naissance étoit si particulière & si cachée , que peu de gens la connoissoient encore.

Lorsque Prométhée eût derobé le feu du Ciel , Amour qui n'avoit encore point de flambeau pour brûler les âmes , s'avisa de l'allumer à ce feu.

De quoi s'avisoit-il, ce Dieu, qui fait nos peines ,

Et qui nous impose des chaînes ?

Ses

Ses coups furent adroits & sont encore fins ;  
 Depuis dans notre cœur il a nourri ses flâmes,  
 Et comme il prit le feu dont il brûle nos ames,  
 Il fait encor mille larcins.

Quand le flambeau fût allumé, il en sortit une infinité d'étincelles qui monterent vers le Ciel, & qui furent changées en étoiles; depuis quand deux corps étoient formez & disposez à recevoir une ame, chaque étoile se divisoit en deux moitez égales, & se détachant du Ciel alloit animer ces deux corps différens.

Sous quel Ciel, en quelle contrée  
 Chacun peut-il trouver cette chere moitié?  
 Ha ! que l'on est heureux de l'avoir rencontrée,  
 Et qu'on est digne de pitié,  
 Quand elle est toujourns égarée !

Car ces deux parties égales tombent quelquefois en des lieux si éloignez les uns des autres, que mal-aisément peuvent-elles se rejoindre : c'est peut-être aussi pour cette raison qu'on aime plus un país qu'un autre.

On croit trouver en ce séjour  
 Cette moitié qui nous est chere,

C'est

C'est un instinct secret que nous donne l'a-  
mour,  
De chercher ce qui nous doit plaire.

Il arrive quelquefois que l'on pense avoir trouvé ce que l'on cherche, car il n'y a rien qui ressemble plus à la moitié d'une étoile que la moitié d'une autre, alors ces deux moitez s'unissent & sont ravies d'abord de s'être rencontrées.

Mais le malheur hélas ! souvent les accompa-  
gne,  
La ressemblance les seduit,  
Et loin d'avoir trouvé leur première compa-  
gne,  
De toute leur tendresse elles perdent le fruit.

Elles reconnoissent enfin qu'elles ne sont pas des moitez d'une même étoile, & qu'elles en composoient une autre à qui elles veulent se rejoindre ; que si elles sont long-tems unies, c'est que la ressemblance est si grande qu'elles ne peuvent pas se détromper si-tôt ; mais enfin tôt ou tard elles voyent bien qu'elles s'étoient méprisées, & la différence de leurs inclinations commençant à paroître, elles se quittent, & chacune va chercher de son côté cette véritable moitié, avec laquelle elle faisoit une étoile.

Delà

Delà viennent les inconstances,  
 Les ruptures & les mépris,  
 On voit évanouïr toutes ses esperances,  
 Et chacun sur des apparences  
 Enrage de s'être mépris.

Mais aussi quand il arrive que deux  
 moitez d'une même étoile se rencontrent;

Qui pourroit exprimer leurs aimables trans-  
 ports ?

Elles font mille doux efforts,  
 Afin de se mêler ensemble,  
 Chacune ses forces assemble,  
 Et pour faire un beau tout veut sortir de son  
 corps.

C'est cette heureuse rencontre qui fait  
 naître l'Inclination de laquelle nous par-  
 lons, & qui paroïssoit à la tête du parti  
 du cœur : de là viennent ces nœuds secrets  
 & cette douce sympathie qui a tant de  
 pouvoir sur les ames, qu'elle ne manque  
 jamais de les attirer.

Alors ces deux moitez ne se quittent jamais,  
 Et depuis qu'elles sont unies,  
 Elles ne font plus de souhaits,  
 Et goûtent ici-bas des douceurs infinies.

Mais comme il arrive rarement qu'elles se rencontrent , de là vient qu'il y a peu d'amitez parfaites dans le monde.

Le cœur donc étoit fortifié par l'Inclination & par la Tendresse, qui triomphent de tout sans résistance; l'Amour étoit encore à sa suite , c'est-à-dire , que le vainqueur de l'Univers soutenoit ses intérêts & sa querelle : l'on entendoit une voix en l'air qui prononçoit ces vers :

Recevez tous ce cœur fidèle ,  
 Ce beau réservoir des esprits ,  
 Ce cabinet riche & sans prix ,  
 Formé d'une main éternelle ,  
 Ce privé conseil de l'Amour ,  
 Où ce Roi juge & tient sa Cour ,  
 Ce miracle d'Architecture ,  
 Ce Palais animé, ce chef-d'œuvre mouvant,  
 Cette source de vie où toute la nature  
 Se voit dans un miroir vivant.

L'amour étoit suivi des plus importantes passions de l'ame ; la haine , la tristesse , la crainte , la douleur , la colere & le desespoir ne l'abandonnoient point , ou pour le secourir , ou pour vanger ses injures.

On voyoit tout à l'entour une foule de Soupirs qui sont les Messagers du cœur ,  
 &

& les interpretes ordinaires de ses sentimens.

C'est par eux qu'il s'explique, & qu'il se fait entendre,

Ce sont les deputez qui paroissent au jour,  
Et quand une fois il est tendre,  
C'est par eux qu'il traite d'amour.

Les Desirs encore qui sont de jeunes impatiens qu'on ne peut retenir, parce qu'ils ont des ailes pour voler, ne manquerent pas de se trouver où les interêts du Cœur les appelloient, & les Larmes qui sont les tristes filles du Cœur & faites de son sang le plus pur, n'avoient pas d'autre fortune à courir que celle de leur pere.

C'est par elles souvent qu'il allume les flâmes,

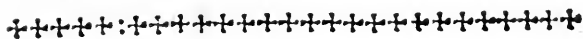
Que les tendres soupirs ne peuvent allumer,  
C'est par elles aussi qu'il ramollit les ames,  
Lors que la dureté les empêche d'aimer.

La Vertu, la Foi, la Probité, la Valeur, la Generosité, la Compassion & la Constance s'étoient déclarées pour le Cœur, & avoient rendu son parti considerable, de sorte qu'avec ces forces le Cœur entreprenoit sur l'Esprit, & l'Esprit

prit à son tour faisoit des entreprises sur le Cœur; mais comme c'étoient deux chefs invisibles, ils se faisoient secretement la guerre, & l'on ne connoissoit leurs divisions que par les querelles particulieres qui troubloient la tranquillité de l'Isle.

Cette haine secrette parut assez ouvertement en la personne d'Amarante, qui pouvoit passer pour une des plus agreables & des plus charmantes de toute la Cour de la Princesse Galanterie. Son cœur étoit préoccupé en faveur de Clidamis; & Tirsis qui ne la croyoit point engagée, avoit déjà gagné son estime, & s'il n'avoit pas le Cœur, on pouvoit dire que l'Esprit étoit pour lui; se voyant donc estimé, il voulut aller jusques au Cœur, qu'il ne connoissoit pas encore assez bien; & pour en sçavoir la carte adroitement, il eut recours à la Poësie, il en fit une peinture agreable en vers, pour essayer de rencontrer son caractère; & un jour qu'il se promenoit avec Amarante dans le Parc de la Princesse Galanterie, il lui fit voir des vers qui portoient ce titre, *le Cœur d'Amarante*. Elle voyant cela: Vous avez donc, dit-elle, mon cœur en votre disposition, mais je serai bien aise de voir si tous ses secrets vous sont connus, lisez, je vous prie vous-même. Alors Tirsis sans se faire attendre, commença de cette sorte.





# LE CŒUR D'AMARANTE.

**F**Aites trêve , Amarante , avec vo trerig-  
 gueur ,  
 Et souffrez qu'à ce coup j'entre dans votre  
 cœur ,  
 Dans cet heureux séjour le plus charmant du  
 monde ,  
 Où vous entretenez une paix si profonde.  
 Je sçai bien qu'un mortel ne le peut esperer ,  
 Mais il dépend de vous de m'y laisser entrer :  
 Je n'en viens pas troubler l'aimable solitude '  
 Ni lui causer du soin ou de l'inquietude :  
 Je viens pour voir le bruit de mille & mille  
 Amans ,  
 En connoître les doux & tendres sentimens ,  
 Visiter les endroits d'une place imprenable ,  
 Pour en dresser un plan fidèle & veritable.  
 Je ne sçai pas encor le nom du conquerant ,  
 Pour recevoir de lui les ordres en entrant ,  
 S'il faut y venir seul , ou si par bienfiance  
 J'y puis encor mener l'Amour & l'Esperance :  
 Car tout le monde sçait qu'ils recherchent les  
 lieux

Dont le bonheur dépend de l'empire des yeux.  
Je les obligerai par serment à se taire ,

Et je sçai qu'ils sont prêts , Amarante , à vous  
plaître :

Ouvrez-moi seulement ce cabinet secret.

Faut-il vous dire encor que mon zele est dis-  
cret ;

Que je n'entreprends point d'y venir de moi-  
même ,

Pour faire retentir ces grands mots, je vous  
aime ?

Je ne porterai point le feu dans votre sein ,

Je suis Peintre aujourd'hui , voilà tout mon  
dessein ,

Et je veux seulement tirer en miniature  
Ce miracle caché de toute la nature.

L'Espérance & l'Amour seront mes apprentifs ,

Car je ne voudrois pas qu'ils y fussent oisifs ;

L'Amour crayonnera le dessein sur la toile ,

Il se pourra servir du bandeau qui le voile ;

L'Espérance à son tour mélera les couleurs ,

Et les détrempera dans les eaux de mes pleurs :

Mais vous ne m'ouvrez pas , adorable Ama-  
rante ,

Voulez-vous si long-tems me tenir dans l'at-  
tente ?

Dieux ! qu'il est mal-aisé d'entrer dans votre  
cœur ,

Tout

Tout vous paroît suspect & tout vous y fait  
peur.

Ah ! j'entends que l'on ouvre , & vois deux  
confidentes ,

Toutes deux au secret instruites & sçavantes ,  
La constance & la foi qui me viennent ou-  
vrir ,

Et se lassent enfin de me faire souffrir.

D'un air fort sérieux elles m'ouvrent la porte ,  
Sans prendre beaucoup garde à tout ce que  
j'apporte ,

L'une d'elles me dit d'un ton de voix fort bas ,  
Dépêchez votre ouvrage , & n'y languissez  
pas.

On vous ouvre aujourd'hui cette aimable de-  
meure ;

Mais ne prétendez pas y passer plus d'une  
heure.

Ne prêtant qu'à demi l'oreille à ces discours ,

Je les laisse à la porte , & m'avance toujours.

Déjà dans ce climat je goutois les délices ,

Qui pourroient adoucir les plus rudes suppli-  
ces :

Comme on n'a jamais vû dans ce lieu le cour-  
roux ,

D'abord on y respire un air charmant & doux ,

Et cet air communique une langueur extrême ,

Qui fait que l'on s'oublie , & qu'on se perd  
soi-même.

On y voit peu d'objets , & jamais de grand  
jour ,

Tout cela pourroit bien y faire aller l'Amour,  
Lui qui cherche par tout les lieux calmes &  
sombres ,

Et qui fait son plaisir du silence & des ombres.  
Amarante , il est vrai , vous pouvez bien ai-  
mer ,

Et vous avez un cœur que l'on peut enflâmer :  
Mais qu'il faudroit de tems , que de soins , que  
de veilles !

Il faudroit endurer des peines nompareilles.  
Ce n'est pas que ce cœur soit un cœur de ro-  
cher ,

C'est que mal-aisément il se laisse toucher ;  
Il est noble , il est bon , genereux & sincere,  
Et l'on n'y voit jamais ni haine ni colere :

Je craindrois seulement un peu trop de froi-  
deur ,

Et lui voudrois donner plus de force & d'ar-  
deur :

Ses sentimens sont doux , sa flâme est languis-  
sante ,

Ses desirs assoupis , sa tendresse mourante ,  
Souvent il est muet , & répond rarement  
Avec attention aux souûpirs d'un Amant ;

Cette langueur pourtant & cette rêverie  
Font un effet bien doux sur une ame attendrie :  
Les plaisirs les plus doux ont le plus de lan-  
gueur.

Et

Et les emportemens ne touchent pas le cœur :  
 Il est vrai que cet air doux & melancolique,  
 Regne sur des esprits comme un Roi pacifi-  
 que :

Et si le sort vouloit que le Cœur fût charmé,  
 Sans doute il seroit doux alors d'en être aimé.  
 Mais si dans ce moment quelqu'un vous di-  
 soit, j'aime,

L'écho de votre cœur repondroit-il de même ?  
 En ce lieu delicat, ah ! c'est trop demander,  
 Être trop curieux, c'est beaucoup hazarder ;  
 Qui voudroit le presser n'y pourroit rien pré-  
 tendre,

Il faudroit quelquefois doucement le surpren-  
 dre,

Et quelquefois aussi feindre de ne pas voir  
 Ce que l'on y verroit de tendresse & d'espoir.  
 Enfin j'y passerois le reste de ma vie,

A couvert du murmure & des traits de l'en-  
 vie :

Je m'y trouve si bien, que fort mal-aisément  
 En pourrai-je sortir sans un commandement.

A peine Tirsis eût-il achevé de lire,  
 qu'Amarante le regarda, & lui dit, qu'el-  
 le reconnoissoit bien là quelques traits de  
 son cœur, mais que toute la ressemblan-  
 ce ne s'y trouvoit pas ; & détournant un  
 peu la tête, elle laissa couler quelques

larmes de ses yeux , & laissa échaper quelques soupirs de sa bouche. Tirsis étonné lui demanda la cause de ses pleurs , mais elle fut quelque tems sans pouvoir lui répondre; enfin se tournant vers lui : Que je suis malheureuse , dit-elle ! Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une personne plus digne de pitié. A ces mots Tirsis touché d'une extrême douleur : N'est-ce point , lui dit-il , que vous avez reçu quelque funeste nouvelle ? Est-ce la mort de quelque personne qui vous est chere , que vous pleurez ? Est-il arrivé quelque malheur dans votre famille ? Parlez , de grace , & ne me laissez point dans une peine si cruelle : vous sçavez combien je vous estime , & à quel point vos intérêts me sont chers : vous ne devez point faire de difficulté de me declarer ce qui vous afflige , & vous voyez que votre douleur a déjà passé dans mon ame. Je crains , dit-elle , un malheur qui sans doute me cause a une douleur mortelle , s'il arrive. Alors la compagnie de laquelle ils s'étoient separez , vint interrompre cette conversation & empêcha qu'Amarante ne s'expliquât davantage. Comme il étoit déjà tard , & que le jour étoit fini , on parla de se retirer , & en effet on quitta bientôt après cet agreable séjour.

Le lendemain Tirsis qui avoit été inquietté

quiété par mille pensées différentes, fut voir cette belle affligée, qu'il avoit laissée dans un grand desordre; par bonheur il la trouva seule, & s'étant approché d'elle, il lui dit: Êtes-vous encore dans la même peine où vous étiez hier, & la nuit n'a-t'elle point apaisé votre douleur? Elle est plus grande, dit-elle, que jamais; mais n'en sçaurai-je point le sujet, répondit Tirsis, me l'avouerez-vous si je le devine? Et pour épargner à Amarante la peine de le découvrir: N'est-ce point, dit-il, que vous aimez, & que vous apprehendez que quelque malheur ne soit arrivé à la personne qui vous est chère? Alors Amarante ne pût jamais retenir ses larmes, & regardant Tirsis, elle lui dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit touché de sa douleur, & qu'étant assurée de sa discretion, & de l'estime qu'il avoit pour elle, elle lui avouoit une chose qu'elle ne diroit jamais qu'à lui. Ensuite il sçut, quoi qu'avec beaucoup de peine, que celui pour qui elle craignoit, étoit absent & malade à mort; elle lui en fit un portrait avantageux, & le representa comme un homme dont la constance étoit sans exemple, & le mérite sans pareil.

Tirsis qui commençoit à l'aimer, & qui étoit capable d'avoir pour elle une forte passion, fut si surpris, & eut tant

de douleur de cet aveu , qu'il ne pût s'empêcher de lui dire : Quoique je sois sensible à la bonté que vous me temoignez , je suis fâché pourtant que vous m'ayez fait cette confiance , parce que dès ce moment je n'aurai plus l'honneur de vous voir. Pourquoi , repondit Amarante ? Je veux que vous soyez toujours de mes amis , & que vous me voyez ; il me semble que je vous donne une assez grande marque de l'estime que j'ai pour vous.

Tirsis au lieu de repondre , prit des Tablettes qu'elle tenoit entre les mains , & y traça ces Vers.

Je sçai que vous êtes sensible ,  
 Belle Iris , je n'en doute pas ,  
 Et, ce qui fait ma peine, il est presque impossible

De resister à vos appas.  
 Cependant il faut s'en défendre :  
 Vous aimez trop pour mon malheur ,  
 Et vous seriez déjà maîtresse de mon cœur ,  
 Si le vôtre eût été moins tendre.

Comme Amarante avoit la voix la plus belle du monde , elle crût que Tirsis écrivoit un couplet de Chançon pour elle ; & lorsqu'il achevoit d'écrire , il entra du monde dans la chambre , & Tirsis lui rendant

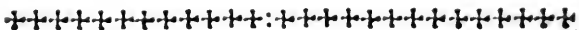


dant les Tablettes, prit congé d'elle, ayant la douleur dans l'ame, & une tristesse extrême sur son visage.

Il fut un mois ou deux sans voir Amarante, & se souvenant que son cœur étoit préoccupé pour un autre, il ne pouvoit se résoudre d'aller chez elle, pour être encore le témoin du bonheur de Climadis, qui tout absent qu'il étoit, regnoit toujours dans son ame. Au bout de quelque tems elle lui envoya demander d'où venoit qu'on ne le voyoit plus, & pour quelle raison il abandonnoit ses amies: Tirsis pour reponse écrivit ces quatre Vers.

Je vous crains, aimable Uranie,  
Et si vous ne me voyez pas,  
Prenez-vous-en à vos appas,  
Qui menacent mon cœur d'une peine infinie.

Enfin quelques jours s'étant écoulés, Tirsis ne put plus résister au desir qu'il avoit de voir Amarante, & toute sa résolution l'abandonnant; il lui écrivit ce Billet.



# BILLET DE TIRSIS

A

## A M A R A N T E.

**P**endant que je me suis éloigné de vos yeux, je me suis efforcé de vous oublier, & je ferai encore ce que je pourrai pour en venir à bout : vous trouverez dans votre cœur la raison de cette résolution, mais j'ai bien peur de trouver dans le mien de quoi l'affoiblir, & même de quoi la rompre. Quand on a intelligence dans une Place, elle est à demi-gagnée, & mal-aisément peut-on éviter la surprise. Vous voyez que déjà je demande à vous voir, & que je vous prie de me marquer le jour ; il me sera peut-être funeste : mais je sçai bien que je le trouverai encore plus agreable.

Dès ce jour là Tirsis visita Amarante bien plus souvent qu'il n'avoit fait : les charmes de son Esprit l'enchanterent si fort,

fort, qu'il oublia presque la confiance qu'elle lui avoit faite.

Cependant l'Esprit & le Cœur étoient toujours partagez en la personne d'Amarante. L'esprit étoit pour Tirsis, & le Cœur pour Clidamis : de sorte que l'Estime qui favorisoit Tirsis, fut d'avis de s'adresser elle-même à la belle Amarante, pour l'obliger à aimer Tirsis, & lui parla de cette sorte.

Je ne doute point que l'Esprit ne vous ait souvent présenté Tirsis pour vous le faire trouver aimable ; & c'est maintenant l'Estime qui s'en mêle, & qui vous sollicite en sa faveur.

Ce que l'Estime recommande,  
Est toujours bien recommandé,  
Elle est si juste enfin que ce qu'elle demande  
Doit être soudain accordé;  
Et qui peut refuser quelque chose à l'Estime,  
De ses Autels sacrez doit être la victime.

Je sçai que l'Esprit, pour vous représenter Tirsis aussi aimable qu'il l'est, n'a pas manqué d'employer les plus vives couleurs & les plus beaux secrets de son Art.

C'est un Peintre fameux de qui les beaux Ouvrages

Vont jusques dans le cœur charmer la liberté,

Et s'il peint d'un objet les rares avantages,

A la Cour & dans les Bocages

Tout cede à son Pinceau jusques à la fierté.

C'est à lui aussi à qui je laisse encore le soin de vous faire voir tous les agrémens que Tirsis possède ; quand il aura répandu ses lumieres sur votre cœur, peut-être Tirsis vous paroîtra-t'il plus aimable, & Clidamis moins digne de votre amour.

Alors Amarante prit la parole, & lui dit : Il est vrai que l'Esprit se mêle quelquefois de peindre les belles qualitez d'un Amant, & que l'estime le seconde dans cette entreprise.

Mais hélas ! connoissez qu'il a peu de pouvoir,

Quand une fois l'Amour s'en mêle ;

C'est tout ce qui fait leur querelle,

Et qui les pousse au desespoir.

Ce qui le plus souvent les broüille,

C'est qu'après que l'Esprit a fait

Quelque noble & rare Portrait,

S'il déplaît à l'Amour, soudain il le barbouille.

Vous avez beau vous interesser dans  
leurs

leurs démêlez, vos conseils ne sont point écoulez, & il n'a que de la confusion de voir gâter ses Ouvrages.

De quoi sert à l'Esprit d'être tant éclairé ?

Après qu'un cœur a soupiré,  
Sa clarté n'est pas la plus forte :  
Amour lui dit tout irrité,

Retirez-vous d'ici, j'aime l'obscurité,  
Et du cœur qu'il possède il lui ferme la porte.

Croyez-vous qu'il n'ait pas souvent essayé de faire entrer Tirsis dans mon cœur, & de lui présenter son Portrait? Mais l'Amour qui est aveugle, se plaît dans son aveuglement, & laisse toujours son bandeau sur les yeux; ou s'il l'ôte, ce n'est que pour voir ce qui lui plaît, sans se mettre en peine du reste.

L'Estime ne se rebuta point pour cela, & pour faire un dernier effort, elle alla avec l'Esprit attaquer le cœur d'Amarante, mais ce fut l'Esprit qui parla.

Sans employer d'entremetteur,  
Belle, je parle à votre cœur :

Qu'il écoute aujourd'hui ce que Tirsis m'inspire,

Je veux le toucher, & lui dire  
Que Tirsis vaut bien Clidamis,

Qu'il

Qu'il est constant, qu'il est soumis,  
Et qu'il a beaucoup de tendresse  
Pour les appas d'une Maîtresse.

Qu'il faudroit le connoître un peu,  
Et ne point mépriser son feu.

Que sçait-on si l'Amour qui regne sur nos  
ames,

Ne vous forcera point à recevoir ses flâmes,

Et si l'amour que Clidamis

Vous a cent & cent fois promis,

N'est pas comme un apprentissage

Ordonné par le Dieu des amoureux soucis,

Pour vous faire passer à l'amour de Tirsis,

Dont il vous destine l'hommage ?

Je sçai qu'on a pas accoûtumé de rais-  
onner avec le cœur, qu'il se laisse tou-  
jours mener où son inclination le porte ;  
& que la raison n'est pas écoutée quand  
il a résolu d'aimer ; mais enfin , je sou-  
tiens qu'il pourroit trouver son compte  
avec Tirsis.

Son amour le peut satisfaire,

Il a de la constance, il a de la douceur ;

L'Esprit est pour Tirsis ; & de l'Esprit au cœur

On n'a pas plus d'un pas à faire.

Pensez-vous que Clidamis soit à l'é-  
preuve

preuve de votre rigueur ? Il a toujours été assez heureux pour vous plaire , & vous ne lui avez point disputé la conquête qu'il a faite. Quel moyen donc d'être assuré de sa constance ?

Une humeur cruelle & farouche  
 Qui fait souffrir mille tourmens,  
 Est toujours la pierre de touche  
 Où l'on connoît les vrais Amans.  
 Celui qu'on flate & qu'on caresse,  
 Au milieu des douceurs est souvent endormi ,  
 Et l'on n'est constant qu'à demi  
 Lorsque l'on est heureux auprès d'une Maîtresse.

Tirsis a passé par toutes ces épreuves , & quand vous lui seriez toujours contraire , il est d'humeur à n'être jamais volage.

Le Cœur écouta paisiblement l'Esprit , & après qu'il eût achevé , il lui répondit en ces termes :

Il vaut autant parler à un sourd , & c'est inutilement que vous vous donnez la peine de raisonner avec moi.

Vantez-moi de Tirsis les vertus sans pareilles ,  
 Pensez-vous me pouvoir charmer ?  
 Je suis pour lui sans yeux & sans oreilles ,  
 Et Clidamis tout seul a droit de m'enflâmer :

Cela

Cela vous met sans doute en une peine extrême ,

Ne vous tourmentez plus , j'aime , parce que j'aime.

C'est toute la raison que je vous en puis donner , à peine connois-je Tirsis , quelque soin que vous ayez pris pour me le faire trouver aimable.

Si vous êtes pour lui , n'en n'est-il pas content ?

Que demande-t'il davantage ?

L'Amour à Clidamis m'engage :

Et je crois qu'il sera constant.

Car ne pensez pas que je me puisse persuader qu'un autre soit plus parfait que lui : tous vos efforts seroient inutiles si vous vouliez l'entreprendre.

Je reconnois un plus grand Maître ,  
Et c'est l'Amour tout seul qui me l'a fait  
connoître :

Je suis ses conseils & ses loix ,

Et contre lui jamais je ne conspire.

Il m'est trop glorieux d'être sous son empire ,

Puisque j'y vois même des Rois.

Peut-être de Tirsis l'Amour a-t'il fait choix ;

Que sçai-je s'il me le destine ?

Peut-



Peut-être l'aimerai-je un jour.

Je ſçai que contre lui vainement on s'obſtine :  
Mais enfin il faut tout attendre de l'Amour.

La perſuaſion n'eſt pas aſſez forte pour produire ce changement, & vous n'avez pas aſſez de pouvoir ſur moi avec toutes vos lumières, pour me faire quitter l'inclination que j'ai pour Clidamis.

L'Efprit n'ayant pû rien obtenir en cette occaſion, reſolut de faire le perſonnage du Cœur, pour entreprendre ſur ſes droits, & pour lui ôter par rufe ce qu'il ne pouvoit à force ouverte. Pour ce deſſein il choiſit

L'incomparable Celimène,  
L'objet des plus tendres deſirs,  
Mais hélas ! toujourns inhumaine,  
Et ſourde aux amoureux ſoupirs.

Elle étoit de la plus belle taille du monde, l'air grand & de qualité, mêlé de beaucoup de modeſtie & de douceur : elle avoit les yeux beaux & doux ; & le nez bien fait, la bouche agréable, le teint blanc, uni & délicat : elle étoit naturellement éloquente, & s'exquiquoit avec facilité, ſans être embarrasſée dans le choix des expreſſions, qu'elle trouvoit toujourns heureuſement, & ſi propres au ſujet que la  
réflexion

réflexion n'eût pas mieux réussi. Elle étoit fort civile ; mais fière & peu caressante ; elle avoit le cœur genereux & rempli de sentimens honnêtes , mais peu tendres : enfin elle aimoit par l'esprit sans être touchée par le cœur.

Alcipe en qui l'esprit & le cœur s'accordoient à l'estimer & à l'aimer , se plaignoit souvent à elle de ce renversement ; & un jour pour exprimer les chagrins que cela lui donnoit , il lui envoya des Tubereuses dans un vase précieux ; il avoit mis au pied quantité de soucis , qui sembloient naître de la racine de cette fleur , & tout cela fut expliqué par ce billet.

+++++

## BILLET D'ALCIPE à Celiméne.

**P** *Armi les plus belles Fleurs , aimable  
Celiméne , on voit toujourns naître quel-  
ques soucis.*

C'est le destin des belles choses ,  
Ainsi nous voyons tous les jours  
Les épines avec les roses ,  
Les chagrins avec les amours.

*Je*

*Je n'ai pu garantir cette fleur du sort commun à toute la nature; je l'ai cultivée avec soin, & ces soins l'ont élevée comme vous voyez, belle, agréable & de bonne odeur; mais je ne sçai d'où sont venues ces petites fleurs jaunes & languissantes qui sont autour d'elle, je n'avois semé sur cette terre qu'une tubereuse, & il y est venu des soucis.*

J'enai voulu souvent étouffer la semence  
 Et j'ai tout fait pour empêcher  
 Et leur progrès & leur naissance;  
 Mais si vous ne voulez bien-tôt les arracher,  
 Vous m'allez ôter l'esperance:  
 Dans ce juste dessein daignez me secourir,  
 Il n'appartient qu'à vous de les faire mourir.

*Quand vous regarderez cette fleur, ne vous arrêtez pas à la seule apparence, portez votre réflexion plus loin, & figurez-vous qu'elle représente ce beau sentiment que la beauté & le mérite font naître dans l'ame: c'est une fleur que l'on arrose de ses larmes, & qu'on entretient avec des soupirs: mille pensées naissent de sa racine même, & ces pensées se changent en soucis.*

Mais ce qui cause à l'ame une douleur extrême,

Ils ne peuvent mourir que de la main qu'on aime ,  
 Et souvent cette main refusant son secours ,  
 Loin de les arracher les fait croître toujours.

Si-tôt que Célimene vid Alcipe, elle lui dit qu'elle avoit arraché de sa main tous les soucis, & qu'elle cultivoit cette fleur avec un soin extrême : il est vrai qu'elle arracha ces foibles soucis qui étoient au pied de la tubereuse ; mais ceux qu'elle avoit fait naître dans le cœur d'Alcipe, y demeurèrent toujours, & toutes les pensées obligantes qu'elle avoit pour lui, furent toujours dans cette haute region de l'ame, & ne descendirent jamais jusqu'à la sensible. Son esprit faisoit si bien le personnage de son cœur, qu'on eût pris pour des effets de sa tendresse ce qui n'étoit que des marques de son estime, & l'on peut dire qu'en cette occasion, le Cœur n'eût pas tout l'avantage qu'il devoit esperer, & l'Esprit ayant pris ses couleurs & ses livrées, usurpa sur ses droits de tendresse : mais je crois que si le Cœur eût voulu, il eût bien empêché l'Esprit d'en user de cette maniere, & il faut croire que cette fois il le laissa jouir d'un privilege qui ne lui appartenoit pas.

Comme il se vange tôt ou tard de l'Esprit, il s'avisa de le mettre à la question ;  
 &

& pour l'embarasser, il proposa des doutes, qu'on pouvoit appeller justement les questions du Cœur, parce qu'elles étoient amoureuses.

La premiere qu'il proposa, fut, si le dépit seul étoit assez fort pour détruire l'Amour; & l'Esprit la decida de cette sorte.

Si l'agréable objet dont on ressent l'empire  
 Est imprimé profondément  
 Dans le Cœur amoureux de celui qui soupire;  
 En vain il se mutine, il est toujourns Amant.  
 S'il est gravé legerement,  
 Et que la flâme soit nouvelle,  
 Le dépit rend ce Cœur rebelle,  
 Qui doit sa guerison à son emportement.

Mais pour l'engager dans une matiere plus difficile, & qui lui fût moins connue que le dépit, il lui proposa:

Lequel étoit plus glorieux de faire la conquête d'un cœur qui n'a jamais rien aimé par trop de délicatesse, ou de rendre un autre constant qui a aimé en mille lieux.

Comme il s'agissoit du Cœur, l'Esprit fut assez embarrassé sur ce qu'il avoit à répondre; néanmoins il se déclara en faveur de l'inconstance.

En amour la délicatesse  
 Souvent dégenere en foiblesse ;  
 Et ce Dieu quelquefois par de moindres ap-  
 pas ,  
 Fait sentir son pouvoir à ces cœurs délicats ;  
 Mais captiver un cœur volage ,  
 Et le rendre constant après qu'en mille lieux  
 On n'a pû fixer son hommage ,  
 Sans doute cet empire est bien plus glorieux ,  
 C'est triompher de mille Belles ,  
 Et c'est au Dieu d'Amour avoir coupé les  
 aîles.

Cette réponse fit assez connoître la haine secrète qu'il avoit contre l'Amour , en ce qu'il parloit de lui couper les aîles , mais le Cœur voyant que l'Esprit répondoit en Vers , crût qu'il tiroit vanité de la Poësie , à cause qu'elle est de son invention , & qu'à proprement parler , ce n'est qu'un Esprit raffiné ; & pour lui faire voir qu'il en dispoit bien mieux que lui , puisque l'Amour s'en sert quand il lui plaît pour entretenir sa joye , pour flatter ses desirs , pour être la confidente de ses plus secretes pensées , & le témoignage du cœur , il lui fit une question en Vers sur le sujet de l'amitié.

L'amour est-il plus fort quand il saisit une  
ame

Qui brûle tout-à-coup de l'ardeur de sa flâ-  
me ,

Que lorsqu'un Cœur après avoir aimé

D'une amitié fidèle & tendre ,

Passé enfin à l'Amour , & se sent enflâmé ,

Sans pouvoir s'en défendre ?

L'Esprit ne s'étonna pas pour l'entendre  
parler en Vers , & crût que sa réponse le  
vangeroit assez , en le représentant com-  
me un Esclave chargé de fers.

Lorsque l'Amour surprend un Cœur ,  
Et qu'il l'affujettit à son obéissance ,

Il fait toujours éclater sa puissance ;

Mais il n'a jamais mieux le titre de Vain-  
queur ,

Qu'après que l'amitié l'a rendu tributaire.

Quel moyen que ce Cœur puisse être dégagé ,

Après s'être chargé ,

Des liens de la sœur & des chaînes du frere ?

Après que l'Esprit eût répondu , il s'a-  
visa de faire à son tour une question au  
Cœur , & lui demanda malicieusement :

Lorsqu'une Belle injuste ordonne à son Amant ,

Ou par raison , ou par caprice ,

De

De faire une injustice ,  
 Et que l'honneur s'oppose à ce commande-  
 ment ,  
 Dans cette étrange peine  
 Voyant bien qu'un refus le doit faire haïr ,  
 Doit-il rompre sa chaîne ,  
 Ou doit-il obéïr ?

L'Esprit sembloit reprocher au Cœur  
 qu'il commettoit souvent des injustices  
 lorsqu'il obéïssoit à l'Amour : ( si l'on doit  
 les appeller de la sorte dans la morale des  
 Amans ) mais le Cœur ne s'étonna pas de  
 cette malice , & tourna contre lui la re-  
 ponse de cette maniere.

Tous les commandemens doivent être des  
 loix  
 A ceux qui d'une Belle adorent la puissance,  
 Il ne doit plus être à leur choix  
 De mettre la Raison & l'Amour en balance ;  
 Ils doivent obéïr sans doute aveuglément ,  
 Si-tôt que l'on raisonne on cesse d'être Amant.

L'Esprit voyant qu'il ne gaignoit rien  
 avec le Cœur , ne voulut plus répondre  
 aux questions qu'il lui proposoit. Aussi  
 quoique l'Esprit décidât , le Cœur ne s'en  
 tenoit pas toujours à ce qu'il avoit pro-  
 noncé , & souvent il entraînoit l'Esprit où



il vouloit. C'est ce qui donna sujet à un des plus polis & des plus éclairés de notre siècle, dont le mérite n'est pas moins éclatant que la puissance, & qui étoit particulièrement estimé de la Princesse Galanterie; c'est ce qui lui donna sujet, dis-je, de publier comme une maxime indubitable, *que l'Esprit étoit toujours la dupe du Cœur.*

Quoique l'on déferât beaucoup à ses sentimens, il se forma deux partis qui divisèrent toute l'Isle; l'Esprit eut ses Partisans, & le Cœur eut les siens; & quoique la Princesse Galanterie semblât panacher du côté de l'Esprit, jusques-là que l'on disoit que l'Esprit étoit galant, le Cœur ne s'abatoit point pour cela, & n'espéroit pas moins gagner la victoire: de sorte que la division de l'Esprit & du Cœur fit naître des querelles particulières. Celle qui éclata davantage, fut entre Iris & Daphnis, en présence même de la Princesse Galanterie.

Daphnis qui en vouloit toujours au Cœur, & qui ne pouvoit souffrir que la belle Iris s'obstinât à le défendre, l'attaqua un jour sur ce sujet, & lui dit fort galamment :

Pensez-vous, belle Iris, que l'Esprit soit la dupe du Cœur? C'est une question du tems qui embarrasse beaucoup de monde.

Quoi ! lui qui se connoît en dupes ,  
Soit qu'ils portent Chapeaux , ou soit qu'ils  
portent Jupes ,

Qui ne fait rien hors de saison ,  
Qui regle comme il faut qu'on haïsse &  
qu'on aime.

Et qui juge avec la raison ,  
Seroit-il bien dupe lui même ?

De quel côté le Cœur pretendoit - il  
être plus fin & plus habile que l'Esprit ?  
Ne sçait-on pas qu'il est aveugle , & qu'il  
est conduit par un autre aveugle qui est  
l'Amour ? Ce seroit bien plutôt à l'Esprit  
à tromper le Cœur , puisqu'il a la subtilité  
en partage , & qu'il a le don de peindre les  
objets aussi agréablement qu'il lui plaît.

Il en fait le recit au Cœur ,  
Il le flate , il le persuade ,  
Et souvent quand il est malade  
Il appaise ou guerit sa plus vive douleur.

Je ne sçai pas ce que vous en direz ,  
mais j'ai resolu de prendre le parti de  
l'Esprit contre le Cœur : aussi-bien est-il  
trop insensible. Vous m'avez fait assez  
connoître qu'il étoit mal-aîsé de le tou-  
cher ; ce sera une espece de vengeance  
que j'exercerai contre lui.

Vous

Vous ne manquerez pas, répondit Iris, de raisons subtiles pour appuyer le parti de l'Esprit, mais les bonnes sont du côté du cœur; car pensez-vous que parce que la bonne foi lui est naturelle, il soit moins habile à se défendre des ruses de l'Esprit?

Mais en cela vous vous trompez,  
Ce n'est pas toujours l'artifice  
Qui triomphe par sa malice,  
Et souvent les plus fins sont les premiers du-  
pez.

Mais pour vous faire avouer que l'Esprit est la dupe du Cœur, je veux vous représenter l'Amour comme un Peintre qui porte dans son Carquoil toutes sortes de couleurs, & dont toutes les flèches sont taillées en Pinceaux: quand il veut faire un Portrait, le Cœur lui sert comme de Toile pour recevoir les traits qu'il veut imprimer: alors les plus belles couleurs sont employées pour y peindre tout ce que l'objet a de beau: l'Esprit qui est curieux, & qui ne manque jamais d'aller voir ce qui se passe dans le Cœur, y trouve ce Portrait agréable.

Et surpris des charmans appas  
Qu'il rencontre dans cette image,

Il la louë , il l'admire , & ne s'apperçoit pas ,  
 Qu'insensiblement il s'engage.

Il n'est pas jusqu'au moindre trait ,  
 Que l'Esprit ne regarde avec un soin extrême ,  
 Et le Cœur qui le voit charmé de ce Portrait,  
 Lui fait aimer tout ce qu'il aime.

Il arrive même souvent que le Portrait n'étant encore qu'ébauché , l'Esprit se plaît à le considérer ; & c'est peut-être pour cette raison que l'on dit que le Cœur est le berceau de l'Amour , où l'Esprit le caresse & le nourrit du lait de l'Esperance. Mais toujours il est vrai qu'il est la dupe , puisqu'il se laisse charmer par un Portrait que le Cœur lui presente , & qu'il prend soin de nourrir un enfant ,

Qui lui fait endurer mille tourmens divers ,  
 Qui le menace & qui le gronde ,  
 Qui le fait gémir dans les fers  
 Et de la Brune & de la Blonde.

Ah ! belle Iris , s'écria Daphnis , que vous êtes délicate sur cette matiere , & que le Cœur a de pouvoir quand il parle par votre bouche ! Il paroît bien qu'il vous a découvert ses secrets , & que si vous êtes pour lui , on peut bien dire qu'il est pour vous. Mais enfin pourquoi abandonnez-  
 vous

vous le parti de l'Esprit, vous qui en avez tant ? Voulez-vous, dit la jeune Iris, en sçavoir la raison ?

Si je donne au Cœur la victoire,  
 Il merite d'être Vainqueur,  
 On n'auroit pas sans lui de plaisir ni d'honneur;  
 Et si l'Esprit aime la gloire,  
 Il doit aimer celle du Cœur.

Car ne pensez pas, comme vous avez dit, qu'il soit aveugle, & conduit par un autre aveugle qui est l'Amour; c'est une vieille erreur des Peintres & des Poëtes, & j'aimerois mieux dire que le bandeau qu'il avoit sur les yeux, lui est tombé sur la bouche, pour l'obliger au silence & à la discretion. Vous m'avez dit souvent vous-même, que vous étiez persuadé que l'Amour n'étoit point aveugle, & que s'il falloit lui reprocher quelque chose, on pourroit l'accuser d'être sourd; & sur cela vous me disiez agréablement :

Si je cherche la solitude,  
 Pour guerir mon inquiétude,  
 Et me délivrer de mes fers,  
 Amour qui me suit à la piste,  
 Et qui me voit rêveur & triste,

Me vient trouver dans les deserts :  
 Les cabinets & les lieux sombres ,  
 Les antres , les bois & les ombres  
 Ne me cachent point à ses yeux ;  
 Mais lorsque je me plains ou d'Iris ou d'A-  
 minte ,  
 Helas ! il est sourd à ma plainte ,  
 Quoique je l'appelle en tous lieux.

Je dirai bien davantage , que l'Amour  
 est le Soleil du Cœur , & qu'ainsi il en  
 peut ôter l'aveuglement ; & pour vous  
 en faire voir les rapports , n'est-il pas vrai  
 que l'Amour & le Soleil sont tous deux  
 d'une force presque infinie ? L'un & l'autre  
 est visible par les effets qu'il produit ;  
 mais invisible par l'excès de la lumière  
 qui les dérobe à notre vûë ; & comme le  
 rayon du Soleil malgré toutes les qualitez  
 qu'il rencontre dans les airs , vient porter  
 la lumière & la chaleur sur la terre ,

Ainsi l'Amour par les regards  
 Qu'il prend dans les beaux yeux d'une jeune  
 merveille ,  
 Éclaire un Cœur de toutes parts ,  
 Et lui donne une ardeur à nulle autre pareille.

Mais comme le Soleil en éclairant la  
 terre, élève des vapeurs subtiles, qui mon-  
 teroient

teroient jusqu'au plus haut des Cieux, si la froideur de l'air ne les arrêtoit, & ne les faisoit retomber ou en orage, ou en pluie :

Ainsi l'Amour par sa chaleur  
Produit mille pensers au fond de notre Cœur,  
Qui de l'objet aimé vont surprendre les charmes ;

Mais ils trouvent tant de froideur,  
Qu'on les voit malgré leur ardeur  
Se changer en soupirs, & retomber en larmes.

Et voilà d'où viennent les soupirs & les larmes des Amans, dont nous entendons parler si souvent dans les Livres. Enfin pour ne vous plus mettre le Soleil devant les yeux, j'acheverai en vous disant que ce que le Soleil peut sur la Lune, l'Amour le peut sur notre Cœur ; & comme la Lune demeureroit froide & obscure sans la lumière du Soleil, aussi le Cœur sans l'Amour seroit glacé & languiroit dans les tenebres.

N'est-ce point pour cela, dit Daphnis, que l'on dit que la plupart des Belles ont le Cœur glacé, parce qu'elles n'ont point d'Amour ? Pour moi je crois qu'il n'y a point de Cœur sans amour : mais il arrive

souvent que cet Amour est endormi dans  
notre Cœur.

Une jeune beauté qui n'a point de pareille,  
Qui de nos yeux fait le plaisir,  
Par ses charmes appas fait naître le desir,  
Et quand l'Amour y dort, ce desir le reveille.

Vous pouvez ajouter encore, répondit  
Iris, qu'il y a dans le Cœur trois Amours  
cachez, dont l'un porte des fleurs, l'autre  
des Couronnes de Lauriers, & l'autre des  
pierres précieuses, pour figurer les trois  
mouvemens qui nous font courir après  
ces trois objets differens de nos passions;  
& comment voulez-vous que l'Esprit se  
sauve de leurs embuches, & qu'il s'em-  
pêche de tomber dans les pièges qui lui  
sont tendus.

Mais quoi, dit Daphnis, jamais l'Es-  
prit ne surprend le Cœur.

Sa force, belle Iris, vous est elle inconnuë ?

Tout doucement il s'insinuë  
Quand il parle & quand il écrit.  
Son secours est si nécessaire,  
Que la flâme ne dure guère  
Quand on l'alume sans l'Esprit.

Et quand il fait naître l'Estime, comme  
il



il ne manque jamais de se l'attirer, ne fait-il pas alors une douce violence au Cœur, qui n'a pas la force de se refuser à lui; & pouvez-vous defavoïer qu'il y a mille gens qui s'aiment tendrement, & qui n'ont eu pour guide de leur passion que l'Esprit qui les a conduits au Cœur?

Que si vous avez représenté l'Amour comme un Peintre, l'Esprit ne manque ni de couleurs ni de pinceaux pour faire des Portraits achevez. Que je vous arrête-là, interrompit Iris, ne parlez point de Portraits achevez; je consens bien que l'Esprit les commence, mais c'est au Cœur à les achever; je veux qu'il les ébauche, mais il faut toujours que le Cœur les finisse. Toutes les belles qualitez de l'Esprit qui font naître l'Estime, n'ont point de force, si le Cœur ne les approuve; ainsi je conseillerois à l'Esprit de ne se détacher jamais des interêts du Cœur, parce que quand il ne veut pas les suivre, il en est toujours la dupe.

Alors la Princesse Galanterie qui avoit écouté avec plaisir cette agreable dispute, prit la parole, & demanda à quelques Belles de la troupe ce qu'elles en pensoient; l'une d'elles avoïa franchement, qu'il lui étoit arrivé d'aimer lorsque l'Esprit lui persuadoit qu'elle n'aimoit pas; une autre dit, que dans une compagnie

où elle ne croyoit trouver que du plaisir & du divertissement , elle avoit senti son Cœur engagé , & presque toutes avoüerent que le Cœur étoit touûjours le Maître ; il n'y eut qu'une sçavante qui se piquant de lecture & d'esprit , cria d'une voix assez haute , Vive l'Esprit : elle fut secondée de quelques voix de l'un & de l'autre sexe : mais le plus grand nombre cria confusément , Vive le Cœur.

La Prinçesse Galanterie resolut de les accorder tous deux , & c'étoit le parti le plus raisonnable à prendre , puisqu'ils ont l'un & l'autre des differends.

C'est assez que l'Esprit se mêle d'estimer,  
D'inventer , de voir , de connoître ;  
Mais quand il s'agira d'aimer ,  
Le Cœur sera touûjours le Maître.



+++++

## LE PORTRAIT

DE

MADAME LA COMTESSE

DE B . . . . .

Fait par elle-même.

**Q**uelque vérité que je suive en faisant ce Tableau, & quelque soin que je prenne que la fidélité que doit une copie à son original, lui soit exactement gardée; avec tout cela je ne prétends pas éviter les divers jugemens de ceux qui le verront. J'en serai toujours néanmoins satisfaite par la complaisance qui m'en demeure; que si mes ennemis pouvoient me représenter avec plus de défauts, mes amis pourroient peut-être bien aussi me dépeindre avec plus d'avantages. De manière que ce portrait pouvant venir d'une main indifferente, je puis sans honte, avoüer qu'il sort de la mienne, & que c'est

A vj de

de moi-même que vous apprendrez le bien & le mal qui s'y trouve.

Ma personne est de celles que l'on peut plutôt dire grandes que petites ; la taille en est des mieux proportionnées , & il s'y trouve certain air galant & negligé , qui m'a toujours persuadée que j'étois une des plus belles tailles de ma grandeur ; mes cheveux sont bruns & lustrez ; mon teint est parfaitement uni , la couleur en est claire , brune & fort agreable ; la forme de mon visage est ovale , tous les traits en sont reguliers , les yeux beaux , & d'un mélange de couleurs qui les rend tout-à-fait brillans ; le nez est d'une agreable forme , la bouche n'est pas des plus petites , mais elle est agreable , & par sa forme & par sa couleur ; & pour les dents , elles sont blanches & rangées justement , comme le pourroient être les plus belles dents du monde ; la gorge assez belle , & les bras & les mains se peuvent montrer sans honte. Tout cela est accompagné d'un air vif & delicat , & mon miroir m'a souvent fait croire qu'il me montrait une chose qui valoit bien tout ce que je pouvois voir ailleurs. Je paroiss aussi jeune que personne , bien qu'il y en ait beaucoup d'autres qui le soient plus que moi ; je suis propre & je m'habille bien : voilà à peu près ce qui compose mon exterior. Pour mon esprit,

esprit, il me semble que les autres en pourroient mieux juger que moi, parce qu'il ne se trouve point de miroir comme pour la personne, où l'on le puisse voir représenté. Néanmoins il me semble qu'il y a grand rapport entre mon esprit & mon corps; je m'imagine l'avoir délicat & pénétrant, & même assez solide, & la raison en quelque part que je la trouve, a plus de pouvoir sur moi que nulle autre sorte d'autorité. J'ai l'esprit assez propre à bien juger des choses, quoique je n'aye aucun acquis, & je me sçai si mal servir du bien d'autrui, que mon simple naturel me réussit mieux que les regles de l'art: de sorte qu'il faut que j'en demeure à ce qui s'est trouvé né avec moi. Je n'ai pas laissé d'avoir ouï dire (sans l'avoir jamais crû) que les heures de ma conversation passoient pour le moins aussi vite qu'aucunes autres, & que du côté du sérieux, mes sentimens étoient une assez bonne chose à suivre.

Pour mon humeur, qui est par où je dois achever ici de me faire connoître, je vous dirai avec sincérité comme je l'ai fait du reste, ce que j'en pense. J'aime trop la louange, & c'est ce qui me la fait rendre avec usure à ceux de qui je la reçois; j'ai le cœur fier & dédaigneux, mais je ne laisse pas d'être douce & civile: je ne m'oppose

pose jamais aux sentimens de personne ; mais il est vrai qu'interieurement je ne les reçois guères au préjudice des miens : je puis dire avec verité que je suis née sage & modeste , & que l'orgueil prend toujours soin de conserver en moi ces deux bonnes qualitez. J'ai de la paresse , & suis fort glorieuse , & ces défauts m'en donnent d'autres ; car ils me font être peu flateuse & recherchante , & de peur d'en faire trop , souvent je manque d'en faire assez. Cela est même cause que je ne cherche pas les plaisirs & les divertissemens ; mais lorsque l'on prend plus de soin que moi-même à me les procurer , l'on m'oblige , & j'y paroiss fort gaye , bien que je ne la fois pas trop : j'ai beaucoup d'égard à n'offenser jamais personne , si l'on ne m'y force par un desobligeant procédé. Et bien que peut-être je pûsse agreablement tourner une raillerie, l'on ne m'en entend point faire : j'ai même pris aversion pour la mocquerie , parce que je trouve qu'on la commence par ses ennemis & qu'on la finit par ses meilleurs amis. Je n'ai pas l'esprit porté à l'intrigue ; mais quand je serai entrée dans une affaire , je pense assurément m'en démêler avec quelque conduite. Je suis constante jusques à l'opiniâtreté , & secrette jusques à l'excès ; & en ce que je vais dire , je me confesse une  
des

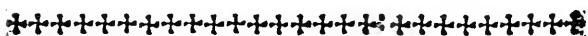
des plus injustes personnes du monde : c'est de vouloir du mal à ceux qui ne font pas ce que je desire , & de ne me pouvoir résoudre à le leur faire connoître. Pour lier d'amitié avec moi , il en faut faire toutes les avances ; mais je repare bien cette peine par les suites : car je sers mes amis avec toute l'ardeur qu'on a accoutumé d'employer seulement pour ses particuliers intérêts : je les loue & je les défends , sans jamais convenir de rien qui soit contr'eux , & leur étant plus fidèle que flateuse , je les avance souvent si bien , qu'eux mêmes voyent combien je les aime. Le tems qui presque toujours efface le souvenir des choses , ne sert qu'à les graver plus profondément dans le mien ; je n'ai point l'ame intéressée , mais aussi ne suis-je pas dupe , ne choisissant point mes amis parce qu'ils me peuvent être utiles ; lorsque la fortune les met en place de te devenir , & qu'ils ne me le sont pas , je cesse de les aimer , parce qu'ils ne méritent pas de l'être. Je n'ai point assez de vertu pour être sans le desir du bien & des honneurs ; mais j'en ai trop pour suivre aucun des chemins qui y peuvent conduire : j'agis dans le monde selon ce qu'il devoit être , & trop peu selon ce qu'il est , & en cela je me blâme de vouloir les avantages qui s'y trouvent , & de ne pas

sui-

suivre les moyens qui les donnent. Et pour dire le vrai, je ne suis ni aussi bonne ni aussi méchante qu'il me seroit utile de l'être. Je ne suis point devote, mais toute ma vie j'ai eu passion de la devenir, & ne m'en pouvant donner davantage, j'attends le reste. Je suis fort touchée du mérite des autres, & en chemin faisant je pourrois bien avoir trop bonne opinion de mon particulier; mais ma presumption en veut plus à l'Estime qu'au Cœur: je suis trop longue à me résoudre, mais lorsque je la suis, il est bien mal-aisé de me détourner de mon choix: je suis la personne du monde qui observe plus religieusement ce que j'ai une fois promis, & qui supporte avec plus d'impatience le manquement contraire: je suis trop facile à rebuter, & dans les choses qu'il faut obtenir par prières, j'aime beaucoup mieux les abandonner que de les poursuivre: de sorte qu'on me tient mieux par la reconnoissance que par l'esperance. Et pour dernier coup du pinceau, je vous puis dire, que les fautes d'un cœur bas ne seront jamais les miennes, mais que c'est dans les défauts que l'orgueil peut donner, qu'il faut que je m'observe; & voyant que je ne le pouvois détruire, je lui ai donné en moi des emplois qui me mettent en état de regarder sans honte un Portrait qui me ressemble. Je



Je vous envoie celui-ci qui est un effet de ma complaisance, mais je ne la borne pas seulement pour vous à cette contrainte; & si après vous avoir fidèlement représenté ce que je suis, vous voulez que je sois autre, ne le pouvant du côté de ma personne, ni de celui de mon esprit, ordonnez-en selon votre humeur, & soyez assurée que vos loix seront préférées à mes propres inclinations, puisqu'il n'en est point en moi de si forte que celle de vous plaire, ni de passion plus grande que celle de vous revoir parmi ceux à qui votre absence rend le monde privé de tout ce qui le pare le mieux.



## LETTRE I.

*À la Reine Mere,*

**J**E suis persuadée, Madame, que je me dois haïr moi-même, de me trouver capable de plaindre la mort d'une personne qui a perdu la vie pour le service de Vos Majestez, moi qui croirois que le bonheur de la mienne seroit de perir pour la même chose; mais puisque je suis d'un sexe qui ne peut que souhaiter là-dessus ce que mes freres ont executé, je supplie  
très-

très-humblement Votre Majesté que mes sentimens, & ce qu'ils ont fait pour votre service, vous parlent en leur faveur dans la rencontre qui se présente, en accordant la Charge de celui qui a été tué à l'un de ceux qui restent encore. Celui qui vient de mourir, l'avoit achetée de son argent pour lui, & la vient de payer de son sang pour son frere, sans que néanmoins j'y prétende d'autre droit que celui que nous y donnera la bonté de Votre Majesté. Je me serois donné l'honneur d'en écrire à son Eminence, si je ne craignois que l'importunité qu'il reçoit de mes particulieres prétentions, le rebutât de mes demandes en cette occasion, où sans doute il me deviendra favorable, si Votre Majesté lui témoigne qu'il lui est agreable de nous voir protegez.

+++++

## L E T T R E I I.

*A Madame la Comtesse de Soissons sur la mort de Madame de Mercœur.*

**S**I j'ai pris part, Madame, à la premiere de vos pertes, par la sensibilité que j'aurai toujours pour toutes les choses qui vous touchent, la seconde que vous venez  
de

de faire, n'a eu besoin que de sa propre considération pour me donner de la douleur, & pour me causer une surprise qui ne me permet pas de vous rien dire dans une rencontre, où le coup qui a tué Madame de Mercœur, blesse tous ceux qui avoient l'honneur de la connoître; & par consequent doit être si rude au souvenir de ses proches, que l'on ne peut les prier d'adoucir leur douleur, que par la pensée qu'ils doivent avoir qu'une vie aussi belle & aussi innocente que l'étoit la sienne, ne peut donner à craindre les suites d'une mort précipitée. Après avoir plaint & regreté la perte que le monde fait d'elle, si les souhaits avoient lieu en cette rencontre, les miens seroient, Madame, que les belles années que la jeunesse de Madame de Mercœur lui promettoit encore, soient ajoutées à celles que Monsieur le Cardinal doit vivre, & que tout le bonheur qui se devoit partager entre deux sœurs, se réunisse à votre fortune, pour vous en donner une aussi douce & aussi grande que vous la desirez.

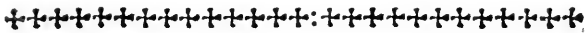
++++++:++++++

## L E T T R E I I I .

*A Madame de Longueville sur les Sonnets  
de Job & d'Uranie.*

J Ob dans les siècles passés ne fut guère plus humilié que je le suis aujourd'hui, d'apprendre que j'ai pû me trouver contraire à l'opinion de Votre Altesse ; car si je n'avois pas assez de sens pour m'y rendre conforme , mon esprit de divination devoit servir l'autre en cette rencontre , & ne lui pas laisser la honte de se voir opposé à des sentimens que j'ai toujours reconnus pour une regle , avec laquelle on ne sçauroit faillir. Mais puisque j'ai pris la cause de Job , plus malheureux parce qu'il souffre de vous , que par tous les premiers maux , trouvez bon , Madame , que je vous demande la soirée du Jeudi pour aller défendre un malheureux , à qui le diable à finement suscité votre persécution , comme le seul moyen pour lui faire perdre cette patience qu'il garde depuis tant de siècles , & qui ne se peut pas conserver quand on est méprisé de vous.

REPON-

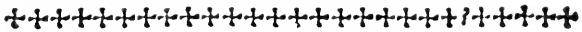


## R E P O N S E

*De Madame de Longueville à Madame  
de B . . . . .*

**V**Otre Lettre a fait plus de bien aux Sonnets de Job, que Benserade même, & elle me donne un si grand regret de n'avoir pas eu des sentimens conformes à ceux de la personne qui l'a écrite, que si elle ne me fait changer, elle me fait au moins condamner les miens, & me fait donner par là une préférence à Job, que je lui aurois toujours refusée, tant qu'il n'y eût eu que lui qui eût parlé pour lui-même. Voilà je pense tout ce qu'une personne genereuse peut faire pour un parti dont elle n'est pas, & je vous assure que si le vôtre n'est celui de mon choix, il est devenu au moins celui de mon estime, par celle que vous avez témoigné que vous en faisiez en le choisissant. Je serai ravie que vous veniez Jeudi disputer la cause de Job; mais je vous avertis au moins que ce ne sera plus que contre mes sentimens passez, ne pouvant consentir d'être contraire aux vôtres.

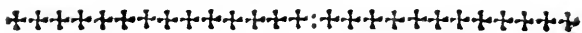
LETTRE



## L E T T R E I V.

*A Madame la Duchesse de Lesdiguières.*

**J**E pense qu'il y a un charme qui empêche que je ne puisse pas avoir l'honneur de vous voir ; mais comme il ne peut être si fort que tous les vôtres , il ne peut rien aussi sur l'impatience que j'ai de passer une journée avec vous. Mandez-moi , s'il vous plaît , Madame , celle que vos affaires vous laisseront en votre disposition , puisque j'ai si mal réussi par moi-même à la pouvoir deviner. Vous me parûtes si belle avant hier quand je vous rencontrai, que je ne crois pas qu'en conscience vous puissiez solliciter vos Juges avec un visage si propre à vous faire favoriser dans les plus grandes injustices : néanmoins faites toutes celles qu'il vous plaira, pourvû qu'il ne vous prenne pas envie d'aller jusqu'à priver de l'honneur de votre amitié une personne qui est autant que je suis , Votre , &c.



## L E T T R E V.

*A Monsieur l'Abbé Bourdelot, Medecin  
de la Reine de Suede.*

**Q**UI eût jamais pensé que l'on eût eu de la peine à démêler qui de vous ou d'un Allemand a fait une chose, où je n'avois jamais pû croire que vos manquemens fussent en rien semblables à ceux de cette Nation-là ? Cependant je ne sçai si vous ayant mandé que j'étois malade, votre Laquais Allemand, à qui l'on a parlé, aura oublié d'y venir : en tout cas la faute est Allemande, si l'homme ne l'est pas : mais si vous avez envie de la réparer, que ce soit Vendredi à quatre heures : car je serai bien-aîsé que vous & la fièvre veniez en même-tems, croyant que vous trouverez moyen de la chasser, ou du moins de la faire oublier par votre conversation.





+++++

## LETTRE VII.

*A Madame la D. de R.*

**T**Out le monde croit ici, Madame, qu'il n'y a que huit jours que vous êtes partie; mais pour moi, il se pourroit passer des années moins longues; & l'inquietude où j'en suis déjà, me conduit seule vous chercher dans les promenades où nous allions ensemble, où j'ai trouvé que les fleurs de ces lieux-là se sont laissées mourir depuis votre départ, & que les autres refusent d'y naître jusqu'à votre retour: de sorte que la belle saison qui croit seule embellir toutes choses, est bien honteuse de voir que c'étoit vous, & de nous trouver persuadé que votre présence nous donnoit de plus beaux jours qu'elle. Tout le monde, Madame, pourroit vous dire les mêmes choses; car je les tiens bien aisées à penser pour vous; mais personne, Madame, ne pourroit vous les dire avec plus de joye en vous voyant, ni avec plus de chagrin en ne vous voyant pas, lequel s'augmente quand je viens à songer que ma Lettre, pour aller jusqu'à vous, passe une mer, dans laquelle peut-

être vous avez laissé perir le dessein de retourner en France, où cependant, Madame, vous avez acquis des personnes qui ne veulent rien changer en celui qu'ils ont pris de vous aimer toujours. Voilà ce qui se fait pour vous, Madame, dans les lieux où je suis; prenez donc quelque soin que dans ceux où vous êtes, une personne qui vous honore comme je fais, n'y soit pas oubliée.

+++++ : +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +++++ +

## L E T T R E V I I I.

*A Madame la Comtesse de Guillefort.*

**V**ous m'avez laissé, Madame, tant d'estime pour vous, qu'il est bien juste que vous ayez emporté quelque bonté pour moi, & que cela vous empêche d'effacer de votre souvenir une personne qui vous conserve dans le sien, à l'endroit où je retiens les portraits de la vertu. Jugez donc, Madame, puisque votre souvenir est utile pour mon exemple, combien votre amitié le sera pour ma joye, & de quelle sorte je recevrai toujours les nouvelles de celle dont je ne veux jamais cesser d'être & très-humble & très-obéissante Servante.

**LETTRE**

+++++

## LETTRE IX.

*A Madame la D. du L.*

**J**E vous avoüe , Madame , que je ne m'attendois plus aux marques de votre souvenir , après les avoir vû cesser si long-tems , & qu'en quelque façon je me trouvois bien heureuse que vous me donnassiez moyen d'oublier une personne de qui le souvenir ou la présence empêcheroient toujours de connoître les sujets que l'on a de se plaindre d'elle , puisque tout ce qui est aimable en vous ; repare si bien ce qui s'y pourroit trouver de mauvais , qu'il ne faut ni vous voir , ni vous entendre pour prendre des résolutions contraires à ce qu'il vous plaira : Je l'ai bien vû par les miennes , qui étoient de vous ôter un cœur , de la passion duquel vous n'aviez pas bien usé ; mais dès que votre billet a voulu vous justifier , j'ai tout oublié , & ne me suis souvenu que de l'envie que j'ai de vous revoir , & que vous m'aimiez encore. J'irai aujourd'hui , puisque vous gardez la chambre , vous prier de n'être plus si aimable , ou de vouloir bien être aussi bonne. Je vous donne mille bons jours.

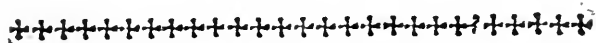
+++++

## L E T T R E X.

*A Madame la M. de B.*

**J**E me réjouis de ſçavoir que votre bleſſure vous donne de la gloire, & vous laiſſe la vie après les fâcheux doutes où l'on avoit été que vous la perdriez. Je fouhaiterois pour la ſatisfaction de vos amis, voir aller votre recompenſe auffi vîte que votre guerifon; mais les graces de la Cour n'avancent d'ordinaire chemin que par des moyens que vous ne ſuivez pas : ainſi l'on ſe réjouira plûtôt de votre ſanté, que de votre fortune. Mais pour quitter un propos qui rameneroit à votre ſouvenir des choſes qui ne lui plairoient pas, je vous dirai que j'ai la plus grande joye du monde d'apprendre la guerifon du Roi; la maladie m'a fait connoître que je l'aimai mille fois plus que je ne penſois; car j'étois ſi touchée de ſon mal, qu'à me voir on eût crû que j'étois la perſonne du monde qui avoit plus de ſujet de le regretter, & ſans vouloir vous faire ma cour, je vous dirai, que bien que j'aime & honore Monsieur, j'avois été au deſeſpoir de le voir dans un rang où il n'auroit pû monter

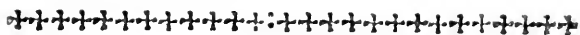
terqu'aux dépens de son frere. Si je n'étois malade depuis cinq semaines, j'irois à Compiègne rendre mes respects à leurs Majestez. En mon absence, je vous supplie de dire à la Reine ce qu'il faut là-dessus, jusqu'à ce que je puisse moi-même donner mes assiduités à la Cour, & vous direz en ce pais-là que je suis, Votre &c.



## LETTRE XI.

*A Madame la D. de B.*

**L**Es personnes qui ont l'honneur de vous connoître toute entière, vous doivent si parfaitement honorer par la raison de votre mérite, qu'ils n'ont plus de quoi augmenter leurs sentimens là-dessus, quand il est question de satisfaire à la reconnoissance de quelque obligation; & comme je vous en suis souvent redevable, il est juste que vous sçachiez ce qui pourroit causer mon ingratitude que vous trouverez excusable, quand vous sçaurez qu'elle ne vient que de vous avoir payée par avance de toutes les bontez que vous avez jamais eues pour moi, m'étant attachée de la plus forte maniere du monde d'être, Votre, &c.



## L E T T R E X I I .

*A la même.*

J E n'aurois pas voulu que mes divertissemens eussent précédé la Lettre que je me suis donné l'honneur d'écrire à Votre Altesse ; aussi n'ai je été qu'à une seule Assemblée au Louvre le dernier jour du Carnaval , où je m'étois crûë si dissemblable de ce qu'on a représenté à Votre Altesse , que je n'y avois pour toute sûreté que la seule indifférence que je ressentois pour toutes les louanges. Ce n'est pas que ce que je vous dis paroisse avoir du rapport avec les mascarades dont j'ai été : mais en vérité je puis dire que c'étoit seulement mon chagrin que je deguisois , & non pas ma personne. Votre Altesse aura pû sçavoir combien on a masqué cet hyver , & que Madame de Châtillon a été trouvée bien toutes les fois qu'elle s'est montrée en cet état-là. Pour moi je ne l'y ai point vûë , mais j'en juge par celui où je la vois tous les jours au Louvre , où la faveur acheve de donner à sa beauté ce qui lui est nécessaire : enfin par elle & par beaucoup d'autres , le monde est si beau , que l'absence de

de Votre Altesse ne devoit pas s'opposer toute seule à le faire trouver plus aimable qu'il ne fut jamais. Si les souhaits pouvoient causer sa présence, l'on me devoit bien-tôt son retour, puisqu'il est certain qu'il n'y a personne qui ait tant d'impatience de la revoir que moi, ni qui conserve pour elle un plus véritable respect.

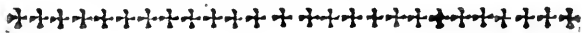
+++++

## LETTRE XIII.

*A Monsieur le Duc de B.*

**L**Es remerciemens que vous me faites de vous avoir donné un ami d'un prix inestimable, ne me sont pas dûs, puisque le rapport qui se trouve entre vous est la plus grande cause de votre liaison : de maniere que tout au plus vous ne m'êtes obligé que de vous avoir pressé de connoître quelqu'un qui fût digne de votre amitié, vous qui m'avez dit tant de fois que le dégoût, ou le danger, vous avoit empêché jusqu'ici de choisir un ami à tout dire : Vous avez grand sujet pour ceci de n'être point retenu par aucunes de ces raisons-là, puisque pour louer infiniment Monsieur de . . . . . il suffit de vous dire que son esprit est moins aimable que la

sincerité dont se trouvent accompagnées toutes ses actions : de sorte que vous étant difficile de me recompenser de l'acquisition que je suis cause en partie que vous avez faite, je pretends bien que vous m'en deviez un peu de reconnoissance, sans que la vôtre puisse diminuer en rien de celle de votre nouvel ami, de ce qu'il me doit par toute la joye & les avantages que lui causeront l'amitié d'une personne comme vous, & que l'on ne sçauroit louer les autres sans se souvenir en même temps qu'ils vous sont inferieurs en toutes choses.



## L E T T R E   X I V .

*A Madame la Maréchalle de la  
Meilleraye.*

**L**Es marques de votre souvenir me sont venuës seulement pour ma joye ; car pour mon amitié elles n'y étoient pas nécessaires, & vous laissez, Madame, un souvenir si propre à vous la conserver, que vos soins n'auroient pas même affaire de se mêler de vos interêts là-dessus, si ce n'est pour vous montrer assez équitable pour ne pas manquer de sensibilité pour les personnes qui en auront toujourns une  
fort



fort grande pour vous : votre absence m'apprend combien j'en ai pour vous : m'étant fort difficile de m'accoutûmer à la nécessité de ne vous voir pas , je fais mille souhaits pour votre retour , & pour vous retrouver aussi bonne pour moi , que vous êtes aimable.

++++++:+++++:++++++:++++

## L E T T R E X V.

*A Monsieur le President G.*

**B**ien qu'il ne soit pas ordinaire de se plaindre des injustices qui se font à notre avantage , il m'est néanmoins si naturel de les haïr en quelque part qu'elles se trouvent , que je ne puis m'empêcher de vous reprocher celle que vous avez faite en écrivant , & en parlant de moi fort au-dessus de ce qui s'en doit dire ; & par le cas que vous voyez que je fais de la vérité , ne pouvant souffrir qu'on me préfere à elle , il vous sera aisé de juger que je prends soin dans toutes les choses que je dis , de ne la blesser jamais : cela étant , vous devez une foi toute entiere à l'assurance que je vous donne , que rien ne me sera plus agréable que quelque grande occasion de vous rendre service , après quoi vous fuf-

D y siez



chose qui déplaît à tant d'autres : pour cesser d'être injuste, hâtez votre retour, & revenez, Madame, par votre présence donner un ornement à Paris, & une satisfaction à celle qui vous honore plus que nul autre ne sçauroit faire.

+++++

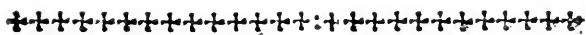
## LETTRE XVII.

*A Madame la D. R.*

**V**Otre longue absence m'incommode & votre Lettre m'acheve de me persuader que vous avez dessein de bâtir un Hermitage, pour là ne plus penser ni aux autres, ni à vous-même : croyez-moi, Madame, vous n'êtes point faite comme une chose qu'il faille abandonner : l'édifice n'est point en ruine : tous les ornemens y sont en leur première beauté, & le marbre en est encore trop blanc & trop poli ; & tout ce qu'il y a de beau en votre corps & de bon dans votre esprit, ne vous sçauroit permettre d'être comme ces vieux Châteaux où ne nichent plus que des oyseaux de mauvaise augure, j'entends les pensées de la mort. Ne détruisez donc pas tant de belles choses par l'ennui de la solitude, & s'il est vrai que vous soyez de-

vote , venez servir Dieu à la vûë de ses ennemis , autrement je croirai qu'il vous faut de grandes précautions contre le monde , ou peut-être contre quelqu'un qui s'y trouve ; car enfin je suis resoluë de vous offenser , si vous m'ôtez la joye de vous revoir comme vous étiez. C'est deshonnorer la devotion de croire qu'il se faille défigurer pour la suivre ; les Anges sont si beaux , & vous leur ressemblez si bien en toutes manieres , que comme à eux , on pourroit vous donner le soin de nous conduire : ne faites donc rien contre une raison aussi éclairée comme la vôtre. Je sçai bien que vous avez des sujets de chagrin ; mais pensez qu'après tout , s'il vous arrivoit ce que vous meritez d'avoir , il faudroit qu'il coûtât le trône à quelqu'un ; ce qui seroit fort contraire à la dévotion que vous a inspiré le Pere le Jeune. Souffrez donc qu'il vous manque quelque chose de ce qui vous seroit dû , & demeurez contente de quoi Dieu vous a faite un de ses plus beaux ouvrages ; & croyez aussi que pour le placer en la plus belle demeure où il puisse être au monde , il ne faut que le mettre dans votre cœur , sans y rien changer , ni sans en chasser vos amis , dont je suis par inclination & par reconnoissance la plus veritable & la plus affectionnée de toutes.

LETTRE



## L E T T R E X V I I I.

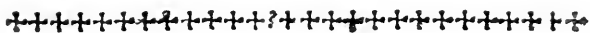
*A Monsieur l'Abbé Bourdellot.*

L'On me rend votre Lettre à mon retour de Pontoise ; & si j'avois eu le moindre loisir du monde de me reconnoître , je l'aurois employé à vous demander des nouvelles de votre incomparable Reine , & à vous assurer que bien qu'elle reçoive les respects & l'admiration de tout le monde , je suis certaine qu'elle tire de moi un plus fort tribut là-dessus , que ne lui peut rendre aucune autre personne. Jugez par-là quelle est ma joye d'apprendre de vous qu'elle ferme ses yeux clairs-voyans sur tous mes défauts , de peur qu'ils ne lui deviennent un obstacle à la bonté qu'elle veut bien me faire l'honneur d'avoir pour moi : je n'aurois pas manqué de lui en aller faire mes très-humbles remercimens à Fontainebleau , si , comme vous dites fort bien , les destinées ne nous contraignoient souvent. Trop de choses me servent de memoire locale à cet endroit de votre Lettre , pour ne vous le pas repeter dans la mienne , & vous dire que je suis revenuë malade à Paris depuis l'ac-

cident

cident qui arriva chez moi ; soit que je m'en touche trop, ou que la fièvre prit son tems de m'arriver à la même heure, afin d'avoir une honnête excuse vers moi à la visite qu'elle avoit envie de me faire; tant y a qu'elle vint, & qu'elle ne s'en est pas si bien retournée ; que même cette nuit je n'aye eu une heure de frisson : ce que j'ai peine à vous mander, m'imaginant que cela acheve de vous transfir à Fontainebleau, où j'apprends qu'il fait déjà assez froid, sans vous presenter rien qui le soit davantage; & je craindrois que vous ne fussiez retenu dans les glaces, si je ne sçavois que le Soleil qui se trouve où vous êtes, est assez fort pour en dissiper bien d'autres: de sorte que je ne vous plains que jusqu'au reveil de la Reine, où dès aussitôt commencent, pour ceux qui la voyent, les plus beaux jours du monde; & si tous les Orangers y font leur devoir, je ne doute point qu'ils ne fleurissent dès qu'elle passe; afin de pouvoir jeter leurs fleurs à ses pieds, rien n'étant digne de sa tête que la Couronne du monde entier. J'ai écrit une si longue Lettre sans vous avoir mandé un seul mot pour vous; mais votre illustre Reine me servira d'excuse, & la premiere voye de vous écrire me servira pour vous mander combien je suis, Monsieur, Votre. &c.

LETTRE



## L E T T R E X I X .

*A la Reine de Suede.*

C E que l'on souffre en l'absence de Votre Majesté, ne peut être adouci par nulle autre chose que par l'honneur de son souvenir, & par celui de son amitié : & bien que la prétention en soit un peu haute, je suis obligée de ne l'avoir pas moindre, pour mettre quelque rapport entre le remede & le mal qu'elle a laissé, en quittant ceux qui, comme moi, se sont laissez trop fortement toucher d'un bien qui ne pouvoit durer, & qui peut encore moins cesser d'être désiré; mais si la raison des affaires de Votre Majesté nous ôte sa presence, que Rome pour le moins n'enferme pas si bien toutes ses pensées, qu'il n'en vienne quelque une de favorable jusqu'à nous : ce que je suis assurée que Votre Majesté ne nous pourroit refuser, si Elle sçavoit combien sa personne m'est devenuë une chose chere. Ce mot est un peu libre; mais j'en espere le pardon, puisque tout le devoir ne vaut pas une faute qui s'est faite par tendresse, & celle que j'ai pour Votre Majesté est si grande, qu'elle

qu'elle me rend capable de tout , hors de pouvoir supporter son oubli avec patience.

+++++

## L E T T R E X X.

*A Madame la D. de R.*

**C** Royez que je suis bien accablée d'affaires , puisque je remets l'honneur de vous voir , ayant tant de choses à vous dire , que l'on m'a voulu inutilement persuader l'amitié que j'ai pour vous , Madame , résistant à croire tout ce qui la pourroit affoiblir ; & je prends ma sûreté de la fidélité de votre affection dans celle que je me sens pour vous , ne croyant pas possible , Madame , qu'une personne genereuse puisse manquer à celle de qui elle reçoit une amitié sincere : je l'ai telle pour vous , Madame , & je consens de vous être une regle bien exacte de ce que je desire que vous soyez pour moi.

L E T T R E



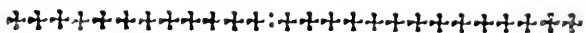
+++++

## L E T T R E X X I.

*A Monsieur l'Abbé de M.*

**A** Ce que je vois, Monsieur, je ne suis pas moins éloignée de votre souvenir, que de votre personne, & a quelque distance que vous soyez de nous par vos voyages, j'ai sujet de croire que je ne suis jamais si loin de vous, que de votre pensée. Ce n'est donc pas votre exemple qui m'apprend à vous écrire; mais l'estime que je conserve pour vous malgré vos négligences. Croyez que je n'en ai point eu pour les choses que vous m'avez recommandées en partant, une illustre personne vous en sera témoin. Revenez donc bientôt apprendre d'elle combien il est vrai que je suis, Votre, &c.

LETTRE



## LETTR E XXII.

*A Madame la Marquise de M.*

**E**N verité, Madame, l'on rachette si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vûë, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez fait ici, par la peine qu'elle me laisse. Et si le monde se trouve en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenuë que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon Hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de la solitude, pour penser souvent à vous, sans prétendre d'en être recompensé par la même chose, la Cour ayant trop de personnes presentes, pour que les absens s'attendent à quelque place; mais s'il m'arrive d'en avoir quelquefois dans votre souvenir, que ce ne soit jamais, Madame, sans penser à moi, comme à la personne du monde qui vous honore le plus, & qui est aussi sincerement, Votre, &c.

LETTR E

+++++

## L E T T R E   X X I I I .

*A Monsieur le Marquis de M.*

**V**ous augmentez la peine que je souffrois déjà pour l'absence de la Cour, en m'apprenant par votre Lettre, que les Maîtresses y sont dans un esprit si doux & si favorable, que ceux qui les auront suivies, auront le printems de leurs humeurs & celui de la saison tout ensemble. En verité c'est trop pour rendre un voyage agréable, & même assez pour desesperer ceux qui n'en sont pas, & qui comme moi sont à Paris, à peu près, comme l'on est aux Lymbes, puisque je n'y fais que sçavoir votre joye, sans en avoir ma part. C'en'est pas que je ne me fasse un fort sensible bien du succès de vos affaires, & que vous n'en avez pû donner la nouvelle à personne qui y prenne tant de part, ni qui soit davantage, Votre, &c.

L E T T R E

+++++

## L E T T R E XXIV.

*A un ami grand Janseniste.*

**S**I l'on peut être autorisé à parler des choses qui regardent les personnes qu'on estime infiniment, vous ne trouverez pas étrange que je vous fasse sçavoir ce que j'appris hier touchant vos amis & les miens. Je sçûs que l'on prenoit contre eux de fâcheuses résolutions, que je ne doute pas que la fermeté de leurs cœurs ne leur fit supporter genereusement; mais il me semble qu'il n'est point de la prudence de s'exposer aux perils, quand il est facile & raisonnable de les éviter. La réponse de Monsieur..... a pû décider l'affaire, & la mettre en douceur & en paix, ou la jeter en trouble & en desunion; mais sans considerer ces raisons-là, qui n'étant bonnes que pour éviter les souffrances, ne seroient pas celles qui pourroient faire impression sur des esprits à qui les plus rudes peines ne font point de peur, puisque dans leurs vies ils s'en imposent tant de volontaires: qu'ils songent quel sacrifice ce seroit à Dieu, si ayant pû penetrer la verité des choses, qui, jusqu'à eux, auroient été obscures

obscurés par la considération de la paix & de l'union de l'Eglise, ils renoncent à la gloire d'avoir eu plus de lumières que le reste des hommes, sur des matières qui n'ayant point été divisées dans les autres siècles, font voir que la Foi ne peut être blessée de les laisser ainsi, & que la Charité le pourroit être beaucoup par les suites qu'une autre conduite pourroit apporter. Ce seroit donc un grand acte de vertu à ceux qui ont tant d'études, pour soutenir leurs opinions, de n'y point avoir d'opiniâtreté pour le bien commun, & que l'on pût voir cette humilité en des personnes en qui tant de grandes qualitez ne pouvoient causer que le défaut de l'orgueil. Croyez - moi, Monsieur, être vaincu par esprit de charité, & se rendre à des raisons aussi Chrétiennes, est infiniment plus glorieux pour ceux qui suivent Jesus-Christ, que d'être vainqueur, & que la victoire soit suivie de divisions dans l'Eglise, & soit causée par ceux qui voudroient donner tout leur sang pour la défendre, & qui ne laisseroient pas de lui faire innocemment plus de maux qu'elle n'en peut recevoir de tous ses ennemis déclarés ; & il n'y a qu'une conduite douce qui puisse faire voir à tout le monde la vertu de nos amis égale à leurs sciences & à leurs talens d'esprit. Je vous

écrivis

écrivis sur une matiere dont les personnes de mon sexe ne sçauroient bien parler pertinemment ; aussi ne vous en dirai-je que ce qu'un peu de bon sens & beaucoup d'affection me fait vous écrire , dans la crainte que j'ai que nos amis communs ne souffrent dans la disposition où je vois que l'on est pour eux. Je vous supplie donc d'y vouloir songer , & de croire que tout ceci vous est dit d'un esprit bien affectionné à leurs interêts , & que si je n'ai pas assez de vertu pour suivre leurs exemples , je suis assez touchée de leur merite , pour leur donner des marques en toutes occasions que je leur suis , & à vous , Monsieur , Votre , &c.

+++++

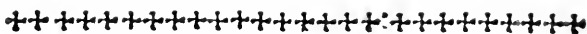
## L E T T R E   X X V .

*A Monsieur l'Abbé Du.....*

**J'**Ai toujours été persuadé que les choses que vous aviez une fois jugées ne se devoient jamais croire autrement ; mais comme il est toujours agréable de sçavoir combien l'on est trouvé juste dans ses approbations , il faut que je me donne l'honneur de vous dire que Madame de Mauvissou a merueilleusement bien dégagé  
votre

vosre parole de tout le mérite dont vous m'aviez fait bon en elle, puisque je l'ai trouvée si digne de toutes les choses que je vous en avois ouï dire, que je vous dois remercier de la curiosité que vous m'avez donnée de la connoître. Je ne l'ai pas pû entretenir sans vous donner beaucoup de part à notre conversation; mais je vous avoüe que ce n'a pas été sans m'en repentir, puisque quand l'on s'est une fois souvenu de vous, il est si peu possible de passer à s'entretenir d'autres choses dont il faudroit encore parler, que je vous assure que vous devriez des excuses à certaines personnes qui pourroient mériter des louanges, d'avoir épuisé pour vous seul ce qu'il y auroit à partager entre plusieurs; mais comme je ne veux point vous parler de vous-même, & comme je ne puis m'empêcher d'en parler aux autres, je me contenterai de vous dire ici que ce qui se doit penser de vous me fait être plus que personne, Vosre, &c.

LETTRE



## L E T T R E X X V I .

*A Monsieur l'Abbé M. . . . .*

**V**ous reparez si bien votre absence par vos Lettres , que si elles sont toutes aussi jolies que la dernière , vous courez risque que l'on n'ait point de regret de ne vous point voir , tant qu'on aura ce moyen-là de vous entendre ; & je vous jure que vos Lettres vous représentent si avantageusement , qu'il n'y a personne qui en les lisant ne vous crût plus grand de deux pieds que vous n'êtes , & du reste le plus galand du monde ; & l'on ne pourroit s'imaginer que tant d'agrément d'esprit pût être conservé dans une personne qui a renoncé à toutes les choses du siècle , & qui ne se fait voir galand & délicat dans les choses qu'il dit , que pour mieux décrier la galanterie par comparaison de ceux qui la suivent à ceux qui l'ont quittée ; mais de peur que mes loüanges ne vous donnassent trop de vanité , vous n'en aurez point davantage , & je reviens tout à vous demander , si les eaux vous feront autant de bien , qu'elles nous firent de mal quand elles vous obligerent à nous quitter :



quitter : si cela est , il faut que vous remportiez une santé parfaite : revenez-donc , je vous supplie , tout enrichi des biens que vous aura fait Bourbon , & croyez qu'il n'en est point au monde que je ne vous souhaite , étant plus que nulle autre personne , Votre , &c.

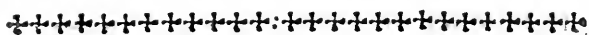
+++++

## LETTRE XXVII.

*A Monsieur le Maréchal de G . . . . . lui adressant le Portrait de la Reine qu'elle avoit fait.*

**J**E trouverois bien de la honte à me souvenir la première d'une personne de votre sexe , si je ne sçavois que l'estime & l'amitié ont d'autres regles que la galanterie ; & comme cette dernière chose n'est point de mon commerce , je vois bien que je ne fais rien de trop , de prendre plus de soin de me conserver l'honneur de votre souvenir , que vous de chercher à sçavoir la part que vous avez dans le mien ; & bien qu'elle soit fort grande , je ne voudrois pas qu'une nouvelle qui vous est si peu importante à sçavoir , vous coûtât la peine d'écrire des Lettres , & vous y fît donner des momens que vous employez

beaucoup mieux où vous êtes, si je n'avois crû que le Portrait que je vous envoie, recevra plus de bien d'être présenté par vous, qu'il n'en eût d'être fait par moi, & que votre approbation lui attirera celle de tous ceux qui n'osent examiner une chose à qui vous avez fait grace pour l'amour de moi. Sous ces esperances, je lui fais entreprendre le voyage de la Cour, & s'il arrive jusqu'à vous, & que vous trouviez même quelque moment d'inutile à la Reine, où pour se délasser de voir tant d'autres gens, elle se veuille regarder elle-même, je vous supplierai de lui montrer le Tableau que j'en ai fait, & lui dire de ma part, que comme les Portraits sont les seuls remèdes de l'absence, je me suis donné d'elle une copie qui me paroît assez ressemblante; vous en jugerez beaucoup plus que moi. Cependant je m'apperçois que ma Lettre devient trop longue, & qu'ainsi il faut que je me hâte de vous dire que je suis, Votre, &c.



## L E T T R E - XXVIII.

*A Monsieur . . . . .*

**P**our les jours de devotion , je conviens qu'ils appartiennent à la retraite ; mais pour celui des Rois , ce ne seroit pas en bien sçavoir chomer la Fête , que de la passer ailleurs qu'auprès de leurs semblables , où vous êtes désiré par eux , & par ceux qui les environnent : au moins vous puis-je répondre d'une personne à qui il manquera toujourns quelque chose de fort considerable , lorsque vous serez absent. Si cela vous peut faire venir , hâtez votre retour , pour faire votre compliment à son Eminence , de la perte qu'il a faite de son Neveu , qui ne pouvoit pas mourir par une aventure plus desagreceable que par l'enjouement de ses petits camarades de College , lui qui se voyoit en passe de n'en avoir guere un jour , si les siens eussent été de longue durée ; mais son Oncle le pouvant faire heureux , n'a pû les faire plus longs : Mesdemoiselles les Parques étant d'humeur fort opiniâtre à ce qu'elles ont une fois resolu. Je souhaite qu'elles filent long-tems pour vous , & que

vous foyez persuadé que personne du monde n'est davantage, Votre, &c.

+++++

## L E T T R E XXIX.

*A Monsieur le Marquis de Crequi.*

**M**onsieur,

Je ne présume pas assez de mon credit auprès de vous, pour vouloir vous demander des choses difficiles; mais comme par raison de sympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me suis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Il a déjà l'honneur d'être connu de vous; & cela étant, je vous crois tout persuadé qu'il n'est pas si indigne des marques de votre bonté. Il répondra assurément par ses actions à l'honneur que vous lui ferez de lui donner part en vos bonnes graces; & si vous voulez compter, Monsieur, la priere que je vous en fais, pour quelque chose, je vous assure que je vous en serai tout-à-fait redevable, & que j'en aurai toute la reconnoissance que peut  
avoir

DE PIÈCES GALANTES. 101  
avoir une personne que beaucoup d'esti-  
me a déjà toute disposé d'être, Monsieur,  
Votre, &c.

+++++

## LET TRE XXX.

*A Monsieur le Chevalier de S.*

**J**E me plains d'avoir sçû que vous avez  
demandé de nos Lettres pour les mon-  
trer, puisqu'assûrément il m'est bien avan-  
tageux qu'elles ne soient pas vûës, si je  
ne veux détruire avec justice l'opinion qui  
s'en est établie sans raison : & je m'éton-  
ne que vous qui vous connoissez assez bien  
aux belles choses, pour sçavoir que celles  
qui viennent de moi ne le sont pas, ne  
vous contentiez simplement d'appuyer les  
louanges qu'on me donne, sans chercher  
à me faire connoître, puisqu'en verité je  
ne crois pas avoir cette sorte d'esprit qui  
peut plaire, & je n'aurai pas lieu de vous  
croire bon ménager de mes avantages,  
quand vous parlerez trop de mon esprit.  
Ce que j'ai de bon, est plus propre à ren-  
dre content de soi-même, que non pas de  
pouvoir faire que les autres le soient, qui  
ne cherchent d'ordinaire que l'agréable,  
sans se soucier de ce qui est un peu plus so-

lide. De maniere que vous pouvez demeurer méchant garent de tout le merite dont vous leur avez fait bon en moi , si je ne trouve quelque occasion de dégager votre parole auprès de . . . . en lui faisant connoître que du moins ce qui manque au beau , est donné au bon , puisqu'assûrément l'on me trouvera une sincere & une fervente pour mes amis , qui doit donner envie à ceux qui n'en sont pas , de le devenir, & confirmer ceux qui le sont déjà, dans le dessein de l'être toujours. Ce dernier vous regarde, car vous avez voulu que je vous crusse des miens , & il ne tiendra qu'à la fortune que je ne vous rende tous les services d'une personne qui veut aussi que vous la croyez, vôtre, &c.

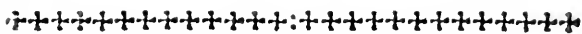
+++++

## L E T T R E   X X X I .

*A la Reine d'Angleterre.*

J'Avoüe à Votre Majesté que je ne puis pas tout-à-fait me rejouir du sujet qu'elle a d'être contente de l'Angleterre , quand je viens à songer qu'il nous en peut coûter de ne la plus revoir en France. Cela embarrasse fort mes souhaits entre vos interêts & les nôtres , & fait que la raison ne  
m'est

m'est pas peu obligée de la suivre malgré mes sentimens , qui vont tous à desirer l'honneur de sa présence , qu'il n'est pas possible de consentir de perdre , à moins que les continuelles assurances du bonheur de Votre Majesté nous apprennent à souffrir son absence , & fassent que la joye nous oblige à n'oser desirer celle de la revoir , pourvû que Votre Majesté prenne quelque soin que nous ne perdions pas tous les biens à la fois , & qu'elle me conserve en l'honneur de son souvenir une petite place , que je puisse défendre contre le tems & l'absence , qui sont deux ennemis si redoutables , que jen'aurois point l'esperance de les pouvoir vaincre , si je ne sçavois Votre Majesté trop juste pour manquer à se souvenir sans cesse de la Princesse sa Fille , la plus aimable de toutes les creatures : ce qui vous engagera sans doute aussi de penser quelquefois aux personnes qui ont le plus de zele & de respect , & pour vous & pour elle. Ce qu'étant , il faut de toute necessité que vous songiez à moi , puisque Votre Majesté ne pourroit trouver même dans ses Sujets un cœur qui lui fût plus acquis que le mien.



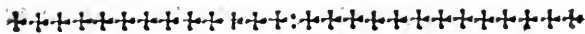
L E T T R E   X X X I I .

*A Monsieur le Tellier, en faveur d'un de  
ses amis.*

**S**I j'avois à vous parler de mes intérêts, la peur de vous être importune m'auroit aisément retenuë; mais quand il s'agit de mes amis, je n'ai pas une égale circonspection, & ne puis m'empêcher dans une rencontre où le Roi ordonne à M. V. de vous faire souvenir pour Monsieur son Frere de l'employ dont la Reine vous parla il y a quelque tems, & dont le merite de ces Messieurs vous parle tous les jours; ils sont si honnêtes gens, & servent si bien le Roi, que cette raison de sympathie entre vous leur doit attirer l'honneur de votre amitié; que d'ailleurs ils meritent encore par le particulier respect qu'ils ont pour vous en cette dernière chose. Monsieur, je vous supplierai très-humblement de croire que personne du monde ne scauroit surpasser, ni être davantage que je suis, Votre, &c.

LETTRE

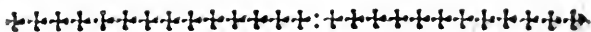




## L E T T R E XXXIII.

*A la Reine Mere d'Angleterre.*

J'AI reçu par Monsieur de Hauterive la Lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire ; & les marques de son souvenir ont été si précieuses au mien, que je ne sçauois à mon gré avoir assez de diligence pour remercier Votre Majesté d'une chose qui n'est pas seulement reçüe de moi avec le respect qui se doit aux grandes Reines , mais encore avec une joye qui feroit bien voir à Votre Majesté, si elle lui étoit connue, que mon cœur a pris pour elle une sensibilité que l'absence & le tems ne feront point finir. Je souhaite que la protestation que j'en renouvelle à Votre Majesté au commencement de cette année, lui soit agréable, & tous les vœux que je fais au Ciel ; & que pour récompense de vos vertus & de vos peines, il donne encore à Votre Majesté un siècle de vie & de prospérité.

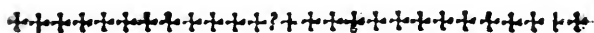


LETTRE XXXIV.

*A MONSIEUR, Frere du Roi, sur son  
mariage avec Madame la Princesse  
d'Angleterre.*

**L**E bruit court ici du mariage de Votre  
Altesse Royale avec Madame la Prin-  
cesse d'Angleterre, & cela rend tout le  
monde sensible à la joye de voir unir deux  
personnes si pareilles en naissance & en  
merites, qu'il ne se peut que tant de rap-  
port ne fasse la plus belle & la plus douce  
union du monde, & qu'étant si aimables  
l'un & l'autre, vous ne vous aimiez infini-  
ment, puisque chacune de vos personnes  
doivent être aimées pour l'amour d'eux-  
mêmes. Jugez de ce que l'on vous rendra  
à tous deux ensemble; & combien le de-  
voir deviendra doux à suivre, quand il or-  
donnera d'agir selon son inclination. L'ai-  
mable Princesse qui vous est destinée, la  
devient tous les jours davantage; & il sem-  
ble que chacune des graces prenne soin de  
lui donner ce qui peut la rendre plus digne  
de vous; car enfin Votre Altesse Royale la  
trouvera telle, qu'il n'y a plus que son  
Amant qui puisse disputer des charmes  
avec

avec elle: cette belle égalité ne peut plus laisser de place à la galanterie, puisque le destin prend soin de vous préparer chez vous-même la meilleure fortune du monde. Je souhaite, Monseigneur, qu'en toutes choses elle vous accompagne, & que vous soyez aussi heureux que je suis avec respect & sincérité, Votre, &c.



## LETTRE XXXV.

*A Madame la Marquise de M.*

**L'**On ne sçauroit, Madame, avoir autant de passion que j'en ai pour la Maison Royale, & ne pas être infiniment sensible à la joye du choix que l'on a fait de vous pour Gouvernante de Monsieur le Dauphin. Jamais rien ne fut si bien pensé qu'une chose, où tous les interessez trouvent également leur compte, le Prince & ses Sujets, de le voir en venant au monde, mis entre les mains de la vertu même, & que vous pouvez l'élever de sorte qu'il ne sçaura pas plutôt parler, qu'il sçaura précisément ce qui se doit dire, & que vous le pourriez rendre tel, qu'il n'auroit pas besoin de passer sous un autre gouvernement, si ce n'étoit pour satisfaire à la

coûtume, & pour ne pas donner aux hommes le déplaisir de voir une éducation aussi glorieuse que celle de ce Prince, achevée par une personne de votre sexe, auquel vous apportez de si grands avantages, que par votre seul prix vous reparez le peu de valeur de tant d'autres. La fièvre qui n'est pas toujours raisonnable, a même connu cette vérité, & n'a pas voulu détruire en vous une personne aussi nécessaire au monde que vous l'avez toujours été pour son utilité, puisqu'un ouvrage sorti de vos mains sera fort digne un jour d'être couronné. Jugez donc, Madame, combien je prends part à vos avantages, puisque naturellement j'aime à voir le mérite en considération, & que d'ailleurs je vous honore infiniment.

+++++

## LETTRE XXXVI.

*A Monsieur de Rodez sur sa nomination à l'Archevêché de Paris.*

**I**L ne m'est possible de m'empêcher de vous témoigner de la joye dans une rencontre où le Roi vient de faire beaucoup plus de bien à ses Sujets qu'à vous, & si les redevables de votre nomination à l'Archevêché de Paris en faisoient le remerci-

merciment, ce seroit assurément à tous ceux qui vont dépendre de vous, de s'en aller rendre graces au Roi de son choix; mais comme il y perdrait trop, si d'autres lui parloient en votre place, tout le monde joint ici sa reconnoissance à la vôtre, & l'on est ravi de voir votre Maître entendre si bien ce qu'il fait, que par la même chose dont il rend justice aux merites, il en paye encore ses dettes, & donne par là lieu de croire qu'il n'obligera point ceux qu'il aime, sans donner en même tems à qui merite plus. L'Archevêché de Paris en est une grande preuve, & l'on ne sçauroit le voir tomber en vos mains, sans que le troupeau ait autant d'obligation au Roi, que le Pasteur même. Faites-moi l'honneur de croire que personne ne sçauroit avoir plus fortement ces sentimens-là que moi, puisque personne n'est davantage, ni avec plus de respect, Votre, &c.

+++++

## LETTRE XXXVII.

*A Monsieur l'Archevêque de Paris.*

**L**E Reverend Pere de Sainte Marthe vous devant ses foi & hommage, il a desiré que je vous rendisse le témoignage  
que

que je fais, qu'il ne veut pas seulement dépendre de vous par la raison de votre autorité, mais beaucoup encore par celle de votre mérite: & comme assurément c'est le plus grand bien qui puisse vous attacher les gens, il ne va pas seulement par des complimens satisfaire à la coutume; mais il va vous offrir une part en son cœur, & parlà vous serez reçu en un lieu où il n'y a jamais eu que Dieu qui ait été maître de la place. Il me semble que je ne pourrois en ménager une meilleure à mon Archevêque: & en effet le Pere de Sainte Marthe est un homme de si rare vertu, que vos propres lumieres vous en feront toujours connoître plus de bien, qu'il ne seroit possible de vous en dire; & je crois vous avoir acquis de lui un ami qui n'est pas indigne de vous. Je souhaite qu'il mérite votre estime, & que vous me fassiez l'honneur de me croire, Votre, &c.

+++++

## LETTRE XXXVIII.

*A un Ami qui avoit été fort malade.*

**L**E voyage que vous avez pensé faire, étoit si contraire à la volonté de vos amis, que je vous remercie de leur part  
d'être

d'être promptement revenu sur vos pas, & à l'avenir il vous est défendu de ne vous point embarquer en une affaire aussi importante que l'est celle de mourir, sans en prendre la permission des personnes pour qui vous dites que vous avez de la déférence; & si vous me voulez donner voix délibérative dans le nombre, mon avis ne fera point que vous partiez pour un voyage de si long cours: je vous conseillerai seulement de quitter Paris, & d'aller dans un pays où vos intérêts vous appellent. Cependant croyez que si je pouvois quelque chose ici pour les vôtres, mes services vous seroient infiniment acquis. Monsieur de V. vous en dira plus que ma Lettre. Je suis, Votre, &c.

+++++

## LETTRE XXXIX.

*A Madame d'Armagnac.*

**B**Elle Princesse, je vous envoie mes petits pendans, que je ne doute pas qu'ils ne reviennent plus beaux & plus brillans par la joye de vous avoir approchée & de vous avoir servi: au moins si je ne dis leurs sentimens, je vous parle des miens, & suis persuadée que pour ne les  
avoir

avoir pas, il faut avoir comme eux le cœur de diamant. J'ai bien du regret de ne m'être point trouvée chez moi, quand vous me fites hier l'honneur de me venir chercher.

+++++

## LETTRE XL.

*A Monsieur le President B.*

Q Uand votre generosité vous rend plus satisfait de servir vos amis, que de l'être d'eux, que pensez-vous de la mienne ? Et ne voulez-vous pas en avoir assez bonne opinion pour croire que je suis tout de même, & que ce m'est une peine extrême de voir que je vous suis si redevable, & que je ne puis faire que vous me le soyez ? Et que bien que je vous tienne assez équitable pour persuader que le tort en seroit toujours à la fortune, quand je manquerai de rendre service à mes amis, puisqu'au moindre jour qu'elle me fera de les obliger, ils le feront toujours de moi avec beaucoup de soin ? Mais cela n'empêche pas qu'il ne me déplaise fort d'avoir à faire ces excuses, moi qui dans mes intérêts ai tant de justes sujets de me plaindre d'elle ; que si vous sçaviez toutes les  
nouvelles



nouvelles traverses qu'elle me donne, vous trouveriez qu'il faut être bien douce pour se conserver de la moderation; mais à ne vous en point mentir, il faut regarder tout ce qui se fait ici, comme venant d'une main sous laquelle il faut être soumis, & croire que pourvû que nous trouvions graces en un autre país, il importe peu comme celles de celui-ci pourront aller. Vous voyez que je n'ai pas oublié les leçons que vous m'avez faites, & que je me souviens encore plus de vos exemples, que de vos paroles. Ne cachez donc plus ni l'un ni l'autre par votre absence, & revenez en un lieu où tout le monde vous desire, & particulièrement, Votre, &c.

+++++ : +++++

## LETTRE XLI.

*A Madame.....*

Comme il n'est pas du tems de recevoir des graces sans les avoir demandées, vous n'avez pas voulu que je düsse à votre amitié les premières marques de votre souvenir, puisque vos Lettres ne seront plus que des reponses; mais, ma belle Dame, il est des choses si nécessaires à la satisfaction, & n'être pas effacé  
de

de votre souvenir, l'est tellement à la mienne, que je consens plutôt que mes soins me procurent un bien que je n'aurois point eu sans eux, que de manquer à le recevoir. Je les donne donc à vous demander la continuation d'une amitié, dont la perte me donneroit autant de peine, que j'aurois de facilité à en supporter toute autre; & vous devez demeurer très-satisfaite de la difference que je mets entre vous & le reste des gens, & que je vous rende justice en un tems où il est si difficile de l'obtenir : & pensant à l'arrivée de la Reine de Suede, qui établira l'opinion qu'elle doit avoir de notre Nation par ce qu'elle connoitra à Paris, je ne puis supporter que vous n'y soyez, & que votre absence empêche que votre reputation ne soit souûtenüe de quelqu'un qui repare par son prix le peu de valeur de tant d'autres; que je ne sçauois croire qu'avec toute votre moderation vous n'avez quelque regret de ne point voir en elle la plus extraordinaire personne du monde, & de ne lui en pas faire voir une en vous, dont le merite la forceroit à trouver une femme qu'elle ne pourroit s'empêcher d'estimer, elle qui les méprise toutes. L'on croit qu'elle fera demain son entrée à Paris, dont je vous ferois la Relation, si je ne croyois point que d'autres s'en ac-

quit-

teront mieux que moi. Cependant je crois que je ne pourrai m'empêcher de vous mander au moins ce qui m'aura paru d'elle , & pour son intérieur & pour sa conversation. En tout cas , je suis assurée que nous ne verrons rien qui approche à la vôtre , & que si les autres ont les couronnes, ce seroit à vous à les porter. Adieu.

+++++

## LETTR E XLII.

**J**E pensois que c'étoit avoir assez fait pour vous de souffrir vos maux tant qu'ils ont duré ; mais c'est trop d'avoir encore à pâtir de la gayeté que vous donne le retour de votre santé, qui vous fait écrire des choses que vous n'oseriez avoir pensé qu'à cent lieues de distance , & sur une montagne que la saison commence de rendre inaccessible à tout autre qu'à vous , qui ne vous y êtes grimpé que pour dire impunément tout ce qui vous plaît ; & quand la personne dont vous parlez, seroit aussi belle que vous la représentez , qui vous a dit qu'elle en laissât la contemplation libre ? Pour moi qui la connois fort bien , je vous réponds qu'elle ne veut être regardée que par des yeux qui ne s'entretiennent jamais avec le cœur de ce qu'ils

au-

auoient vû d'aimable ; elle se paye par ses mains de ce qui lui pourroit être dû , & se rend par l'amour , propre , ce qu'elle ne cherche point à recevoir d'ailleurs. Voilà ce qu'est une Dame qui ayant ouvert votre Lettre avec joye , & n'y croyant trouver que des nouvelles de votre santé , y trouve des choses pour lesquelles un homme qui se porte bien , seroit condamné à mort , & un malade au banissement , jusqu'à ce qu'il soit devenu moins galant ou plus discret.

+++++

### L E T T R E X L I I I .

**M**onsieur, cette seconde Lettre impatiente de vous aller remercier de ce que vous avez fait en faveur de la première, ne veut pas me permettre d'attendre votre retour. Elle veut aller vous dire pour moi que rien ne pouvoit être plus favorable que de se trouver obligée à une personne que tant d'autres raisons engagent d'honorer ; & qu'il est tout-à-fait commode d'avoir à satisfaire tout d'un tems à la reconnoissance & au merite de celui à qui il se trouve que l'on est redevable. Ces deux raisons, Monsieur, devant faire payer une dette de bon cœur , vous  
pour-

pourront affûrer que c'est fort volontiers que je vous rends ce qui vous est dû , & que les bontez que vous avez pour moi , & ce qui se doit rendre aux plus honnêtes gens , me fait être , &c.

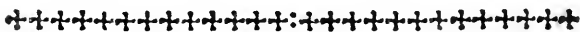
+++++

## L E T T R E XLIV.

*A Monsieur l'Abbé de Montaignu, étant en Angleterre.*

**S**I vos Lettres venoient aux personnes à qui elles apporteroient le plus de joye, je ne serois pas encore à me plaindre de n'en avoir point reçu. Mais comme vous gardez vos soins seulement pour les Reines, je garde de mon côté mon souvenir & mon estime tellement pour les gens qui ont du merite; que malgré ma colere je vous conserve toujours l'un & l'autre; & cependant que vous m'oubliez, je m'occupe à faire des souhaits contre votre pais, de peur qu'il ne vous plaise jusqu'au point de vous ôter le dessein de revenir au nôtre, où vous avez fait de si grandes acquisitions dans l'amitié des plus considerables personnes, qu'il ne seroit pas à propos de laisser tant de biens à la merci du tems & de l'absence, qui sont deux choses qui rui-  
nent

nent ce qui est le plus durable. Jugez par là du dégât qui se pourroit faire sur ce qui est aussi fragile que l'amitié de la Cour. Revenez donc ici ; & croyez que ce qui vous retient où vous êtes, ne doit pas prévaloir sur ce qui vous rappelle ici , puisque votre Patrie même ne sçauroit vous donner de meilleurs amis que la France vous en conserve. Croyez que dans leur nombre il ne s'en peut trouver qui soient avec une affection plus sincere que moi, Vôtres, &c.



## R E L A T I O N

### *D'un Voyage de Saint Cloud.*

**L**A parfaite guerison du plus grand des Rois , & celle de la Reine sa Mere, dispoit tout le monde à la joye, quand le Prince Orondate & la Princesse Statira prirent dessein de faire une promenade dans la plus agréable de toutes les solitudes, & à laquelle la nature a donné plus de beautez qu'il n'en est décrit dans ces pais de Roman. Le jour étant choisi pour y aller, toutes choses voulurent contribuer à rendre cette partie infiniment agréable ; car elles furent disposées en cette manie-

re. En un jour calme & doux , le Prince & la Princesse sortirent du grand Palais de nos Rois , & se rendirent sur le bord du Fleuve qui environne la plus superbe Ville du monde ; & là étant vûs & admirés de toute la multitude , ils monterent dans un petit Vaisseau , si magnifique & si galant , qu'il est aisé de voir que c'est un present du Roi de la Mer , & qu'il est destiné pour servir sa charmante sœur ; l'or , l'azur & la broderie y sont en abondance , & la jolie maniere dont il est fait , que l'on n'avoit point encore vûe en un pais riche de toutes choses , rend ce present tout-à-fait agréable. La Princesse y étant entrée , commanda aux Rameurs de voguer , & eux tous glorieux d'avoir leur Princesse à conduire , fendirent les flots avec une diligence & une adresse particulière à ceux de cette Nation. Le Soleil qui du haut de son Trône avoit entendu dire que l'on trouvoit la Princesse plus belle que lui , en pâlit de colere , & voulut obscurcir le tems pour lui laisser le soin d'éclairer le monde , puisqu'elle lui plaisoit davantage que lui ; mais jugeant qu'en se retirant il ne la verroit plus , il revint sur ses pas , & laissant pour un autre jour à regler leurs differends , il la trouva lui-même si belle , qu'il ne pût s'empêcher d'envoyer mille de ses rayons le lui dire de sa part ;  
mais

mais les voyant mal reçûs, il jugea bien qu'il ne faut pas avoir le dessein de galantiser une femme dont le mari est plus aimable que nul Amant ne sçauroit être, & que l'on doit laisser ce beau Couple en repos. Cependant les Voyageurs ne sçavoient que choisir, entre l'envie d'arriver, & la peine de quitter le lieu où ils étoient, quand la diligence de leurs Matelots les mit au pied des jardins, dont la merveilleuse beauté leur fit oublier tout autre soin pour celui de s'y promener. Statira sortit de son Vaisseau, suivie d'une troupe de Dames si belles, que la Princesse n'eut pas peu d'avantage de remporter le prix sur elles, & de paroître parmi eux ce que paroît Diane au milieu de ses Nymphes. Quelques-uns des plus considérables Sujets du Roi son Frere, voyant la beauté de cette maison, & celle de leur Princesse, la prirent pour une divinité; & l'ayant approchée avec les mêmes respects, le Prince Orondate & elle qui les vouloient traiter favorablement, les entretenrent long-tems, & leur ordonnerent de voir la maison, dont les riches ornemens font bien connoître la haute naissance de ceux qui s'y logent quelquefois. Après avoir vû tous les appartemens, l'on descendit dans les jardins, qui pour être tous dissemblables, ne laissent pas d'avoir une égale beauté:



té : mille sources d'eau vive y font des canaux & des fontaines qui paroissent toutes de cristal ; & ce merveilleux jet d'eau , qui sortant avec l'impetuosit   & le bruit que vous sçavez , semble se perdre dans les nuées , & renvoyer de là une pluie douce & fraîche pour conserver le verd & la beauté des arbres qui sont proche de lui. Mille autres beautez suivent celle-là ; un grand canal tout parfumé des Orangers qui l'environnent , est un lieu si deliciaeux , que l'on lui doit pour tribut d'y entretenir ses plus cheres pensees. Les beaux arbres qui l'entourent presentent leur écorce pour les écrire ; & si l'on doute de leur fidelité , le canal vous offre de garder vos secrets dans le fond de ses eaux ; & là seulement se trouve un confident discret , & dont le profond silence merite de sçavoir ce qui est dans le cœur : aussi toute la troupe après avoir fait mille tours dans tous les promenoirs , passoit auprès du canal , pour y laisser quelques choses ; les uns lui parloient des personnes presentes , & quelques autres faisoient tous leurs secrets des absens , & tel croyoit n'être pas là , qui pourtant y avoit été soigneusement apporté : mais pour garder quelque mesure , l'on n'osoit pas s'entretenir long-tems soi-même , & il falloit se rendre auprès du Prince & de la Princesse , & se rejoindre à

la troupe, qui passant à l'un des plus beaux endroits du jardin, y fit servir une propre & magnifique collation, où le demi-Dieu, & la Déesse & les Nymphes mangerent tous, comme des personnes mortelles. Après cela, l'on reprit la conversation, & tout ensemble le chemin du Fleuve, avec beaucoup de joye de rentrer dans la magnifique Barque, disant pourtant adieu à la belle Maison de campagne, de la maniere que l'on a coûtume de quitter une chose que l'on a impatience de revoir. Déjà la peur de se separer faisoit tout le monde, quand pour retarder une chose qui devoit déplaire, le Prince ordonna de ramer lentement, & de laisser aller le Vaisseau presque au gré des flots. La nuit ne fut jamais si belle, ayant mis sur sa robe noire ses plus brillantes Etoilles; & la Lune de son côté donnoit tant de clarté, qu'elle nous fit douter si le jour duroit encore. La troupe s'étoit grossie de quelques gens de la premiere qualité; la bonne compagnie s'étant augmentée, la conversation en devint si agréable, que nul chagrin n'étoit à craindre que celui de se separer: mille petits amours qui durant le jour n'avoient osé paroître, vinrent à la faveur de la nuit autour du Vaisseau, & leur étant deffendu d'y entrer, ils demanderent au moins la grace de  
voir

voir & d'entendre les personnes du monde avec qui ils seroient les plus aisés de demeurer, s'il leur étoit permis; mais l'on ne voulut point de commerce avec eux, & même l'on jugea qu'il ne les falloit pas laisser approcher trop près du Vaisseau, parce que souvent ils menent les gens bien plus loin qu'on ne veut aller; & sous leur mine enjouée quand ils vous approchent, ils vous donnent des fleurs presque toujours empoisonnées. Cependant leurs agrémens leur donnent des amis par tout, & même de la plus haute importance; ils en avoient aussi dans le Vaisseau, mais personne n'osoit ouvertement parler en faveur de leurs intérêts. Quand l'eau tout d'un coup devint plus rapide qu'elle n'avoit été le long du Fleuve, il fut aisé de juger qu'on alloit passer sous le premier pont de la Ville, & que le plus agréable de tous les voyages alloit finir; tous en eurent un égal déplaisir, hors les petits amours, qui ayant toujours opiniâtement suivi, & n'ayant pas été bien traités, se promettoient de n'être pas si méprisés quand chacun seroit en son particulier, & disoient que souvent telles personnes préféreroient leur entretien au sommeil, qui ne s'en vantoient pas le lendemain, & que l'un d'eux sçavoit faire soupirer le cœur le plus difficile à vaincre; & en

disant cela , ils s'envoleroient dans tous les quartiers de la Ville , & même dans les plus superbes bâtimens. Après quoi l'on prit congé du Prince & de la Princesse , & l'on fit mille vœux pour avoir bien-tôt une semblable journée que celle qui venoit de finir , & chacun emporta chez soi beaucoup de respect & d'amitié pour le Prince Orondate & la Princesse Statira.

+++++

## E P I T R E

*A Madame de Bregy par  
Benferade.*

**N**E jugeant pas fort à propos ,  
 D'aller chez vous pour mon repos ,  
 Je trouve plus à vous écrire  
 De sûreté , qu'à vous rien dire ,  
 Et crains l'honneur de votre aspect ,  
 Et de vous parler bec à bec.  
 Je suis tendre , & je me courouce,  
 Autant contre une haleine douce ,  
 Que contre un autre , & j'aurois peur  
 Que cela me fist mal au cœur :

Vous

Vous êtes belle , & moi peu sage ,  
 Vous avez des yeux , un visage  
 Avec cent déliez attraits ,  
 Qui coutent trop à voir de près ;  
 Et puis votre bouche vermeille ,  
 Outre qu'elle est belle à merveille ,  
 Dit les choses d'une façon  
 A troubler un pauvre garçon ,  
 Qui ne peut celer ce qu'il pense ;  
 Et je ne veux point par prudence  
 M'exposer à des accidens ,  
 Ni pour elle : ni pour ses dents.  
 Mon ame incapable de feindre ,  
 Vous connoît assez pour vous craindre ,  
 Et le haut char où je vous voi  
 Traîne assez d'esclaves fans moi :  
 Si bien qu'il est bon , ce me semble ,  
 Que nous n'ayons commerce ensemble  
 Qu'une fois , & sur ce papier  
 Où je vous rends compte d'hier.





S T A N C E S.

**C**E qu'on sent pour une Maîtresse  
 N'approche pas de la tendresse  
 Que je sens pour vous chaque jour ,  
 Ne craignez pourtant pas mes desirs , ni ma  
 flâme ,

Iris , ce que j'ai dedans l'ame  
 A plus de raison que l'Amour.

Je n'aurois pas crû , je vous jure ,  
 Que pour une amitié si pure  
 L'on sentît une telle ardeur ;  
 Je le pris pour l'Amour , je m'y trompai moi-  
 même ;

Vous en pourrez faire de même ,  
 Mais vous n'en aurez que la peur.

Pourtant une flâme discrète ,  
 Pleine de respect & secrète ,  
 Meriteroit quelque pitié.

L'Amour a tant d'attraits , que je ne me puis  
 taire :

Sans la crainte de vous déplaire ,  
 J'abandonnerois l'amitié.

Prenez

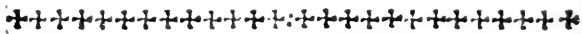
Prenez toujours pour une fable,  
 Quand on dit l'Amour est blâmable ;  
 Ceux qu'il blesse adorent ses coups.  
 Il sçait remplir d'appas la peine la plus rude,  
 Et mêler à l'inquiétude  
 Certain je ne sçai quoi de doux.

Tout le reconnoît, tout lui cede,  
 Et souvent du meilleur remede  
 Il fait le plus subtil poison.

Qui veut trop le guerir, le rend plus incurable  
 Et l'on est toujours miserable  
 De se conduire par raison.

Je pourrois bien m'y laisser prendre,  
 Sous le nom de l'amitié tendre  
 L'on le méconnoît chaque jour.

Ne craignez pourtant pas mes desirs, ni ma  
 flâme,  
 Iris, ce que j'ai dedans l'ame  
 N'oseroit vous paroître amour.



## S O N N E T.

*Sur une Montre donnée à une  
Maîtresse.*

**R** Effort ingenieux & subtil mouvement ,  
 Qui cheminant toûjours d'un pas imper-  
 ceptible ,  
 Imites le dessein d'un malheureux Amant ,  
 Qui souffre sans relâche une peine invisible :  
 Puisque de voir ma belle il ne m'est plus loi-  
 sible ,  
 A chaque heure du jour contes-lui mon tour-  
 ment ,  
 Et lui faisant pour moi l'amour secrettement ,  
 Arrête sur le point qu'elle sera sensible.  
 Si ton sort & le mien sont en sa belle main ,  
 Ne crains rien contre toi de ce cœur inhu-  
 main.  
 Ton bonheur est si grand que je lui porte envie ;  
 Car sa main tous les jours prompte à te se-  
 courir ,  
 En voyant ta langueur , te redonne la vie ,  
 Et mille fois le jour elle me fait mourir.

EPITA-



++++++:++++++

## E P I T A P H E.

CY-dessus gît un Grand Seigneur,  
 Qui de son vivant nous apprend,  
 Qu'un homme peut vivre sans cœur,  
 Et mourir sans rendre l'esprit.

++++++:++++++

## S O N N E T.

J'Épens sur ton autel mon ame en sacrifice,  
 Tout puissant dont la voix a daigné m'appeller,  
 Donne-moi cet esprit qui peut tout reveler,  
 Et de qui la vertu me separe du vice.  
 Par ta misericorde augmente ma justice,  
 Et veuille ton image en moi renouveler:  
 Quel empire si grand se pourroit égaler  
 A l'immortel honneur de te rendre service?  
 Condui-moi sûrement au repos éternel,  
 Seul espoir des Élus, que ton soin paternel  
 Fait comme astres luisans au milieu des tenebres.  
 Aussi-bien mon esprit se lasse de mon corps,



Sa ruine a du fort témoigné l'inconstance,  
L'auteur de son trépas, le fut de sa naissance,  
Mars lui donna la vie, & Mars la fit perir.

††††††††††††††††††††††††††††††††††

EPIGRAMME.

L'Un se pique pour Job, l'autre pour Uranie,  
Et la Cour se partage en cette occasion:  
Plût à Dieu toute chose étant bien réunie,  
Que la France n'eût point d'autre division.

††††††††††††††††††††††††††††††††††

LA PROMENADE

D U S O I R.

---

STANCES.

L'Astre du jour par sa pâleur  
Montrent qu'il va cacher sa flamme,  
Les Bergers n'ont plus de chaleur,  
S'ils ne la portent dans leur ame.

Clion, tous les prez font fleuris ,  
 Allons sur les bords de la Loire ,  
 Nos yeux peut-être auront la gloire  
 D'y voir les doux appas de la divine Iris.

Allons fouler cestapis verts ,  
 De qui la nuance est si vive  
 Nous y pourrons faire des Vers  
 Pour vanter cette belle rive.

Ah ! cher Clion , que l'air est doux ,  
 Les vents ne s'y font plus la guerre ,  
 Et le Soleil quittant la Terre  
 Semble encore en mourant vouloir rire avec  
 nous.

Vois que d'un pinceau délicat ,  
 Quoique la force diminuë ,  
 Il verse encore un vif éclat  
 Dans le rouge fein de la nuë.

Avant qu'il cache son flambeau ,  
 Il semble écrire en ce nuage :  
 Mortels ne perdez pas courage ,  
 Je reviendrai demain plus riant & plus beau.

Ce fable est ici répandu  
 Par les mains de quelque Nayade ,  
 Qui l'a mollement étendu  
 Pour embellir la promenade.

Ou peut-être pour retenir ,  
 Ainsi qu'une relique sainte ,  
 Des pas d'Iris la trace empreinte ,  
 Au moins si dans ce lieu elle daigne venir.

Clion , les Faunes que tu vois  
 Rangez sur le bord de la Loire ,  
 Furent des Bergers autrefois  
 Sur qui la Nymphé eut la victoire.

Ses appas les scûrent charmer ,  
 Et cette beauté vagabonde  
 Fit sortir du sein de son onde  
 Les flâmes dont leurs cœurs se virent consu-  
 mer.

Nuit Et jour pressez d'un desir ,  
 Dont l'ardeur étoit sans pareille ,  
 Ils vouloient avoir le plaisir  
 De voir à nud cette merveille.

Enfin par un arrêt du sort  
 Propice au mal qui les domine ,  
 On les a vû prendre racine  
 Auprès de ce beau lit , où leur Maîtresse dort.

Ainsi je te veux avertir  
 Qu'on les revere en ce rivage ,  
 Tu verras du sang en sortir  
 Si ta main leur fait quelque outrage.

Vivent

Vivent leurs rameaux bienheureux ,  
 Ils sont certes dignes d'envie ,  
 Puisqu'ils ont pû changer de vie ,  
 Sans laisser la beauté dont ils sont amoureux.

Ah ! cher Clion ainsi sans prix ,  
 Nous voici dedans la prairie ,  
 Sens tu réveiller tes esprits  
 Par l'odeur de l'herbe fleurie ?

Que j'aime ces lieux innocens ,  
 Que je chéris cette verdure ,  
 Et que j'admire la nature ,  
 D'avoir si bien trouvé l'art de plaire à nos  
 sens.

Nymphes , ne versez pas des pleurs ,  
 Voyant flétrir l'éclat superbe ,  
 De tant de merveilleuses fleurs  
 Que nous foulons parmi cette herbe.

Si la belle Iris peut venir ,  
 Elle vous fera bien paroître ,  
 Que sous ses pas on en voit naître  
 Dont les vives couleurs ne se peuvent ternir.

Helas ! Iris , tu ne viens pas ;  
 Que ces rives vont être sombres ,  
 Si du lustre de tes appas  
 Tu n'en viens dissiper les ombres !

Vivan-

Vivante source de clarté,  
 Chaque objet ici te reclame,  
 Chaque objet demande à mon ame,  
 N'aurons-nous pas le bien de voir cette beauté.

Le Soleil qui las de courir  
 Voit arriver sa dernière heure,  
 N'aura pas regret de mourir,  
 S'il te peut voir avant qu'il meure.

Et peut-être à la fin du jour  
 Voyant la beauté qu'il adore,  
 Il pensera voir son Aurore,  
 Qui repousse la nuit, & l'oblige au retour.

Flore n'aspire qu'au bonheur  
 De voir ici ton beau visage,  
 Viens, Iris, viens combler d'honneur  
 Ces prez, ces eaux & ce rivage.

Viens, Iris, viens dessus ces bords  
 Conseiller, Tirsis, qui soupire,  
 Il fera content s'il respire  
 L'air d'Ambre que ta bouche aura poussé  
 dehors.

Fidèle Clion, la vois tu ?  
 Vois-tu ma Bergere adorable ?  
 Vient-elle à mon cœur abbatu  
 Donner un regard favorable ?

Malheur

Malheureux ! quel astre me nuit,  
Faut-il que le sort la retienne,  
J'ai beau souhaiter qu'elle vienne,  
Je ne vois point Iris, je ne vois que la nuit.

Mere de l'ombre & de la peur,  
De qui la laideur est si grande,  
O nuit, à la noire vapeur !  
Ce n'est pas toi que je demande.

Mais quoique tu porte l'effroi,  
Et que tu sois épouvantable,  
Tu me semblerois adorable  
Si je voyois venir mon astre avecque toi.





+++++

# CINQ QUESTIONS d'Amour.

*Proposées par Madame de Bregy , avec la  
Réponse faite en Vers par M. Qui-  
nault , par l'Ordre du Roi.*

---

## QUESTION I.

**S**çavoir si la présence de ce que l'on aime cause plus de joye , que les marques de son indifférence ne donnent de peine.

## RÉPONSE.

**C**'Est un tourment d'aimer , sans être aimé de même.

Mais pour un bel objet quand l'amour est extrême ,

Quels que soient ses regards , ils sont toujours charmans ,

Et si l'on s'en rapporte à tous les vrais Amans ,

C'est

C'est un plaisir si doux de voir ce que l'on aime ,  
 Qu'il doit faire oublier les plus cruels tourmens.

### Q U E S T I O N II.

**D**E l'embarras où se trouve une personne quand son cœur tient un parti , & la raison un autre.

### R E P O N S E.

**O**N ne peut exprimer le trouble où l'on s'expose ,  
 Lors qu'en aimant , un cœur prend un parti ,  
 Où la raison s'oppose :  
 Souvent cette cruelle est cause  
 Qu'on se repend de s'être assujetti  
 Aux douces loix qu'un tendre amour impose ;  
 Mais enfin quoi qu'on se propose ,  
 On se repent toujours de s'être repent.

### Q U E S T I O N III.

**S**I l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il nous plaît trop , quand nous ne pouvons lui plaire.

## R E P O N S E.

Q Uand ce qui nous plaît trop ne sent point  
notre peine ,

Que pour toucher son cœur notre tendresse  
est vaine ,

Et qu'on voit que rien ne l'émeut :

Pour se venger de l'inhumaine ,

Doutez-vous si l'on doit aller jusqu'à la haine :

Ah ! sans dépit on le doit , & le destin le veut ;

Mais je ne sçai si l'on le peut.

## Q U E S T I O N I V.

S 'il est plus doux d'aimer une person-  
ne dont le cœur est préoccupé, qu'une  
autre dont le cœur est insensible.

## R E P O N S E.

I L n'est point de mépris qui ne soit rigou-  
reux ,

Mais c'est un moindre mal de se voir amou-  
reux

D'une beauté pour tous inexorable ,

Que d'un objet qui brûle d'autres feux.

La gloire est grande à vaincre une insensible  
aimable ;

Et

Et du moins en l'aimant si l'on est miserable,  
On n'a point de Rival heureux.

### Q U E S T I O N V.

**S**I le merite d'être aimé, dois recom-  
penser le chagrin de ne l'être pas.

### R E P O N S E.

**Q**Uand d'un cœur qu'on attaque on man-  
que la victoire,  
Ce qu'on a de merite a beau paroître au jour,  
Le merite suffit pour contenter la gloire,  
Mais il ne suffit pas pour contenter l'Amour.

+++++

### A U R O I.

*Sur le même sujet.*

**G**Rand Roi, que dans mon cœur je res-  
pecte & j'admire,  
Pour bannir les erreurs de l'amoureux empire  
Il ne faut pas choisir ceux qui sçavent rimer,  
Mais il faut consulter ceux qui sçavent aimer.

+++++;+++++

# CINQ QUESTIONS d'Amour ,

*Proposées à Madame de Bregy.*

---

## QUESTION I.

**S**I la présence de ce que l'on aime donne plus de joye , que les marques de son indifférence ne causent de mal.

## R E P O N S E .

**C'**Est un bien d'admirer l'objet & ses desirs ;  
Mais lorsque des beaux yeux sont pleins  
d'indifférence ,  
Il vaut mieux ne point voir , que voir sans  
esperance ,  
Les regards en amour sont de foibles plaisirs.

## QUESTION II.

**D**E l'embarras où se trouve une personne quand son amour & sa raison combattent.

RE-

## R E P O N S E.

**Q**Uand un cœur est soumis à l'amoureux  
martyre ,  
Sa flâme & sa raison se doivent accorder ,  
C'est augmenter l'amour que de le contredire ,  
Et jamais il ne regne avecque tant d'empire  
Que lorsqu'il doit ceder.

## Q U E S T I O N III.

**S**I l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il  
nous plaît trop , quand nous ne pou-  
vons lui plaire.

## R E P O N S E.

**L**Orsqu'on paye l'amour d'une haine cruel-  
le ,  
Il est trop délicat pour toûjours l'endurer ,  
L'esperance le flate , il n'est jamais sans elle ,  
Un feu sans entretien ne sçauroit pas durer.

## Q U E S T I O N IV.

**S**'Il est plus doux d'aimer une préoccu-  
pée , qu'une insensible.

## R E P O N S E.

**L'**Amour doit toujours tendre à la plus  
 grande gloire,  
 Fléchir une insensible est un commun effort ;  
 Mais vaincre un cœur charmé est la belle vic-  
 toire,  
 On a plus de douceur dans ce dernier trans-  
 port.  
 C'est un bien de sentir sa souffrance vengée :  
 Mais c'est un plaisir sans égal  
 De pouvoir surmonter dans une ame enga-  
 gée,  
 Et sa Maîtresse & son Rival.

## Q U E S T I O N V.

**S**Il le mérite d'être aimé doit recompen-  
 ser du chagrin de ne l'être pas.

## R E P O N S E.

**A** La plus belle ardeur un cœur inexora-  
 ble  
 Mérite du dépit un généreux retour,  
 On a droit de changer un objet adorable  
 Quand on ne lui voit point de raison ni d'a-  
 mour.

CINQ

+++++

# CINQ QUESTIONS d'Amour,

*Proposées par Madame de Bregy.*

**S**çavoir si la presence de ce que l'on aime, donne plus de joye que les marques de son indifferance ne causent de peine.

## R E P O N S E.

**O** N est en peine de sçavoir  
 Quand on est près de sa Climéne,  
 Si la voir toujours inhumaine  
 Oste le plaisir de la voir :

Le galand du vieux tems la regarde & l'admire,  
 Plus elle a du mépris, plus il est enflâmé ;  
 Trop heureux seulement si près d'elle il soupire,  
 Et de ces faux plaisirs son cœur en est charmé.

Pour moi, plus ma Maîtresse est belle,  
 Et plus j'ai de douleur qu'elle me soit cruelle,  
 Je ne la puis souffrir, si je ne suis aimé.

QUES-



## QUESTION II.

**Q**uel est l'embarras d'une personne  
 dont le cœur prend un parti, & la rai-  
 son un autre.

## R E P O N S E.

**C**en'est pas un grand malheur,  
 Quand la raison s'obstine  
 A faire la mutine  
 Contre tout ce que veut le cœur :  
 Entr'eux c'est une vieille affaire,  
 Les Amans n'ont que faire  
 De s'en tourmenter fort ;  
 Et pour dire ce qui m'en semble,  
 L'Amour qui les met ensemble,  
 Les met assez souvent d'accord.

## QUESTION III.

**S**i l'on doit haïr une personne qui nous  
 plaît, parce que nous ne sçaurions lui  
 plaire.

## R E P O N S E.

**S**çavez-vous ce que l'on doit faire  
 Quand la Belle qui sçait nous plaire  
 Nous traite un peu cruellement ?

Il en faut prendre une autre brusquement ,  
 Et se tirer d'affaire ;  
 Mais il n'est pas d'un cœur en amour entendu  
 De s'amuser à haïr l'inhumaine ,  
 Le tems qu'on employe à la haine  
 Est tout autant de tems perdu.

#### QUESTION IV.

**S'**il est plus doux d'aimer une personne  
 dont le cœur est préoccupé, qu'une au-  
 tre dont le cœur est insensible.

#### R E P O N S E.

**Q**ui voudra se laisser charmer  
 Des attraits d'une inexorable ,  
 Celle qui sçait ce que c'est que d'aimer  
 Est à mon gré la plus aimable.  
 De mon Rival si l'amour est payé,  
 En ma faveur la Belle ira plus vîte,  
 Sûrement on arrive au gîte  
 Quand on tient un chemin frayé.

#### QUESTION V.

**S'**il le mérite d'être aimé doit recompen-  
 ser le chagrin de ne l'être pas.

REPON-

## R E P O N S E.

**S** I j'avois ce qu'il faut pour plaire & pour charmer,

Et qu'on ne voulût point m'aimer,

Je m'en consolerois sans peine :

J'aurois pourtant regret à tous mes soins perdus :

Je me plaindrois de l'inhumaine,

Et la plaindrois encore plus.

+++++

## AUTRES QUESTIONS d'Amour.

### QUESTION I.

**L** Equel est le plus glorieux

Aux charmes d'une Belle,

De remettre en ses fers un esclave rebelle,

Ou d'en rendre un autre infidèle,

Lors qu'autre part il est heureux ?

## R E P O N S E.

**P**ourquoi rendre infidèle un Amant bien-  
 heureux,  
 Pour l'engager peut-être à de rudes supplices,  
 Je crois qu'il est moins dangereux  
 De s'en tenir aux premiers sacrifices.  
 Si vous voulez former de plus nobles projets,  
 Et dans d'autres Etats exercer des tempêtes,  
 Domptez auparavant vos rebelles Sujets,  
 Et vous ferez après de nouvelles conquêtes.

## Q U E S T I O N   I I.

**L**orsqu'un Amant tâche à se déga-  
 ger,  
 Doit on s'en affliger,  
 Ou de sa trahison faut-il que l'on s'irrite ?  
 Enfin n'espérant plus pouvoir le retenir,  
 Faut-il attendre qu'il nous quitte ?  
 Ou bien doit-on le prévenir ?

## R E P O N S E.

**L**orsque par des efforts divers  
 Un Amant veut sortir des mains d'une Maî-  
 tresse,  
 Il ne rompt pas toujours la chaîne qui le pres-  
 se

Tou-

Toutes les fois qu'il tâche à secouer ses fers :  
Ne prevenez donc point, Iris, ce cœur re-  
belle,

Il n'est jamais permis d'être infidèle.

### QUESTION III.

QUand Amour force un cœur am-  
bitieux,

A porter une indigne chaîne,  
Et qu'enfin ce cœur amoureux,  
Préfère sa Bergere à la plus grande  
Reine,

Dans cet abaissement l'amour nous fait-il  
voir

Le plus grand des effets qu'on puisse conce-  
voir,

De son tyrannique pouvoir;

Où montre-t'il mieux sa puissance,

Quand il en pousse un autre à la temerité  
D'aimer une illustre beauté,

Dont il doit respecter le rang & la naissance,

Et qu'il doit adorer dans un profond silence;

Enfin, sans jamais presumer

D'avoir une autre recompense,

Que le plaisir d'aimer.

## R E P O N S E.

**D**E tous côtez l'Amour exerce son pou-  
 voir ,  
 Mais dans le haut projet il pousse au defes-  
 poir ;  
 Car que sert d'aspirer où l'on ne peut attein-  
 dre ,  
 D'être sans esperance , & d'être sans desirs ,  
 Quand on n'ose esperer & qu'on n'ose se plain-  
 dre :  
 L'Amour est un tiran contraire à nos plaisirs ,  
 Son empire est plus doux auprès d'une Ber-  
 gere ,  
     A qui l'on pourroit librement  
     Sur la verte fougere  
     Dire l'excès de son tourment :  
 Cen'est point abaïsser son cœur ni sa noblesse ,  
     De sentir un peu de mal ,  
     Ni de le dire à celle qui nous blesse ,  
 L'Amour comme la mort rend tout le monde  
 égal.

## QUESTION IV.

**P**ressé d'une amoureuse ardeur ,  
 Lorsqu'un Amant rompt le silence ,  
 Et que sans redouter d'offenser son vainqueur ,  
 Il lui parle de sa souffrance ,

Fait-

Fait-il voir un plus grand amour  
 Que si réduit au point d'aller perdre le jour ?  
 Il faisoit de ses feux l'extrême violence,  
 Et qu'il n'expliquât ses desirs  
 Que par de doux regards & de tendres soupirs.

## R E P O N S E.

**I**L n'est jamais permis dans l'amoureux empire

De reveler les secrettes faveurs :  
 Mais pour les secrettes douleurs ,  
 Je tiens qu'on les peut dire ;  
 Mal-aisément peut-on dissimuler

Les maux dont on ressent l'extrême violence :  
 Si le respect nous oblige au silence ,  
 L'Amour nous oblige à parler.

## Q U E S T I O N V.

**S**I l'Amour doit céder à la raison, ou si  
 c'est à la raison à céder à l'Amour.

## R E P O N S E.

**L**E pouvoir de l'Amour est un pouvoir su-  
 prême,  
 Tout fléchit sous ses loix,  
 Et l'on voit quelquefois  
 Qu'il y soumet la raison même :





## S Y L V I E.

Quand tu passois sous mon empire  
 Ta première & jeune saison,  
 Quand Cloris qui fait ton martyre,  
 N'avoit pas triomphé de ta foible raison,  
 La Romaine & fameuse Illie,  
 Dont le mérite est si vanté,  
 Etoit beaucoup moins que Sylvie;  
 Et n'avoit rien d'égal à ma félicité.

## T I R S I S.

Cloris, cette rare merveille  
 Que l'Ebre a vû naître autrefois,  
 Par son Lut, charmant mon oreille,  
 A fait suivre mon ame aux accens de sa voix;  
 Fasse le Ciel que cette Belle  
 Dans son bonheur vive toujours,  
 Et qu'après la Parque cruelle,  
 Elle ou tranche à son gré la trame de mes jours.

## S Y L V I E.

Mon Berger me trouve si belle,  
 Je trouve mon Berger si beau,  
 Que de notre amour mutuelle  
 On ne verra jamais éteindre le flambeau,  
 Que le Ciel selon son envie

G v

Avance

Avance ou retarde mon sort,  
 Pourvû qu'il conserve sa vie,  
 Quand les destins voudront je consens à ma  
 mort.

## T I R S I S.

Mais si touché de repentence  
 Par un heureux & prompt retour,  
 J'obligeois enfin ma constance  
 A reparer le tort qu'a souffert son amour,  
 Si Cloris se voyoit chassée  
 D'où tu regnois avec honneur,  
 Si son image retracée  
 Par cent traits immortels revivoit dans mon  
 cœur ?

## S Y L V I E.

Bien que mon Amant fasse honte  
 Au plus brillant Astre des Cieux,  
 Et quoique sa fierté surmonte  
 La colere des flots les plus séditieux,  
 Je l'ôteroïs de ma memoire  
 Pour me remettre sous ta loi,  
 Et croirois que toute ma gloire  
 Seroit de pouvoir vivre & mourir avec toi.

++++++:++++x++++

## BILLETS DOUX.

SI votre cœur est à donner , je vous demande mes étrennes , & de vous je ne sçaurois recevoir un autre present : s'il est en votre disposition , envoyez le moi , ou me l'apportez ; & soyez assûrez que je n'ai rien , je dis rien , que je croye refuser à la recompense d'un don qui me seroit si cher. Rendez-moi ce billet à la premiere venue,

## AUTRE.

Je fus bien fâchée hier de ne m'être pas trouvée ici lorsque vous y vintes ; c'est fort mal profiter du premier témoignage d'amitié que vous m'avez donné , & si vous m'aimez un peu , vous devez m'en sçavoir mauvais gré : Je meurs d'envie de vous en faire mes excuses , & ce ne sera pas si-tôt que je souhaite , si ce n'est que vous veniez me voir après dîner. J'ai encore à vous consulter sur un voyage qu'on me veut faire faire.

*Autre , au même.*

Je ne sçaurois plus écrire depuis que vous m'avez dit que je faisois assez bien une Lettre: Il y a plus d'un quart d'heure que je songe à celle-ci; & plus je m'efforce de meriter la louange que vous m'avez donnée, plus je découvre que je ne la merite pas. Ce que je vous dis-là est pourtant assez joli, & je continueroit, si je n'avois à vous faire sçavoir que mon voyage est rompu. Ne m'en ayez point d'obligation, car c'est par pure fortune, & je serai assez satisfaite si vous en avez seulement de la joye. Mandez-moi le sentiment que vous en avez, & m'envoyez aussi ces Vers que j'ai fort dans la tête: Je les rime comme si vous les aviez faits pour moi. Peut être que celle pour qui ils sont, ne s'y connoît pas assez pour en faire l'estime que j'en fais. Adieu. Écrivez, ou venez.

*Au même.*

Je vous écris pour vous faire souvenir que je ne suis pas partie; car je veux croire pour ma satisfaction, que c'est dans cette pensée-là que vous ne me venez plus voir: Vous auriez vous-même  
de

de la peine à me donner une autre excuse qui fût un peu recevable, si vous ne me dites que vous avez tous les jours joué à la Prime . . . . . Vous m'entendez bien, mais souvenez-vous que je parts bien-tôt. Vous meriteriez que je ne fusse pas après-dîné au logis quand vous y viendrez.

*Au même.*

Je ne sçay si je dois être fâchée de n'avoir pas été ceans quand vous y êtes venu. Comme vous êtes d'une humeur insupportable en ce qui me touche, je croi qu'il vaut mieux pour moi que je ne vous aye point vû; quoique je parte demain matin, il n'importe: votre Billet me tiendra lieu de vous-même; & bien qu'il ne soit pas des plus galans, il ne laisse pas de l'être encore plus que vous. Souvenez-vous de ce que vous m'y promettez, ou plutôt de ce que vous m'y donnez; & s'il n'est pas tout-à-fait dégagé de celle qui le possède, peut-être avec moins de justice que moi, achevez cet Ouvrage pendant mon absence, & vous assurerez que je sçai fort bien donner le prix à toutes choses, & que je ne suis point ingrate.

## A I R I S.

C'est pour vous défier, & non pas pour vous écrire, que je vous envoie ces lignes; qui que vous soyez, je ne sçaurois vous aimer; & quoique nous ayons un même dessein, je vous assure qu'il n'y a point de sympathie entre nous: Je suis belle, j'ai de l'esprit, & je suis assez dangereuse; quoique notre Juge soit pré-occupé en votre faveur, ne vous croyez pas trop en sûreté: les moyens de vaincre ne manquent jamais à qui en a le desir & le courage.

*Au même.*

Je pars demain matin avec le regret seul de vous quitter. La personne que je vay trouver ne m'en consolera point; & si j'ay quelque plaisir dans mon voyage, je le devray à vos soins & à votre assiduité. Adieu; souvenez vous de moi, ou ne vous souvenez plus de ce que je vous ay promis.

*Au même.*

Quoique je ne vous aye point écrit depuis trois semaines, ne croyez pas que je  
vous

vous aye oublié : Je me sens dans le cœur si justifiée de ce côté-là, que je ne veux pas même vous en faire des excuses. Sachez seulement que je me divertis ici autant que je le puis sans vous voir : je suis fort engraisée & fort embellie. Iris n'a qu'à se bien tenir, à mon retour, il n'y aura point de magie ni d'enchantement à l'épreuve de ce que je voudrai. Dites-lui que je vous donne encore un mois à l'aimer, & qu'après, vous ne l'aimerez plus. Je ne suis pas assez forte pour croire que vous lui disiez cela ; mais je suis assez vaine pour ne douter pas que vous ne le fassiez dès que vous m'aurez vûë. Je me regarde presently dans mon miroir, mais serieusement je ne me suis jamais trouvée si raisonnable, ni si bien coëffée. Malheur à tous les Hobeaux qui me verront aujourd'hui. Adieu.

*Au même.*

Qu'on a de peine à vivre en un lieu quand on a l'esprit en l'autre : si je ne dépendois que de moi-même, je serois presently à Paris. J'ai pour vous des momens de mélancolie si avantageux, que vous me faites justice si vous m'aimez plus que toutes choses. Iris m'importune furieusement, & il me semble  
qu'on

qu'on ne sçauroit faire des Versaussi passionnez que les vôtres, sans avoir une veritable passion : Donnez-moi, je vous prie, quelque éclaircissement là-dessus, ou plutôt dites-moi que vous ne l'aimez pas, & dites vray. Je croi que je suis folle de vous écrire ainsi tout ce que je pense ; n'en ayez point de vanité, & mesurez les avantages que vous en devez prendre sur l'amitié que vous voulez avoir pour moi : Je vous croi assez honnête homme pour cela. Adieu. Ne m'écrivez point.

*Au même.*

J'ai été que que tems fâchée contre vous de ce que vous ne m'avez point écrit : & quoique vous n'avez fait en cela que suivre l'ordre que je vous ay donné, il ne faut pas toujours obeïr si ponctuellement, & je pardonne une entreprise hardie quand elle a un succès agréable. Ecrivez-moi par qui vous sçavez ; & puisque je ne vous sçauois voir de quelque tems, ne perdez point cette occasion de me donner certe joye. Ne manquez pas à emplir vos Lettres de ce tendre & de ce passionné que vous avez pour un autre si fort à commandement. Trompez moi plutôt que de m'écrire d'une autre façon, ou imaginez-vous



vous que je suis Iris quand vous ferez votre Lettre. Au reste, Monsieur le Marquis. . . . . de ce país a quelque assiduité pour moi : mais un homme fait comme vous, ne doit rien craindre, & le Page & le Postillon sont des animaux qui ne me font point de peur : Je vous dirai tout à mon retour. Adieu, cher ami, encore plus cher que vous ne sçauriez vous l'imaginer.

*Au même.*

Ma presence n'a pas seulement ressuscité ma sœur; Monsieur le Marquis dit que son embonpoint lui en est revenu, & vous êtes le seul que mon absence ne rend point malade : Je serois bien aise de sçavoir de vous même comment vous vous en portez, mais je ne me fie à personne de ce país, & pour plus de sûreté, je veux bien me priver de cette satisfaction : Nous allons bien-tôt à la Cour de Blois, où nous passerons le reste de l'Hyver. Dites à. . . . à quoi vous passez votre Carnaval, & si votre Iris, cette insupportable Iris, est toujours avec vous comme de coûtume. Adieu, je puis vous assûrer que j'ai toujours les mêmes sentimens pour vous, & que dans les occasions qui se presentent souvent, mon cœur ne vous trahit

trahit jamais. Mes yeux mêmes sont si scrupuleux en votre faveur, que quand vous seriez présent, & que vous m'aimeriez comme vous devez, vous n'auriez aucun sujet de vous plaindre.

*Au même.*

On parle ici de retourner à Paris. Pour moi je songe à retourner bien-tôt où vous êtes, & vous ne doutez pas que je n'appuye ce dessein avec cette adresse & ces manieres de faire que vous n'ignorez pas, & que vous éprouverez l'un de ces jours aux dépens d'Iris : Elle aura beau s'en prendre aux Astres innocens, pourvû qu'elle ne s'en prenne pas aux Astres qui en seront coupables, & qu'elle ne me faute point aux yeux ; quoique je vous aye dit, j'apprehende que vous m'écriviez, non pas de peur qu'on nous découvre, mais de peur que vous ne me mandiez pas ce que je veux. Ne laissez pourtant pas de m'écrire ; mais je vous prie fâchez-moi le moins que vous pourrez dans votre Lettre, & faites semblant d'être ce qu'il faudra bien que vous soyez à la fin. Adieu, je desespere tous les jours Monsieur le Marquis, & je garde toute ma pitié pour les premières peines que vous souffrirez en m'aimant.

*Celle-*

*Celle - cy étoit dans une Lettre à la  
Confidente.*

Dites à ce grand garçon que je me souviens fort bien de lui, & qu'il n'a que faire de m'en solliciter : assurez-le qu'il n'y a point de jour qu'il ne m'ait quelque obligation, & que je ne fasse quelque chose pour lui. Il y a quelques malheureux qui lui en pourront dire des nouvelles.

*Billet de l'Amant.*

La défense que vous m'avez faite jusques ici de vous écrire, est un des grands témoignages d'amitié que vous m'avez donné, & je voi bien que vous m'avez voulu épargner la honte de vous envoyer des Lettres si fort au-dessous des vôtres ; mais puis qu'aujourd'hui vous m'obligez à rompre un silence qui m'étoit si avantageux, ce ne sera que pour vous remercier, comme je fais de toutes ces bontez, & pour vous assurer que je serai toute ma vie dans les sentimens où vous m'avez laissé : il faudroit que cette Iris imaginaire fût une admirable personne pour vous en faire douter : & votre esprit, aussi bien que votre visage, me doivent assez justifier auprès de vous. Ne songez donc plus qu'à revenir bien-tôt, car je vous ju-  
re,

re, ma chere, qu'il m'ennuie fort, & que je souffre de l'absence tout ce qu'on en peut souffrir.

*Réponse.*

Vous êtes le plus ridicule & le plus insupportable homme que je connoisse, quoique vous vous imaginiez que je sois assez stupide pour ne reconnoître pas vos façons d'agir. Vous ne meritez pas le moindre bonheur, & voici la dernière fois que je vous écrirai : Rendez toutes vos Lettres a celle qui vous les a données : je ne m'en retournerai de trois semaines ; & si je pouvois faire pis, je le ferois sérieusement. N'avez-vous point de honte de m'avoir envoyé une Lettre si peu galante, & de me traiter comme vous meriteriez que je vous traitasse : si vous ne l'avez faite avec Iris, je ne vous le pardonnerai jamais, & il n'y a que cela qui vous puisse un peu excuser. Ne manquez pas de m'en faire sçavoir la verité, ou plutôt profitez du moyen que je vous donne pour vous justifier auprès de moi, & faites que je puisse ne vous hair pas avec quelque justice.

*Autre.*

N'est-ce pas une chose insupportable ? Nous partons d'ici sans retourner à Paris, & nous allons revoir ces lieux qui pour l'amour de vous vont passer dans mon esprit pour des déserts inhabitables. Je n'ai jamais tant pesté contre cette nécessité ridicule, qui attache les personnes, sans attacher les volontez. Quand Lyfandre sçauroit les sentimens que j'ai pour vous, il ne pourroit pas me faire pis, & il semble qu'en toutes choses il agisse de concert avec Iris. Je suis si mortifiée de cette nouvelle disgrâce, que je ne suis pas connoissable, & si vous ne me mandez quelque chose qui me plaise, j'ay peur de devenir malade. Quelque hazard qu'il y ait à recevoir de vos Lettres, je ne m'en soucie plus, puisque je souffre déjà tout le mal qui m'en peut arriver : il n'y a plus de danger à craindre, & il y a beaucoup de joye à esperer; sur tout qu'elles soyent longues, sans équivoques, passionnées, dignes enfin d'une personne qui n'est inconsolable que pour l'amour de vous. Adieu, j'ay peur d'être surprise de mon incommode.

*Autre*

*Autre.*

Vous ne m'avez demandé qu'une Lettre, la voici ; mais souvenez - vous que l'esprit de galanterie se perd où il n'y a point de galants. Je ne laisse pas de plaire ici à mille gens qui me déplaisent : un ruisseau qui coule doucement au milieu d'un bois solitaire, a seul de l'agrément pour moi ; & vous êtes quelquefois mêlé dans les rêveries, qui me font passer d'assez douces heures. Voilà toute ma vie ; mais vous ne me dites rien de la vôtre. Iris n'est-t'elle point morte de votre changement ? Pour moi je ne vous reproche rien ; ma vengeance est dans votre crime, elle durera autant que lui, & j'ai sujet d'avoir plutôt pour vous de la pitié que de la haine ; outre que je vous trouve encore assez mal-heureux, de vous être mis en état de ne pouvoir plus mériter que je vous aime.



+++++

*MAXIMES D'AMOUR*  
*ou Questions en Prose, décidées*  
*en Vers.*

**S**çavoir ce que c'est que l'Amour.

Vous qui les historiettes,  
 Lisez la nuit & le jour,  
 Sans sçavoir ce que vous faites,  
 Lorsque vous faites l'Amour,  
 Votre ignorance est extrême:  
 Mais sçachez pour en sortir,  
 Que l'Amour est un desir  
 D'être aimé de ce qu'on aime.

De quelle maniere il faut que les fem-  
 mes se conduisent pour ne se pas ruiner  
 de reputation en aimant.

Beau sexe où tant de grace abonde,  
 Qui charmez la moitié du monde,  
 Aimez, mais d'un amour couvert  
 Qui ne soit jamais sans mystere,  
 Ce n'est pas l'amour qui vous perd,  
 C'est la maniere de le faire.

Sçavoir

Sçavoir s'il y a des secrets pour être aimé.

Si vous voulez rendre sensible  
L'objet dont vous êtes charmé,  
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'im-  
primé,  
Le precepte en est infallible :  
Aimez & vous serez aimé.

Sçavoir si l'on peut toujourns aimer une  
femme sans recevoir les dernières faveurs.

Quand les feux sont passez d'une grande jeu-  
nesse,  
Je comprends fort bien qu'un Amant  
Peut toujourns aimer sa Maîtresse,  
Sans en avoir contentement,  
Pourvû qu'elle ait pour lui quelque honnête  
tendresse,  
Et ne lui donne pas l'ennui  
D'en aimer un autre que lui.

Sçavoir si l'on doit s'opiniâtrer auprès  
d'une Coquette.

Si vous aimez une Coquette,  
Qui soit insensible à vos maux,  
Qui vous flatte, puis vous mal-traite  
Et vous accable de Rivaux :

Ne



Ne vous dépitez point, quelque sot s'iroit  
pendre,

Ne vous rebutez point, vous le verrez chan-  
ger,

Attendez l'heure du Berger,

Tout vient à point qui peut attendre.

Sçavoir, si les grands plaisirs de l'Amour  
sont dans la tête ou dans les sens.

Je ne borne pas aux desirs

La passion la plus honnête,

Mais de l'Amour les grands plaisirs

Sont dans la tête.

Sçavoir, quelles sont les véritables mar-  
ques d'une grande passion.

Vous demandez chaque jour

Quelles sont d'un grand amour

Les preuves indubitables :

Les soins, les empressements,

Sont les marques véritables

Des véritables Amans.

Sçavoir, si en l'absence d'une personne  
qu'on aime bien, l'on a toujours l'Idée  
présente.

Alors qu'on aime extrêmement,  
 Et qu'on languit dans une absence :  
 Iris, on songe incessamment  
 A la cause de sa souffrance ;  
 Mais quand par fois on s'en dispense,  
 Si l'on peut lire des dictions,  
 On en revient bien-tôt à ses Moutons,

Scavoir, s'il se faut voir bien-tôt pour  
 s'aimer.

C'est dans les premiers jours qu'on se peut  
 enflâmer,  
 Quand on attend plus tard il n'en va pas de  
 même,  
 Si l'on voit quelque tems les gens sans les  
 aimer,  
 Jamais l'on ne les aime.

Scavoir, s'il se faut voir long-tems pour  
 s'aimer.

Vous dites d'un ton de Maître,  
 Que pour aimer il faut connoître,  
 Voulez-vous scavoir justement  
 Ce qu'enseigne l'experience,  
 L'Amour vient de l'aveuglement,  
 L'amitié de la connoissance.

Scavoir

Sçavoir ce qui est plus difficile , de retourner de l'Amour à l'amitié , que de passer de l'amitié à l'Amour.

Je tiens qu'il est fort difficile  
 Quand on a tendrement soupiré plus d'un  
 jour ,  
 De faire à l'amitié retour ;  
 Mais l'on n'en voit pas un de mille  
 D'une longue amitié passer jusqu'à l'Amour.

Sçavoir , s'il est vrai , comme dit la plupart du monde , que l'Amour fasse les gens fols.

Vous qui prônez incessamment  
 Qu'on est fol quand on est Amant ,  
 Apprenez en une parole ,  
 Ce que l'amour est en effet ;  
 Il est fol dans une ame fole ,  
 Et sain dedans un cœur bien fait.

*Sur le même Sujet.*

Je suis contre le sentiment  
 Qu'on est fol quand on est amant :  
 On peut fort bien alors qu'on aime ,  
 Avoir encor de la raison :

H ij                    Mais

Mais alors qu'en tous lieux & en toute saison  
La prudence est extrême, l'amour n'est pas  
de même.

Sçavoir, si une grande amitié est com-  
patible avec un grand amour pour deux  
personnes.

Lorsque l'amour nous remplit bien,  
Hors cela nous ne sentons rien,  
Et lorsque pour Tirsis notre amitié nous presse,  
Nous n'aimons Iris qu'à demi,  
Enfin l'on ôte à sa Maîtresse  
Tout ce qu'on donne à son ami.

Sçavoir, si on peut apprendre à aimer  
par règle, comme autre chose.

Quand à l'amour je vous convie,  
Vous m'en demandez des leçons,  
Il n'y faut pas tant de façons,  
Ayez-en seulement envie,  
Amour sçaura bien vous former  
Aimez & vous sçauvez aimer.

Sçavoir, si les larmes sont nécessaires en  
amour.

Pleurez, Amans, aux pieds de vos Maîtresses,  
Si vous voulez attirer leurs tendresses :

Qui pleure quand il faut des pleurs,  
En amour est maître des cœurs.

Sçavoir, si les larmes sont utiles en amour  
pour persuader.

Amans qui n'avez pas de charmes,  
Alors qu'il vous faut exprimer,  
Si vous voulez vous faire aimer,  
Apprenez à verser des larmes,  
Les fots qui pleurent à propos  
Sont toujours préférés aux diseurs de bons  
mots.

Sçavoir, si l'on peut connoître le vrai  
d'avec le faux Amant.

Les desintereffez distinguent aisément  
Le vrai d'avec le faux Amant ;  
On trouve que du veritable  
La flâme augmente chaque jour,  
L'autre à soi-même est dissemblable,  
Et laisse tomber son amour :  
Mais ce qui fait qu'en cette affaire  
On ne peut voir à point nommé,  
Le faux Amant ou le sincere,  
C'est qu'on desire d'être aimé,  
Et qu'on se flatte d'ordinaire.

Sçavoir, si l'on peut avoir un amour de f-  
interellé.

Ne crois point à ces patoles ,  
( *Je t'aime beaucoup plus que moi ,  
Je mourrois mille fois pour toi* )  
Iris , ce sont des hyperbole ,  
On aime pour l'amour de soi.

Sçavoir, en quel endroit on aime le  
mieux , à la Cour , à la Ville , ou à la  
campagne.

D'ordinaire , à la Cour , les cœurs sont tour-  
mentez

De l'amour & de la fortune :

A la Ville souvent on voit trop de beautez

Pour être fort constant pour une ;

Mais dans un champêtre séjour

Le repos , l'amour accompagne ;

On aime mieux à la campagne ,

Qu'à la Ville , ni qu'à la Cour.

Sçavoir, qui aime le mieux des hommes  
ou des femmes.

Les femmes dont l'amour a de la violence ,  
N'aiment pas fort long-tems ,

Les

Les hommes dont l'amour a moins de vehe-  
mence,

Sont aussi plus constans.

Pourquoi l'on voit si souvent de jolies  
femmes aimer de sottes gens, & pourquoi  
d'honnêtes gens, aimer de sottes femmes.

Alors qu'on commence d'aimer,  
On cache le desagréable,  
On montre ce qu'on a d'aimable,  
On veut plaire, on veut enflâmer,  
Le plus aigre est doux & traitable :  
Mais si tôt qu'enfin on se plaît,  
Et qu'en un mot l'affaire est faite,  
Chacun se fait voir tel qu'il est,  
Et l'on ne peut faire retraite.

Sçavoir, qui est la plus aimable Maî-  
resse, ou de la Prude, ou de la Coquet-  
te reformée.

Silvandre dans l'incertitude,  
Laquelle il aimeroit la Coquette ou la Prude,  
Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,  
Me demanda quelle victoire  
Seroit plus selon son desir :  
Voulez-vous, lui dis je, m'en croire ?  
La Prude donne plus de gloire,  
La Coquette plus de plaisir.

Sçavoir , s'il faut croire au pied de la lettre tout ce que disent les Amans.

L'hyperbole plaît aux Amans ,  
Tout est siècle pour eux , ou bien tout est mo-  
mens ,

Et jamais au milieu du calcul ne demeurent :

Ils vont tous dans l'extrémité ,  
Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart  
d'heure ,

Et leur mal une éternité.

Sçavoir , si un grand amour est incom-  
patible avec une grande ambition.

C'est vouloir , pour parler en langue un peu  
commune ,

Prendre la Lune avec les dents ,  
Que de vouloir en même-tems  
Faire l'amour & sa fortune.

Sçavoir , si avec la gayeté & une humeur  
enjouée l'on peut persuader qu'on aime.

Alors que tu viens voir Caliste ,

Tu lui parois toûjours contens :

Cependant il est très-constant ,

Que qui dit amoureux dit triste.

Prends-donc un air plus serieux ,

Fais voir ton amour dans tes yeux :

Car



Car tant que l'on te verra rire ,  
On ne croira jamais que tu desirer.

Sçavoir, si les gens qui ont un grand desir de plaire , n'ont pas dessein d'être aimez ; & dès-là , s'ils ne veulent pas aimer.

Vous voulez qu'on vous trouve belle,  
Cependant vous êtes cruelle ,  
On ne sçauroit vous enflâmer :  
Je ne vous crois pas trop sincere ;  
Car enfin lorsque l'on veut plaire ,  
C'est signe que l'on veut aimer.

Sçavoir , si l'on est content quand on est amoureux.

Alors qu'on commence d'aimer  
On a peur de trouver une femme cruelle,  
Si-tôt qu'on a pû l'enflâmer  
L'on craint qu'elle ne soit infidèle ,  
De sorte qu'on peut dire aux Amans même  
heureux ,  
Qu'on n'est jamais content quand on est amoureux ,

Sçavoir, lequel est le plus à propos à une femme pour se faire aimer long - tems , d'être facile ou difficile à se refoudre.

Si vous voulez nos cœurs jusqu'à l'éternité,  
 Et ne trouver jamais la fin de nos tendresses,  
 Faites-vous bien valoir par la difficulté ;  
 Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maî-  
 tresses,  
 C'est la peine & le tems qu'elles nous ont  
 coûté.

Sçavoir si l'on doit croire qu'un Amant  
 dépité soit un Amant guéri.

Lorsqu'à nos vœux la belle Iris contraire,  
 Se rit des maux que l'on souffre en l'aimant,  
 On fait dessein au fort de la colere,  
 De la quitter, on en fait des sermens :  
 Mais des sermens que le dépit fait faire,  
 Contre un objet qu'on aime tendrement  
 Autant en emporte le vent.

Sçavoir, laquelle on aimeroit le mieux  
 ou une personne d'un petit merite qui ai-  
 meroit fort, ou une personne d'un medio-  
 cre qui auroit beaucoup de merite.

Vous souhaitez que je vous dise,  
 Que je choisirois pour Amant,  
 D'un homme d'un petit génie  
 Qui m'aimeroit infiniment,  
 Ou d'un homme à merite rare  
 Qui m'aimeroit par maniere d'acquit ;  
 puis-

Puisqu'il faut que je me déclare,  
 Je baiserois les mains au bel esprit,  
 Et voici la raison, Caliste,  
 Beaucoup plus claire que le jour :  
 Il est bon en amour d'avoir bien du mérite ;  
 Mais nécessairement il y faut de l'amour.

Sçavoir, si l'on peut aimer sans espérance  
 d'être aimé.

Lorsque vous trouverez un Amant  
 Qui vous dit que sous votre empire  
 Son cœur incessamment soupire,  
 Sans espoir de soulagement :  
 Sous une modeste apparence  
 Il vous veut surprendre en effet,  
 Car pour aimer sans espérance,  
 Personne ne l'a jamais fait.

Sçavoir, si un grand amour peut com-  
 parer avec une grande gayeté.

Je ne veux pas Amans que sans cesse on sou-  
 pire,  
 Mais lorsqu'un grand amour a bien surpris un  
 cœur,  
 L'air brusque lui déplaît & les éclats de rire,  
 Et son véritable air est celui de langueur.

Sçavoir , quels sont les temperamens les plus propres à l'amour.

Tous les temperamens sont propres à l'amour,  
Mais à la verité les uns plus que les autres :

Amans pleins de langueurs , ne changez pas  
les vôtres ,

Avec les gens de feu vous perdrez au retour.

De ceux-ci la chaleur a plus de violence ;

Mais d'ordinaire ils ont moins de perseve-  
rance ;

Et quand ils aimeroient aussi fidèlement ,

Toujours font-ils l'amour moins agréable-  
ment :

Si bien qu'ils tâcheront en changeant de na-  
ture ,

De prendre , afin de plaire en de certains mo-  
mens ,

De la langueur au moins le ton & la figure ,

Alors que tête à tête ils feront les Amans.

Sçavoir , si l'amour est compatible avec  
d'autres passions.

Je suis surpris , je le confesse ,

Alors que je vois quelque Amant

S'attacher aussi fortement

A ses chevaux qu'à sa Maîtresse ,

Et les aimer également.

On est bien ridicule alors qu'on se propose

D'a-

D'avoir le jeu, la guerre & l'amour dans l'esprit,

Je sçai bien qu'en aimant il faut faire autre chose,

Mais tout hormis l'amour, par maniere d'acquiesce.

Sçavoir, si c'est une necessité qu'il faille aimer une fois en sa vie.

Il faut avoir, belle Iris, le cœur tendre,  
 Mais à propos l'on s'en veut empêcher,  
 Si c'est un bien nous le devons chercher,  
 Si c'est un mal on ne peut s'en défendre.

Sçavoir, quel équipage est necessaire à un Amant.

Vous qui, sous l'amoureux empire,  
 Voulez vous donner tout entier,  
 Ayez & foye, & plume & cire,  
 De bon encre & de bon papier;  
 Car un Amant dont l'écritoire  
 N'est pas toujours en bon état,  
 C'est un homme cherchant la gloire  
 Qui va sans armes au combat.

Sçavoir, de quelles manieres il faut que les femmes en usent avec les gens qui leur écrivent, quand elles ne les veulent point aimer.

Alors:



*Sur le même sujet.*

Je craindrois fort une Maîtresse ,  
 Dont la fausse délicatesse ,  
 Et le cœur trop rempli d'amour  
 Me tourmenteroit nuit & jour :  
 C'est un grand bourreau de la vie  
 Que l'excès de la jalousie ,  
 Mais je tiens qu'on seroit beaucoup plus tour-  
 menté  
 De l'extrême tranquillité.

Sçavoir , si dans un grand sujet de plain-  
 te , un Amant peut s'emporter parlant à  
 sa Maîtresse.

Lorsqu'une Maîtresse Coquette ,  
 Vous forcera de vous aigrir ,  
 Il ne faut point vous retenir ,  
 Mais dedans quelque état que le dépit vous  
 mette ;  
 Fuyez les termes insolens ,  
 Qu'avec éclat votre dépit éclate ,  
 Je ne défends pas qu'on la batte ;  
 Car c'est le fait des païsans ,  
 Et je parle aux honnêtes gens.

Sçavoir , de quelle maniere il faut que  
 les Amans patrons en usent avec leurs

Maî-

Maîtresses , qui n'ont pas assez de soin de  
chasser leurs Rivaux.

Si près de la belle Climéne ,  
Dont vous aurez été vengeur ,  
Un Rival vous fait de la peine ,  
Pour vous en liberer , employez la douleur ;  
Priez-la de vous en défaire ,  
Amant c'est là qu'il faut pleurer ,  
Ou plutôt que de lui déplaire ,  
Offrez-lui de vous retirer ;  
Je suis fort trompé si la belle  
Pour n'aimer que vous seul , ne chasse l'autre  
Amant ,  
Vous travaillerez rarement  
A la garder en dépit d'elle.

Sçavoir , s'il est bon à une Maîtresse  
d'obliger son Amant à faire servir une  
autre femme de pretexte.

Quand pour chasser les amourettes,  
La Dame ordonne à son Amant,  
De conter ailleurs des fleurettes,  
Elle raisonne fausement ,  
Car si celle à qui l'on s'adresse ,  
Egale en beauté sa Maîtresse ,  
Celle-ci beaucoup risquera,  
Si la Maîtresse est la plus belle,



Jamais personne ne croira  
Que son Amant soit infidèle.

Sçavoir, surquoi il faut rompre avec sa  
Maîtresse.

Qu'on pardonne les fourberies,  
On peut même oublier toutes coquetteries,  
Quoique ce soit d'amour les vrais pechez  
mortels :

Mais l'infidélité jamais on ne l'oublie,  
Et comme on est toujours ami jusqu'aux au-  
tels,

L'on est Amant jusqu'à la perfidie

Sçavoir, à quoi principalement une  
femme connoît si son Amant est toujours  
amoureux.

Lorsqu'un Amant, Iris, vous paroîtra sus-  
pect,

Que pour quelque raison vous doutez qu'il  
vous aime,

Examinez s'il a toujours un grand respect,

Et croyez en ce cas que sa flâme est extrême.

Sçavoir, si l'interêt d'un Amant ne  
rend pas sa Maîtresse plus rude à ceux qui  
lui témoignent de l'amour, que son inte-  
rêt particulier.

Quand

Quand on veut remplir de flâme  
 Le cœur d'une honnête femme ,  
 Qui ne l'a rempli de rien ,  
 Si la vertu lui fait rebuter la tendresse ,  
     Pour le moins c'est sans rudesse ,  
 Tout le mal qu'elle fait, c'est le refus du bien :  
 Mais quand quelqu'un prétend en faire la con-  
     quête ,  
 Si celui-ci la trouve en un engagement.  
     L'interêt de son Amant  
 La rend un peu brutale à force d'être honnête.

Sçavoir, s'il suffit entre les Amans de  
 faire les choses qu'ils se sont promises.

    A son Amant donner ce qu'il demande :  
     La faveur n'est pas grande :  
 Mais pour lui faire , Iris , un extrême plaisir ;  
     Il le faut prévenir ;  
     Car je soutiens devant toute la terre ,  
     Qu'on se fait peu valoir ,  
     En amour ainsi qu'à la guerre ,  
     Quand on ne fait que son devoir.

Sçavoir , si la regularité de l'amour ne  
 contraint pas les Amans.

Iris , la régularité  
 Que donne une amoureuse flâme ,

Ne

Ne détruit point la liberté ;  
 Car alors qu'une honnête femme  
 Donne un rendez-vous quelque jour ,  
 Elle y va pleine de tendresse ,  
 Non pas pour tenir sa promesse ,  
 Mais pour contenter son amour.

Sçavoir , laquelle on aimeroit mieux  
 d'une personne qui aimeroit médiocrement ,  
 mais qui seroit toujours égale dans  
 les témoignages de sa tendresse ; ou d'une  
 qui aimeroit infiniment , & qui seroit  
 inégale.

J'aimerois mieux un peu moins de caresses ,  
 Avec beaucoup d'égalité ,  
 Que d'être un jour accablé de tendresse ,  
 Et l'autre de sévérité.

Sçavoir , pourquoi les Amans se plaignent  
 toujours.

Ce qui fait que dans nos amours  
 Nous nous plaignons presque toujours ,  
 C'est ma faute , Iris , ou la vôtre ;  
 Examinez un peu nos feux ,  
 Et vous verrez que l'un des deux ,  
 A toujours plus d'amour que l'autre.

Sçavoir , si quand on aime quelqu'un  
 l'on

P'on pourroit dire serieusement à une autre, que ne puis-je être à deux, sans me rendre infidèle, ou que ne suis-je à moi pour me donner à vous.

Ou l'on se moque d'une belle  
 A qui l'on tient ces propos doux.  
 Que ne puis-je être à deux sans me rendre  
 infidèle,  
 Ou que ne suis-je à moi pour me donner à  
 vous.

Ou si l'on parle sans feintise,  
 On veut reprendre sa franchise,  
 Et faire quelque méchant tour;  
 Car enfin, si-tôt qu'on souhaite,  
 De partager ou quitter son amour,  
 Je tiens l'affaire déjà faite.

Sçavoir, de quelle maniere il se faut  
 conduire avec la personne qu'on aime,  
 après lui avoir donné sujet de se plaindre.

Alors qu'on a fâché la personne qu'on aime,  
 Il faut avec un soin extrême,  
 Tâcher de se raccommoder:  
 Si la chose peut succeder,  
 Il faut redoubler les caresses,  
 Les empressemens, les tendresses,  
 Et considerer un Amant,

Comme un pauvre convalescent,  
De qui la fanté délicate,  
Merite bien que l'on le flatte.

Sçavoir, s'il peut y avoir un amour qui  
dure toujours.

Vous demandez, belle Sylvie,  
Si l'on peut s'entr'aimer tout le tems de sa vie,  
Quoiqu'il soit rarement d'éternelles amours,  
Si deux esprits bien faits faisoient galanterie,  
Ils s'aimeront toujours.

Sçavoir, si l'on peut être gai en l'absence  
de la personne que l'on aime.

Il est ridicule de voir  
L'Amant absent de ce qu'il aime,  
Les yeux en pleurs, la couleur blême,  
Ne parler que de desespoir.  
Je ne demande pas que sans cesse on soupire,  
Sans être gai même on peut rire.

Sçavoir, s'il ne faut rien pardonner en  
amour, je dis des fautes contre l'amour  
même.

On seroit fort brutal de ne pardonner rien  
Aux gens que l'on aime bien:  
Au contraire, il est vrai-semblable,

Qu'après

Qu'après avoir été coupable,  
 On fera désormais de faillir moins capable :  
 Mais quand on voit, Iris, qu'on retombe tou-  
 jours,  
 On doit compter alors sur de foibles amours ;  
 Et sur de telles conjectures,  
 On doit prendre d'autres mesures.

Sçavoir, si l'Amant n'est pas obligé  
 aussi-bien que la Maîtresse, de lui garder  
 son corps aussi-bien que son cœur.

Je sçai fort bien que la débauche,  
 Tantôt à droit, tantôt à gauche,  
 Dishonore infailliblement  
 La Maîtresse plus que l'Amant :  
 Cependant je tiens pour maxime,  
 Qu'à tous deux c'est un même crime,  
 Et que le commerce des sens,  
 Où l'on n'a point d'engagement,  
 N'est pas moins contre la tendresse  
 De l'Amant que de la Maîtresse.

Sçavoir, si quand on se raccommode  
 en amour, on oublie tout le passé.

Au moment qu'on se raccommode  
 Sur quelque différend d'amour,  
 Iris, il est vrai, c'est la mode,  
 D'oublier tout jusqu'à ce jour,

Et

Et la chose est assez commode ;  
 Mais lorsque de faillir on a recommencé,  
 Nous rappellons tout le passé.

Sçavoir, si l'Amant n'est pas obligé  
 comme sa Maîtresse, de lui garder son  
 corps aussi-bien que son cœur.

Vous vous trompez fort lourdement,  
 Quand vous croyez comme Evangile,  
 Qu'à vous seul trop justement  
 Il est permis d'être fragile,  
 La Dame auroit raison de vous repondre ainsi,  
 Et moi je suis fragile aussi.

Sçavoir, si c'est par la faute d'une fem-  
 me qu'un Amant s'opiniâtre à l'aimer, &  
 s'il dépend de là de s'en défaire.

La femme, Iris, la plus severe,  
 Ne sçauroit jamais si bien faire,  
 Que quand il plaît à quelque Amant  
 Il ne lui parle tendrement :  
 Mais si cet amour persevere,  
 Elle y donne consentement.

Sçavoir, comme il faut que les hon-  
 nêtes gens soient jaloux, & quand il faut  
 qu'ils rompent.

Je veux qu'à sa Maîtresse un Amant se confie,  
 Et que pour toute jalousie,  
 Il soit quelquefois allarmé  
 De n'être pas assez aimé :  
 Mais si la Dame n'aime guere,  
 Que l'Amant la trouve legere,  
 Et n'en puisse une fois douter,  
 Je le condamne à la quitter.

Sçavoir, si l'on se peut donner des leçons  
 reciproquement en amour.

Encor que l'amour seul apprenne à bien aimer,  
 Il est pourtant certain que les Amans s'instrui-  
 sent ;  
 Ils feront donc fort bien, si par fois ils se di-  
 sent,  
 Ce qu'ils croiront utile à se bien enflâmer.

Sçavoir, si dans l'éclaircissement d'a-  
 mour il faut entrer dans le détail des cho-  
 ses, ou s'il n'en faut parler que superfi-  
 ciellement.

Quand après quelque fâcherie  
 On fait un éclaircissement,  
 Il faut parler exactement  
 Du sujet de la broüillerie,  
 Car d'en parler en general,  
 Cela ne guerit point le mal.

Sça-



Sçavoir, combien la sincérité est nécessaire en amour.

De la sincérité, j'entens qu'on fasse vœu

En honnête galanterie,

J'excuse volontiers & bien souvent j'oublie

Un crime dont on fait l'aveu,

Qu'une bagatelle qu'on nie.

Sçavoir, si l'on peut bien aimer, & n'être pas sincère.

Une honnête Maîtresse & qui tâche de plaire

Est sur toute chose sincère,

Elle craint plus lorsqu'elle ment

D'être soi-même sa partie,

Que déplaire à son Amant,

S'il la prenoit en menterie.

*Sur le même Sujet.*

Une honnête Maîtresse aime la vérité

Et prend toujours plaisir à la sincérité;

Mais si pour l'excuser auprès de ce qu'elle aime,

Elle parle une fois moins véritablement,

Ce qu'elle se dit à soi-même,

La touche plus en ce moment,

Que ce que lui dit son Amant.

Sçavoir , s'il est vrai qu'on aime mieux  
après les reconciliations , & pourquoi.

Après les raccommodemens,  
On voit croître toujours la flâme des Amans,  
Et se surpasser elle-même,  
Nous l'avons cent fois éprouvé,  
C'est qu'on avoit perdu quelque tems ce qu'on  
aime :  
Et qu'on est trop heureux de l'avoir retrouvé.

Si un Amant rompant avec sa Maîtresse,  
doit redemander ce qu'il lui a donné,  
ou si elle le doit rendre.

Alors qu'un commerce amoureux,  
Finit enfin avec rudesse,  
Si l'Amant du tems de ses feux,  
A fait des dons à sa Maîtresse,  
Il ne doit rien redemander,  
Ni la Maîtresse rien garder.

Si tous les goûts en amour sont sem-  
blables.

Chacun aime à sa guise,  
Adorable Belise,  
L'on veut aimer , mais chastement,  
L'autre sans s'attacher veut de l'empotement,  
Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche,  
Et

Et lui donnent un mauvais tour.

Il ne faut pas aimer pour la seule débauche,  
Belise, il faut mêler la débauche à l'amour.

Si l'on peut toujours aimer l'objet qui  
nous a charmé.

Encore qu'il soit presque impossible,  
D'être d'un même objet toujours fort amoureux,

Il faut pourtant pour être heureux,  
Alors que l'on devient sensible ;  
Il faut, & c'est un grand secours,  
Croire qu'on l'aimera toujours.

Comment une Dame doit agir pour  
plaire à son Amant.

Tant que sans être aimez nous ne sommes  
qu'Amans,  
C'est à nous à souffrir mille & mille tourmens,

Mais après que notre Maîtresse,  
A pris pour nous de la tendresse,  
Tous les soins doivent être égaux,  
De même que les biens, on partage les maux.

Par quels moyens l'Amour se soutient  
& se conserve.

Alors que vous vous parlerez  
 Dans tout ce que vous vous direz,  
 Amans, pas un mot de rudesse,  
 Ni dans votre ton point d'aigreur,  
 Car l'amour naît par la tendresse,  
 Et s'entretient par la douceur.

*Sur le même Sujet.*

Si vous voulez, Amans, que votre affaire  
 dure,  
 Ne vous relâchez point dans la prospérité,  
 Et pour amuser la nature  
 Qui se plaît à la nouveauté,  
 Recommencez toujours jusques aux bagatel-  
 les,  
 En amour c'est la verité,  
 Les recommencemens valent choses nouvel-  
 les.

De quelle maniere l'Amour se rend les  
 Amans tributaires.

L'Amour ne perd rien de ses droits,  
 On lui doit aux adieux des soupirs & des lar-  
 mes,

Et quand deux Amans quelquefois  
 Se font en se quittant déguisé leurs alarmes,  
 Ils tirent en doublant leurs mortels déplaisirs,  
 Un tribut plus amer de pleurs & de soupirs.

A quoi le déguisement des Amans est  
sujet.

Qui ment à ce qu'il aime est fort mal à son  
aise,

S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos :  
Les vrais Amans qui font choses mal à pro-  
pos

Sont sujets à la sinderese,  
Aussi-bien que les vrais devots.

Si l'assiduité auprès d'une Maîtresse est  
nécessaire.

La longue absence en amour ne vaut rien ;  
Mais si tu veux que ton feu s'éternise,  
Il faut servir, & quitter par reprise,  
Un peu d'absence fait grand bien.

Si un Amant doit être respectueux au-  
près de sa Maîtresse, où s'il lui doit dé-  
couvrir son feu.

Il faut avoir près d'une Dame  
Autant de respect que d'ardeur,  
Puisque c'est le moyen de posséder son ame,  
Et d'être un peu de tems le maître de son  
cœur.

Si un Amant doit faire quelque present

à sa Dame avant que d'en avoir reçu quelque faveur.

Qui me vendra la dernière faveur  
 N'aura jamais mon cœur.  
 Mais après avoir eu dix faveurs de Carite  
 Par la force de mon mérite,  
 Si cette belle avoit besoin,  
 Ou de mon bien ou de ma vie,  
 Je n'aurois pas de plus grand soin  
 Que de contenter son envie :  
 Les Amans sur ce point sont comme les Char-  
 treux,  
 Tout doit être commun entr'eux.

Jusqu'où une Dame doit être sensible à  
 l'Amour.

Pour une Maîtresse aimable,  
 Il faut que votre flâme augmente nuit & jour,  
 Et l'excès ailleurs condamnable,  
 Est la mesure raisonnable,  
 Que l'on doit donner à l'amour.

*Sur le même sujet.*

Vous me dites que votre feu  
 Est assez grand, belle Climéne,  
 Vous ignorez belle inhumaine,  
 Qu'en amour assez c'est trop peu :

Ce-

Cependant la chose est certaine ,  
 Et si sur ce sujet on croit les plus sensez ,  
 Quand on n'aime pas trop , on n'aime pas assez.

S'il est plus avantageux d'être Cocu  
 sans le sçavoir , que de ne l'être pas , &  
 croire l'être.

Le Cocuage n'étant rien ,  
 Qu'une douleur imaginaire ,  
 Il ne vous fait ni mal ni bien  
 Quand on vous en fait un mystere ,  
 Et de cette façon , je tiens qu'il est plus doux  
 D'être Cocu , qu'être Jaloux.

S'il est plus avantageux d'épouser une  
 femme Coquette , que d'épouser une De-  
 vote.

Vous tenez la devotion ,  
 A ce qui m'en paroît une affaire assez forte ,  
 Quand vous mettez en question  
 La Coquette avec la Devote  
 Cependant vous avez raison.  
 Et pour moi sans comparaison ,  
 J'aimerois mieux épouser la Coquette :  
 Quand une fois une Menette ,  
 S'est mis dedans l'esprit qu'elle a de la vertu ,

La morgue est insupportable ,  
 Elle croit à ses pieds tout l'enfer abbatu ,  
 Et la plupart du tems elle-même est un dia-  
 ble ,

Qui nous tourmente au lit & nous damne à la  
 table ,

Avecque son esprit rabajoye & pointu.

La Coquette est bien plus traitable.

Il est vrai que l'on court danger d'être Cocu ,  
 Mais tout compté , tout rabbattu ,  
 Je trouve moins desagreable ,  
 D'être Cocu qu'être battu.

S'il faut être jaloux pour bien aimer.

Je trouve que c'est une erreur ,  
 De croire que la jalousie  
 Prouve la tendresse d'un cœur ,  
 Elle prouve plutôt beaucoup de fantaisie.

Lequel est le plus fâcheux de perdre sa  
 Maîtresse par sa mort , ou par sa legereté.

Il est toujours fâcheux de perdre sa Maîtresse ,  
 Et de quelque façon qu'on reçoive du fort  
 Un coup aussi plein du rudesse ,  
 Que ce soit son trépas , que ce soit sa foibles-  
 se ,  
 Qui nous cause cette tristesse ,

C'est



C'est le coup le plus vif, & le coup le plus fort

Qui puisse attaquer sa tendresse :

Mais enfin selon moi, la mort a toujours tort,

Car quelque douleur qui nous blesse,

On remédie à tout, si ce n'est à la mort.

Lequel donne plus de peine, de cacher son amour, ou de feindre d'aimer.

Un cœur a bien à se contraindre,

Quand il veut cacher son amour ;

Mais le pensez-vous moins à plaindre,

Quand il faut qu'il s'applique à feindre,

Et qu'il soupire tout le jour :

Lorsque rien ne l'émeut . & que rien ne l'inspire ;

Ah ! n'y balancez pas , le dernier est le pire.

Quelles faveurs sont plus agréables de celles que l'on nous accorde sans peine , ou de celles que l'on dérobe.

Bannissez de l'amour le vol & le mystère ,

Adieu tout le trafic que l'on fait à Cythere

De tendresses & de faveurs ;

Tant de facilité gâte toujours l'affaire ,

Il faut par - ci par - là quelques brins de rigueurs :

Mélez - en parmi vous douceurs ,

Belle Iris , quand vous voudrez plaire ,  
 Mais n'en mettez pas trop , ayez la main le-  
 gere.

Lequel est le plus fâcheux de ne rece-  
 voir point de faveurs , ou de les recevoir  
 moindres qu'on les croit mériter.

Iris , si je vous entens bien ,  
 Voici la question je pense ,  
 Si je mets quelque différence  
 Entre avoir quelque chose ou rien ,  
 La belle question de chien.

Si la presence de ce qu'on aime cause  
 plus de joye , que les marques de son in-  
 difference ne donnent de peine.

C'est un tourment d'aimer sans être aimé de  
 même ,  
 Mais pour un bel objet quand l'amour est ex-  
 trême  
 Quels que soient les regards , ils sont toujours  
 charmans ,  
 Et si l'on s'en rapporte à tous les vrais Amans ,  
 C'est un plaisir si doux de voir ce que l'on  
 aime ,  
 Qu'il faudroit oublier les plus cruels tour-  
 mens.



dont le cœur est préoccupé , qu'une autre  
dont le cœur est insensible.

Il n'est point de mépris qui ne soit rigoureux ,  
Mais c'est un moindre mal de se voir amou-  
reux

D'une beauté pour tout inexorable ,  
Que d'un objet qui brûle d'autres feux.  
La gloire est grande à vaincre une insensible  
aimable ,  
Et du moins en l'aimant si l'on est misérable,  
On n'a point de Rival heureux.

Si le mérite d'être aimé doit récompenser  
du chagrin de ne l'être pas.

Quand d'un cœur qu'on attaque on manque  
la victoire ,  
Ce qu'on a de mérite a beau paroître au jour ,  
Le mérite suffit pour contenter la gloire ,  
Mais il ne suffit pas pour contenter l'amour.

Lequel est le plus malheureux d'un  
Amant absent & aimé , ou d'un présent &  
mal-traité.

Lorsqu'on aime tendrement ,  
Et que l'on est aimé de même ,  
Il n'est rien plus fâcheux qu'un triste éloigne-  
ment ,

Sur

Sur tout quand un Rival est près de ce qu'on  
aime ,

Bien qu'il en soit traité peu favorablement ;

Cependant quelque ennui que l'absence nous  
cause ,

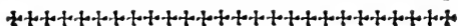
Ne dût-elle finir qu'au bout du jugement

Par oïi dire seulement ,

Être aimé tendrement ,

Est une douce chose.





DIALOGUE  
 DU MERITE  
 ET  
 DE LA FORTUNE.

---

LE MERITE.

**C'**Est une chose si rare pour moi de vous rencontrer, que je ne puis me résoudre à vous laisser passer sans vous faire civilité. Permettez-moi donc, Madame, de vous entretenir un moment.

LA FORTUNE.

Notre sexe reçoit rarement les civilités d'un inconnu ; si vous voulez donc, Monsieur, que je me résolve à vous écouter, résolvez-vous à me dire votre nom.

LE MERITE.

Ma franchise mérite bien la vôtre, vous ne devez pas dissimuler lorsque je parle  
 ouver-

ouvertement ; je ne crois pas être inconnu de vous , si vous voulez ouvrir les yeux sur moi.

### LA FORTUNE.

Si votre nom ne m'est plus connu que votre personne , nous pourrons nous séparer sans nous entretenir : voyez ce que vous avez à faire , choisissez ou de vous retirer , ou de vous nommer.

### LE MÉRITE.

Si je fais difficulté de vous dire mon nom , c'est pour vous épargner un peu de honte ; car je ne doute point que vous ne rougissiez de m'avoir persécuté , quand je vous aurai dit qui je suis. Mais puisque vous le voulez sçavoir ,

Je suis le Souverain de ces esprits parfaits ,  
 Que le Ciel liberal a comblé de bienfaits ,  
 Ces favoris de la nature ,  
 Qui n'agissent que par mesure :  
 Ces esprits sages & vertueux ,  
 Qui n'ont rien de defectueux :  
 Ces hommes , des hommes d'élite ,  
 Qui passent pour gens de merite ,  
 Ne connoissent que moi qui suis au-dessus  
 d'eux.

Je

Je croi que vous m'entendez sans que je m'explique davantage, & que vous jugez bien que je ne suis point autre que le Merite.

## L A F O R T U N E.

Je vous ai fait plaisir de vous dire que je ne vous connoissois point, je vous ai donné occasion d'en faire vos qualitez à votre aise, & de faire un portrait qui ne vous ressemble point du tout. Au reste, j'en suis plus fâchée que vous; car si vous étiez ce fier Souverain des esprits bien faits, comme vous le dites, j'aurois beaucoup de gloire de me voir la Souveraine d'un Souverain même.

Le merite n'est rien qu'un avorton de l'ame,  
 Si je ne le viens secourir,  
 Quand il commence à naître, il commence à  
 mourir,  
 Si je n'en suis la Sage-femme.  
 Vous élevez en vain ceux que je précipite,  
 On le reconnoît chaque jour,  
 Et l'on voit plus de gens faire aujourd'hui la  
 cour  
 A la Fortune qu'au Merite.  
 L'on a beau me nommer une Dame legere,  
 Chacun brigue mon amitié,

Votre



Votre constance est moins utile de moitié  
Que ma visite passagere.

### LE MÉRITE.

Je ne m'étonne point que vous ne m'ayez pas connu d'abord, puisque vous ne vous connoissez pas vous-même. Vous êtes aussi aveugle en ce qui vous touche, qu'en ce qui me regarde. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir donné le jour, vous qui faites tous vos efforts pour m'en priver? Ne vous flattez point de cet honneur, non plus que de celui que vous pretendez tirer du grand nombre de vos Courtisans, qui sont le deshonneur de notre siècle corrompu.

### LA FORTUNE.

Vous le prenez fort mal, quand vous dites que la corruption du siècle est ce qui grossit ma Cour. Sçachez, que je n'ai jamais eu moins d'Adorateurs que dans ces derniers tems, où les hommes me considerent seulement comme une puissante Reine, moi, qu'ils adorerent autrefois comme une puissante Divinité. Pour vous, Monsieur, vous devez être accoûtumé à vous avoir dans l'obscurité, puisque vous êtes aujourd'hui tel que vous parutes hier :

jamais

jamais l'on ne vous a bâti de temples dans l'antiquité, & si vous y avez eu quelques victimes, vous les avez sacrifiées vous-même à votre réputation, croyant l'augmenter par des moyens qui n'ont servi qu'à la détruire.

### L E M E R I T E.

Je l'avouë, l'on vous a dressé des autels autrefois, mais vous m'avoüerez que vous n'aviez pour adorateurs que des favoris que vous adoriez vous-même : encore quand vous leur faisiez du bien, ils ne pouvoient se dispenser de vous faire du mal, puisqu'ils vous faisoient passer pour une Divinité aveugle.

### L A F O R T U N E.

Mon aveuglement n'est qu'une malicieuse invention de mes ennemis. Pour se consoler de leurs disgraces, ils m'ont accablée de calomnies; ils se sont imaginé que j'étois aveugle, parce que je ne les regardois pas de bon œil, comme autrefois certains Amans mutinez creverent les yeux à l'Amour, & le dépeignirent depuis avec un bandeau; le voulant faire passer pour aveugle, parce qu'il ne leur étoit pas favorable, aussi je n'ai point de  
chagrin

chagrin de me voir traitée par mes ennemis, comme l'Amour l'a été par les siens. Au reste, si je vous faisois du bien, vous publieriez par tout que je suis la plus éclairée du monde, & je veux avoir le plaisir de vous faire changer de langage quand j'aurai un peu changé de procédé avec vous.

### LE MÉRITE.

Je suis de ces personnes qui n'ont point l'ame venale, & quelques bienfaits que vous vous arrachiez pour briguer mon estime, jamais vous ne viendrez à bout de vos injustes prétentions.

### LA FORTUNE.

Nos Partisans se vantent tous de cette même chose; cependant quand je veux ouvrir la main sur eux, ils ne disent plus que j'ai les yeux fermés; leur intérêt fait des miracles: car aussi-tôt que je leur deviens libérale; je cesse, à ce qu'ils disent, d'être aveugle. Leur fierté n'est donc qu'un mépris d'un bien-fait dont ils se desespèrent: ils se font bouclier d'un certain honneur qui se démonte, ils l'appliquent à ce qui leur plaît; & je suis assurée que la plûpart de ces esprits forts, qui disent  
que

que c'est une foiblesse de me faire la cour, feroient ravi de porter mes livrées. Si je voulois les recevoir pour mes domestiques, ne doutez point qu'ils ne quittassent volontiers un maître avec lequel peu de monde s'enrichit.

### L E M E R I T E.

Tous mes gens s'enrichissent avec moi, parce qu'ils apprennent à vivre contents.

### L A F O R T U N E.

Leur contentement est bien inquiet, puisque tous leurs discours sont des plaintes éternelles de leurs disgrâce. L'on ne trouve pas un homme d'épée qui ne dise que les Cavaliers de merite ne sont point recompensez; l'on entend rarement parler un Ecclesiastique qui ne dise que le Merite ne lui a point donné un Benefice qu'il esperoit de lui.

### L E M E R I T E.

Ne vous y trompez pas, plusieurs empruntent mes livrées pour être bien reçûs dans les compagnies; & comme ils sçavent que rien n'est fermé aux gens de merite, ils se disent à moi, & sont pour l'ordinaire

re à vous : ce qui vous doit faire connoître que mon credit passe le vôtre, puisque vos gens l'empruntent pour se produire. Au reste j'ai résolu de ne plus souffrir que l'on me prodigue de la sorte : je ferai désormais punir exemplairement ceux qui s'aviseront de contrefaire mon nom & mes armes.

## LA FORTUNE.

Si mes gens se disent vôtres, vous me ferez grand plaisir de les en châtier : mais au fond, qu'elle sera leur penitence ? Les bannirez-vous du sens commun, dont vous prétendez être le Souverain ? Leur exil ne paroîtra pas rude, parce que de la façon que vous me les dépeignez, ils ne sont pas fort accoutumés à cette Province, puisqu'ils quittent mon nom pour prendre le vôtre. Que ferez-vous par exemple à un Cavalier ou à un Ecclesiastique, quand ils auront contrefait vos armes ? Ce Cavalier n'étant seulement que Capitaine de mérite ne craindra pas beaucoup que vous le cassiez de sa charge. Cet Ecclesiastique n'étant qu'Abbé de mérite, n'apprehendra pas le dévolut. Par conséquent leur châtiment ne les desesperera pas, s'il ne consiste qu'à perdre le bien que vous leur avez fait.

Car

Car ces tîtres d'honneur que votre orgueil  
nous cite,

Sont des tîtres de pauvreté ,

Quiconque seulement est riche de merite,

Ne s'en trouve pas plus tenté.

Pour vous faire estimer vous faites des volum-  
mes,

Dont l'on n'est pas bien satisfait ,

Et moi je fais plaisir avec deux traits de plu-  
me

Quand je veux signer un brevet.

Ayez, si vous voulez, de l'esprit comme mille,

Faites de la Prose & des Vers ,

Parlez bien , composez , & soyez fort habile ,

Sans moi tout ira de travers,

Enfin de moi dépend toute la réüffite

Malgré votre esprit ferré ,

Et vous êtes certain que touÿours le Merite

Sera ce que je le ferai.

## L E M E R I T E.

Si ma réüffite , dépendoit de vous , je  
ferois extrêmement malheureux , puisque  
vous ne jugez des choses que par hazard.

## L A F O R T U N E.

Il est vrai, c'est le hazard qui me conduit : mais jamais l'on ne blâmera une fille, quand elle est conduite par son pere : Vous ne sçaviez peut-être pas que la Fortune étoit la fille du Hazard.

## L E M E R I T E.

Il y a long-tems que je connois votre famille roturiere, & sans doute à moins d'être aveugle, comme vous, l'on ne se vanteroit point d'une basse origine comme est la vôtre.

## L A F O R T U N E.

Vraiment à force de m'appeller aveugle vous m'allez rendre sourde, & je voudrois déjà l'avoir été quand je vous ai rencontré ; je n'eusse point été accablée d'un nombre d'impertinences que vous me debitez incessamment. Quoi donc vous appelez mon origine commune, parce que je suis fille du Hazard. Il paroît que vous n'avez jamais lû les histoires qui ne parlent que des coups de hazard, sur tout en matiere de guerre, où le hazard seul a remporté des victoires entieres : & c'est sans

fans doute le nombre de ces rares exploits qui lui a donné le nom de Grand , & si je voulois me flatter , je pourrois trouver le hazard aussi ancien que le monde , duquel plusieurs gens veulent que mon pere ait été le premier Artisan.

### L E M E R I T E .

Si vous avez l'obligation à votre pere de vous avoir donné la vie , votre pere vous a obligation de lui avoir donné la qualité. Depuis quand donc est-il si grand Seigneur ? Nous l'avons vû assez long-tems tenir les Berlans , les Académies , & être maître de ces Jeux que nous avons depuis appellez du nom de votre pere , Jeux de Hazard. Il amassa quelque argent en ce bas emploi , & s'étant enrichi en appauvrissant les autres , il acheta une petite charge à l'Armée , où jamais il ne donna de marque de son courage , mais seulement de son bonheur : il y trouva une femme déjà toute chauve , déjà veuve d'un nombre infini de soldats qu'elle avoit fait elle-même assassiner , & il épousa cette femme appelée l'Occasion. Il profita de ce mariage , lequel augmenta ses biens déjà mal acquis de plusieurs autres peu legitimes. Vous êtes venuë de cette alliance du Hazard & de l'Occasion : voyez , Madame , combien votre origine est



est illustre. Ne la trouvez-vous point encore préférable à la mienne, quoique je sois le fils-aîné du Génie & de la Vertu.

## L A F O R T U N E.

Il y a plusieurs Génies, & je ne crois pas que vous descendiez du bon. J'ai souvent entendu dire que le Génie épousa une femme travestie, & qui n'étoit point la véritable Vertu : vous êtes, sans doute, le fils-aîné de ces gens déguisez.

## L E M E R I T E.

Je veux vous desabuser. Mon pere fut ce Génie vanté par ses rares qualitez, qui lui donnerent le nom de Beau ; il fut l'admiration de son siècle, le favori des Dames de son tems. Leur conversation étoit sèche, lorsque mon pere ne s'y rencontroit pas. Si quelque galant vouloit passer pour spirituel, il falloit qu'il fût produit par le beau Génie. Il eut du brillant beaucoup, & de la conduite par-dessus tous les autres : car alors qu'il se vit généralement aimé de toutes les Dames, il ne les aima pas toutes légèrement ; il s'attacha singulièrement à la Vertu ; il l'épousa à cause de sa noblesse ancienne, de son esprit solide, & de son honneur égal. Je suis venu de cer

auguste mariage, & je vous défie de prouver que le Génie & la Vertu ayent produit autre chose que le Merite.

Ainsi malgré votre manie,  
Dont je suis toujours combattu,  
Je suis le fils du beau Génie,  
Et l'heritier de la Vertu.

Je ne crains point votre insolence,  
Je soutiendrai votre couroux,  
Pourquoi choquez-vous ma naissance,  
Si je ne la tiens pas de vous ?

J'ai vécu sans bassesse aucune  
Avec tous ceux de mon parti,  
Et je me suis toujours senti  
Fort au-dessus de la Fortune.

Employez toute votre rage  
Pour me priver de tous vos biens,  
Je suis assez contents des miens,  
Et n'en prétends point davantage.

## L A F O R T U N E.

J'aime les personnes résolües, & je crois que de formais nous vivrons bien ensemble, pourvû que vous soyez toujours de cette humeur. Je n'ai point de plus grand plaisir au monde que de trouver des gens fermes & hardis. Je leur suis naturelle-  
ment

ment favorable , & comme l'on dit , il n'y a que les honteux qui perdent avec moi.

## LE MÉRITE.

L'on ne peut prendre des justes mesures sur votre humeur inégale ; car tantôt les personnes hardies sont bien avec vous, & tantôt leur hardiesse vous importune. Je vous avouë, Madame, que si vous changiez un peu moins , il y auroit beaucoup plus d'avantage à être votre ami.

## LA FORTUNE.

Je me rafraîchis quand je change , & je vous le dis serieusement ; mon inconstance est l'unique fard que j'employe pour me faire aimer , c'est par ce moyen que je rajeunis , & que je fais dire à tout le monde , qu'il n'y a jamais eu de fortune.

Je renouvelle tous les ans ,  
 Je me fais quand je veux d'agréables printemps ,  
 Et ne vieillis jamais , & j'en paroïs plus belle :  
 Ainsi mon changement m'empêche de changer ,  
 A force de mourir , je deviens immortelle ,

Cet art doit-il se négliger ?

La constance n'a rien de doux,  
 Elle est souvent la cause du dégoût :  
 Quand on ne change point l'on s'use & l'on  
 se lasse,  
 Une ferme amitié fait mollir le respect,  
 Pour me faire honorer la peur d'une disgrâce  
 Est mon admirable secret.

Lorsque mes plus grands favoris  
 Me donnent du soupçon d'un insolent mépris,  
 D'abord sans consulter je les laisse & les  
 quitte ;  
 Et puis si mon humeur dans la suite des tems  
 M'oblige une autrefois à leur rendre visite ,  
 Je les rencontre plus prudents.

## L E M E R I T E .

Je ne vous ai trouvée constante que  
 dans le seul dessein que vous avez fait de  
 me persécuter avec tous mes gens.

## L A F O R T U N E .

Si je vous ai jamais fait la guerre , c'est  
 parce que je ne vous connoissois pas : ainsi  
 j'ai plutôt eu pour vous de l'indifférence,  
 que de la haine ; mais à présent que je sçai  
 ce que vous valez , assurez-vous que j'au-  
 rai

rai soin de tous ceux qui me feront recommandez de votre part.

## LE MERITE.

En travaillant pour moi , vous travaillerez aussi pour vous ; car l'on vous estimera mille fois davantage , lorsque l'on verra qu'il n'y aura plus désormais aucun mérite qui ne soit bien fortuné , aucune fortune qui ne soit bien méritée.

Pour lors tous les plus beaux esprits  
 Produiront leurs doctes écrits ,  
 Quand vous leur donnerez de juste récompense ,  
 Et pour élever votre nom ,  
 Ils emploiront leur éloquence ,  
 Vous consacrant toujours leur rime & leur  
 raison.

Ils mettront même votre statuë sur le Parnasse ; & si vous leur devenez favorable , je ne doute point qu'ils ne vous invoquent plus souvent que toutes les Muses ensemble.

## LA FORTUNE.

Mais Appollon ne m'en sçaura t'il point

K iij                    mau-

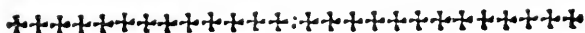
mauvais gré quand je l'emporterai , comme vous le dites , au-dessus de ses Sœurs.

### L E M E R I T E .

Apollon est fort raisonnable , & il aura bien de la joye de ce que ses Sœurs vous feront de l'honneur quand il verra que vous leur ferez du bien.

### L A F O R T U N E .

J'ai peur , si tous les Poètes parlent de moi , parce que j'ai déjà passé pour un peu legere , de passer pour folle quand on me verra à la tête de tous leurs ouvrages ; néanmoins je n'ai rien à craindre , lorsque j'aurai tous les gens de Merite de mon côté. Ce qui m'embarresse seulement , c'est de trouver un moyen commode & honnête pour me tirer d'affaire avec mon pere , car tant qu'il me gouvernera , je ne pourrai être favorable aux personnes de votre parti : vous sçavez que le Hazard & le Merite ne sont pas d'intelligence : je vous prie , rêvons ensemble aux voyes de mon émancipation ; mais comme j'ai peur que quelqu'un ne nous entende ici , & qu'il découvre notre mystere , retirons-nous pour en parler plus à notre aise.



L E

# M I R O I R

O U

LA METAMORPHOSE

D' O R A N T E.

**J**E me trouvai il y a quelques jours dans une compagnie, où la conversation s'étant tournée insensiblement sur ces descriptions galantes & ingénieuses que plusieurs personnes ont faites d'elles-mêmes, ou de leurs Amis, & qui ont couru par le monde sous le nom de Portraits, il s'en dit cent choses jolies & curieuses. On parla de la différence des bons & des mauvais, des qualitez nécessaires à ceux qui se mêlent d'en faire, & ensuite de ceux qui avoient réüssi dans ce genre d'écrire. Ce fut un bonheur à l'illustre Sapho de ne s'être pas rencontré dans cette conversation; car de la maniere que chacun se met à dire du bien de ceux qu'elle a faits, sa modestie est un bien à souffrir. Je sçai

K iij                    qu'on

qu'on ne s'avise guère de dire rien de semblable où elle est ; mais je ne suis pas assuré que la crainte de l'embarasser eût pû nous retenir ; & j'en sçai qui , dans l'ardeur avec laquelle ils parloient , auroient été sans doute assez peu circonspects pour la louer en sa presence de ces sortes de choses. Quoiqu'il en soit , ce qui fut dit me plût infiniment , & surtout je fut charmé d'une petite histoire qu'un homme de la compagnie nous fit sur ce sujet le plus à propos & le plus galamment qu'il est possible.

Voyez-vous ce grand faiseur de Portraits ; ( nous dit-il , en nous montrant le Miroir de la chambre où nous étions ) ce fut en son tems un des hommes du monde qui excella le plus en ces sortes d'ouvrages , & qui eut assurément la plus grande réputation avant qu'il fût métamorphosé. C'est dommage qu'on n'ait pû conserver jusqu'à nous quelque Portraits de ceux qu'il fit durant sa vie ; mais on n'a jamais eu lieu d'en garder un seul. Il se contentoit de les montrer à ceux qu'il dépeignoit , & soit qu'il fût trop paresseux , soit qu'il apprehendât de passer pour Auteur , il observoit exactement de n'en donner jamais de copie.

Cette vision nous parut plaisante , & toute la compagnie témoignant souhaiter  
avec



avec empressement d'apprendre le particulier d'une telle métamorphose, le conjura d'en faire le récit.

Il y a peu de personnes (poursuivit-il) qui puisse mieux que moi satisfaire votre curiosité, & vous conter exactement l'histoire que vous me demandez, parce qu'il n'y a pas encore trois jours que je l'ai lûe. Elle est d'un Auteur Venitien, qui n'est pas à la vérité fort connu, mais qui ne le cede assurément à pas un autre de sa Nation pour avoir des imaginations plaisantes & extraordinaires. Cette histoire est écrite en Prose mêlée de quelques Vers que j'ai pris plaisir à traduire en notre langue, & dont je pourrai bien me souvenir. Voici comment il la raconte.

Le Miroir que nous avons aujourd'hui parmi nous, fut autrefois un homme fort galant, fort propre & fort poli, qui se nommoit Orante, & qui se rendit considérable dans le monde par le talent extraordinaire qu'il avoit de faire des descriptions naïves & agréables de toutes choses. Les louanges qu'il en reçût, firent qu'il s'occupa avec plaisir à faire le Portrait de beaucoup de personnes, qui ne pouvoient assez admirer comment il pouvoit composer des ouvrages si beaux & si finis en si peu de tems : car bien loin d'y employer des mois entiers, comme la

plûpart de ceux qui s'en mêlent, il les composoit tous sur le champ, & sans aucune premeditation; tellement que ceux qui vouloient avoir leur Portrait, n'avoient qu'à se montrer à lui, & c'étoit fait en un moment. Il avoit encore une adresse admirable & toute singuliere: c'est qu'il faisoit le Portrait du corps & de l'esprit tout ensemble, je veux dire qu'en dépeignant le corps, il en exprimoit si naïvement toutes les actions & tous les mouvemens, qu'il donnoit à connoître parfaitement l'esprit qui l'aimoit. En représentant les yeux d'une femme, il en remarquoit si exactement la maniere de se mouvoir & de regarder, qu'on jugeoit sans peine si elle étoit prude ou coquette, stupide ou spirituelle, mélancolique ou enjouée, & enfin quel étoit le véritable caractère de son esprit.

Cette perfection qu'avoit Orante de bien représenter, étoit assurément inconcevable; mais certes l'on pouvoit dire que hors ce talent particulier il n'étoit bon à rien. Ceux qui l'examinèrent soigneusement trouverent que cette étrange inégalité venoit de ce qu'ayant l'imagination excellente, il n'avoit ni memoire ni jugement; & en effet, il ne se souvenoit jamais de rien; & si-tôt que les choses étoient hors de devant lui, elles s'effaçoient entièrement

tièrement de sa mémoire. Pour le jugement, c'étoit encore pis; il ne pouvoit rien celer de ce qu'il sçavoit; quelque personne qui se présentât devant lui, il lui disoit à son nez toutes les veritez, & sans aucune distinction de celles qui sont bonnes à dire d'avec celles qu'il faut taire, il appuyoit aussi fortement sur les choses du monde les plus outrageantes, que sur celles qui pouvoient le plus obliger.

Orante avoit trois freres qui se mêloient comme lui de faire des Portraits & des descriptions de toutes choses; mais il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent si bien faits, ni si habiles que leur aîné. Deux de ces freres étoient tous ronds & fort bossus, l'un par devant, & l'autre par derriere; & le troisième étoient tellement contraint dans sa taille, qu'il sembloit avoir un bâton fiché dans le corps. Celui qui étoit bossu par derriere, faisoit toujours les choses plus grandes qu'elles n'étoient; & comme il étoit d'un naturel fort ardent, il prenoit feu tout à l'heure, & s'emportoit étrangement dans l'hyperbole: si bien qu'on pouvoit dire de lui, avec justice, qu'il faisoit un Geant d'un Pigmée, & d'une Mouche un Elephant. Le Bossu par devant étoit d'une humeur toute contraire, & n'avoit point de plus grand plaisir que

d'appetisser & amoindrir tout ce qu'il dépeignoit. Il y avoit encore cette différence en leurs manieres, que le premier étoit un peu confus, & tomboit souvent dans le galimathias pour vouloir trop exagerer; & que le second étoit fort exact, & representoit tout avec une netteté admirable. Pour le troisiéme, il étoit encore plus bizarre que ces deux-ci. Quand on lui donnoit à tirer le Portrait de quelque chose de regulier, il en faisoit un monstre, où l'on ne connoissoit rien; & quand on lui presentoit quelque chose de bien difforme, il se mettoit souvent en humeur de l'embellir, & s'y mettoit quelquefois à tel point, qu'il en faisoit un Portrait tout-à-fait agréable. Ces trois freres, quoique fort adroits & fort singuliers en leurs ouvrages, n'étoient néanmoins bons à voir qu'une fois ou deux par curiosité, & leur entretien devenoit ennuyeux, quand on demouroit long-tems en leur compagnie. Comme ils étoient assez éclairés tous trois, ils s'apperçurent aisément qu'ils n'étoient pas bien venus dans le beau monde, tellement qu'ils se retirerent chez les curieux qui les avoient en grande estime, & qui les reçurent dans leurs cabinets avec bien de la joye. Là, ils s'appliquerent entierement aux Mathematiques, où en peu de tems ils firent des merveilles,

&c

& apprirent même aux plus sçavans, plusieurs secrets admirables.

Pendant que ces trois freres, devenus Mathematiciens, frequentoient les cabinets des Curieux, où ils demeuroident nuit & jour attachez, leur aîné ne bougeoit des cabinets des Dames, de leurs alcoves & de leurs ruelles, où il occupoit toujours la plus belle & la meilleure place. On s'étonnoit assez de le voir si bien venu chez elles, vû l'étrange liberté qu'il se donnoit de leur dire toutes choses; mais il étoit en possession d'en user de la sorte, & elles souffroient de lui ce qu'elles auroient trouvé mauvais de tout autre: elles eussent véritablement bien souhaité qu'il se fût corrigé de cette naïveté trop grande, avec laquelle il leur reprochoit leurs défauts; mais il n'étoit pas en son pouvoir de rien dissimuler, ou du moins c'étoit une faveur qu'on obtenoit si rarement de lui, qu'une femme s'estimoit tout-à-fait heureuse quand elle pouvoit le rencontrer en humeur de la flatter un peu. Ce qui étoit assez surprenant, c'est que ces mêmes femmes qui le connoissoient pour avoir peu de jugement, le consultoient néanmoins sur mille choses dont elles auroient été bien fâchées de rien résoudre sans son avis: elles se remettoient entièrement à lui de leur con-

tance

nance & de leur geste, du choix de leurs habits & de leurs coëffures, dont il ordonnoit souverainement; de sorte qu'elles n'auroient pas attaché un ruban, ni mis une mouche, qu'il ne l'eût approuvée; & sans mentir, il décidoit si pertinemment de la bonne grace & des ajustemens, qu'on remarquoit une notable difference entre les personnes qui s'étoient servies de ses conseils, & celles qui les avoient negligez. Malgré son peu de jugement, il étoit encore fort raisonnable en une chose où les plus sages manquent souvent: c'est que lorsqu'il entretenoit une Dame; il la cajoloit selon sa beauté; il ne s'emportoit point dans la dernière flatterie, & jamais il ne s'avisoit de persuader à une personne médiocrement belle, qu'elle l'étoit infiniment. Cette maniere de s'exprimer simple & naïve lui réussissoit si bien, qu'on demuroit d'accord de tout ce qu'il disoit; & comme il n'avançoit rien que de vrai-semblable, il n'avoit point le déplaisir d'entendre une femme lui reprocher qu'il la prenoit pour un autre, ou qu'il se mocquoit d'elle. Il avoit avec cela une excellente qualité pour plaire à celles qui le voyoient, c'est qu'il les entretenoit toujourns d'elles-mêmes, & jamais de la beauté des autres; mais rien n'étoit de plus agreable que lui, lorsqu'il se

se trouvoit auprès d'une personne parfaitement belle ; il la representoit si bien avec tous ses attraits & tous ses charmes , que l'on croyoit la voir : & certes de la sorte , qu'il avoit soin d'en remarquer les moindres traits & les plus petites actions , on eût dit qu'il en étoit passionnément amoureux , & que l'image de cette aimable personne étoit profondément gravée dans son cœur. Cependant elle n'étoit pas plutôt hors de devant lui , qu'il ne s'en souvenoit plus , & si une autre femme également belle se presentoit un moment après , il lui disoit les mêmes choses , & n'en paroissoit pas moins passionné , quoique peut-être il ne l'eût jamais vûe que cette fois-là. La verité est , qu'il étoit fort inconstant , & que personne n'a jamais été si susceptible que lui de différentes & nouvelles impressions. Cette mauvaise qualité n'empêcha pas néanmoins qu'il ne fût fort considéré de beaucoup de Dames , qui se soucioient peu de ce qu'il disoit aux autres , pourvû qu'il ne leur dît rien que d'obligeant. Sur tout il fut aimé tendrement d'une jeune personne fort galante , & qui étoit sans doute une des plus belles de son siècle.

On tient que les personnes qui s'aiment beaucoup elles-mêmes , n'ont jamais de forte passion pour les autres , parce que le

le cœur n'ayant aucun certain fonds d'amour précis & limité, il ne peut pas fournir à la poursuite de deux differents objets en même tems : cette maxime qui se trouve si veritable en mille rencontres, ne le fut pas en celle-ci. Et la belle Caliste qui est celle dont nous parlons, quoiqu'elle eût pour elle-même tout l'amour & toute la complaisance imaginable, ne fut pas exempte néanmoins d'une autre affection très-violente : au contraire, cette complaisance qu'elle eut pour sa personne augmenta celle qu'elle eut pour son Amant ; & l'on peut dire que l'amour propre qui détruit ordinairement toutes les autres amours, fit naître dans son cœur celle qu'elle eut pour Orante. Il seroit mal-aisé de remarquer précisément la naissance de cette affection ; tout ce qu'on en peut assûrer, c'est qu'elle commença dès son enfance, & qu'elle s'accrut avec l'âge, & à mesure que sa beauté augmentoit. Ce qui la disposa davantage à l'aimer, c'est qu'il fut un des premiers qui la cajola ; & qui dans un tems où peu de gens la regardoient encore, lui assûra qu'elle étoit fort aimable, & qu'on avoit tort de ne lui en rien dire ; mais ce qui acheva de la gagner entierement, ce fut un Portrait admirable qu'il fit de sa jeune Maîtresse un jour qu'elle se trouva beaucoup plus belle  
qu'elle



qu'elle ne l'avoit encore été. Depuis ce tems-là, elle rechercha tellement les occasions de le revoir, que chacun s'aperçût de l'empressement qu'elle avoit pour s'entretenir avec lui. Ce qui confirma davantage l'opinion qu'on avoit conçûe de cette amitié naissante, fut qu'un jour Caliste étant entrée dans une chambre où étoit Orante, & où il avoit pris place entre deux fenêtres, qui étoit une place qu'il affectoit fort, soit que la lumière lui fût mal, soit qu'il fût assez coquet pour chercher l'ombre, elle s'alla mettre vis-à-vis de lui, sans songer qu'elle s'exposoit elle-même au grand jour qu'elle avoit évité jusqu'alors, avec un soin qui n'est pas concevable; mais elle ne pensoit qu'à se placer en un lieu d'où elle pût bien voir son cher Orante, & le contempler à son aise: depuis qu'elle fut entrée jusqu'à ce qu'elle sortit, elle ne leva pas les yeux de dessus lui, & bien que quelques personnes lui en fissent la guerre, elle ne pût s'en empêcher. Il lui arriva même bien des fois de repondre hors de propos à ce qu'on lui demandoit, parce qu'elle étoit trop attentive à lui parler des yeux, & à écouter en même-tems ce qu'il lui disoit. Cependant leur entretien étoit pour lors assez commun, & à dire le vrai,

Ce n'étoit qu'une bagatelle,  
 Qu'il repeta plus de cent fois;  
 Mais qui la charmoit toutefois,  
 Et lui sembloit toûjours nouvelle:  
 Il lui disoit qu'elle étoit belle.

La passion de l'aimable Caliste s'accrût si fort avec le tems, qu'elle ne pouvoit plus abandonner son cher Orante; elle voulut qu'il s'attachât à elle absolument, & qu'il la suivît par tout où elle iroit; de sorte que bien des gens disoient assez plaisamment qu'elle l'avoit toûjours pendu à sa ceinture. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on les a trouvez cent fois seuls, & tête à tête dans une chambre. où ils passoient des jours presque entiers à s'entretenir, sans qu'il parût que la Dame se fût ennuyée. Un de ses Amans fort jaloux & fort emporté de son naturel, en pensa mourir de dépit un jour qu'il les surprit ensemble; la porte de la chambre étoit entr'ouverte, & ils étoient placez de telle maniere, qu'il voyoit sa Maîtresse sans qu'il pût voir celui qui étoit avec elle. Il jugea seulement qu'elle étoit en conversation galante avec quelqu'un, & quoiqu'il n'ouït pas ce qu'elle disoit, parce qu'il étoit trop éloigné, il le conjectura ainsi par les differens mouvemens de son visage, de ses mains, de ses bras, & de toute la personne.

Quel-

Quelquefois paisible & tranquile  
 Elle se tenoit immobile ,  
 Et sembloit écouter avec attachement :  
 D'autrefois on eût dit en la voyant sourire ,  
 Qu'elle approuvoit obligeamment  
 Les galantes douceurs qu'on venoit de lui dire.

Tantôt ses beaux yeux adorables  
 A tous les cœurs si redoutables ,  
 D'un noble & digne orgueil paroissent ani-  
 mez :  
 Tantôt ces mêmes yeux quittant leur humeur  
 fière ,  
 Languissans & demi fermez ,  
 Jettoient negligemment de longs traits de  
 lumiere.

Quelquefois sa bouche incarnate ,  
 D'une maniere délicate ,  
 Exprimoit de son cœur les tendres mouve-  
 mens ,  
 Et tâchoit de se rendre encore plus aimable  
 Par mille petits agrémens  
 Que formoit tout au tour un souris agreable.

Tantôt son front chaste & severe ,  
 Se monroit émeu de colere ,  
 Comme si son Amant en eût un peu trop dit ;  
 Tantôt adoucissant elle sembloit se rendre ,  
 Et d'un air assez interdit

Commander qu'il se tût, & souhaiter l'entendre.

D'une honte discrete & sage,  
 Le feu lui montoit au visage,  
 Qu'elle vouloit cacher en y portant la main;  
 Mais un petit soupir, vrai témoin de sa flamme,  
 S'étant échappé de son sein,  
 Découvrit en passant le secret de son ame.

Quoique toutes ces actions tendres & passionnées ne voulussent rien dire, & que l'aimable Caliste n'entretînt de la sorte Orante que par pur divertissement, & seulement pour sçavoir de lui si elle s'y prenoit de bonne grace, le jaloux néanmoins qui crut que c'étoit tout de bon, ne pût se tenir d'éclater; & tout impatient de voir ce fortuné Rival qu'il haïssoit déjà sans le connoître, entre brusquement dans la chambre, le visage en feu, les yeux égarez, & avec la démarche d'un homme furieux & tout hors de foy; mais il fut bien surpris lorsqu'il vit qu'Orante étoit le galand, avec qui sa Maîtresse s'entretenoit ainsi. Il n'en fut pas fâché, à dire le vrai; car bien qu'Orante fut tres aimable & de très-bonne mine, on ne s'allarmoît pas de le voir seul avec une Dame: il avoit assez d'entretien; mais c'étoit tout; & dans l'obscurité même

me où les Amans font les plus dangereux & les plus entreprenans , on ſçavoit qu'il n'étoit pas capable de rien ofer : de forte qu'il paſſoit bien ſouvent les nuits dans la chambre des Dames , ſans que néanmoins on en ſoupponnât rien à leur deſavantage. Orante , ſans s'étonner le moins du monde , ſe mocqua plaiſamment de l'incartade du jaloux : il en fit une deſcription naïve & ridicule , & lui fit voir en même-tems que cela étoit de fort mauvaiſe grace d'entrer ainſi tout effaré dans la chambre d'une Dame qu'il faiſoit profeſſion d'aimer ; & à qui d'ailleurs il ne pouvoit rendre trop de reſpect. Le jaloux en demeura honteux , & Caliſte , de ſon côté , parut fort interdite : Elle quitta donc la converſation qu'elle avoit avec Orante , pour en commencer une autre avec le nouveau venu , qui tout galand & tout ſpirituel qu'il étoit , n'eut garde de la cajoler ſi agréablement que celui qu'elle venoit de quitter. Il ſe mit à lui parler de ſes charmes : & pour lui donner à connoître la force de ſa paſſion , il lui repréſenta celle des traits dont il étoit touché ; mais cet Amant n'avoit pas le talent d'Orante , & ſans mentir ,

Quoi-qu'il fit avec adreſſe  
 Le Portrait de ſa Maîtreſſe ,  
 Il paroifſoit ennuyeux ;

Avec

Avec moins de langage  
 L'autre plus ingenieux,  
 En disoit bien davantage,  
 Et le disoit beaucoup mieux.

Aussi quittoit-elle volontiers toute autre compagnie pour celle d'Orante, qui assurément ne l'entretenoit jamais que de choses agréables, si ce n'étoit aux jours qu'elle étoit moins belle qu'à son ordinaire; car alors il ne pouvoit s'empêcher de lui dire ou qu'elle étoit pâle, ou qu'elle avoit les yeux battus, ou du moins qu'elle n'avoit pas bon visage. Cette façon d'agir n'étoit à la vérité nullement galante; aussi en fut-il puni & très-severement, puis qu'enfin il lui en coûta la vie, qui lui fut ôtée par cette même personne, dont il étoit aimé.

Dans le tems que Caliste avoit le plus de passion pour Orante, & qu'elle lui en donnoit mille preuves obligantes par les assiduez qu'elle avoit pour lui, elle tomba malade d'une grosse fièvre, qui l'obligea de se mettre au lit. Les Medecins ayant reconnu sa maladie, qui étoit quelque chose de plus qu'une fièvre, & qui étoit assurément le maladie la plus fâcheuse que puisse avoir une belle personne, non-seulement pour le peril qu'il y a de la vie, mais aussi pour les atteintes  
 cruel-

cruelles & funestes qu'en reçoit la beauté, firent retirer d'auprès d'elle tout ce qui pouvoit l'incommoder & commencerent par Orante, avec défenses expressees de le laisser entrer, quelque priere qu'en fît la malade. Cet ordre ne fut pas difficile à observer dans le commencement & dans le fort du mal, qui ne lui permettoit pas de songer à autre chose qu'à elle même; mais lorsqu'elle se vit hors de danger, on eut bien de la peine à resister à l'empressement qu'elle eut de voir son cher Orante: elle le demanda cent fois à ses femmes; elle les pressa & par prieres & par menaces de le faire venir, mais inutilement: on voyoit trop le peril qu'il y avoit de lui donner cette satisfaction. Elle étoit tellement changée, qu'elle n'étoit pas reconnoissable; & ceux qui l'abordoient ne pouvoient presque s'empêcher de témoigner leur étonnement, & l'horreur qu'elle leur faisoit; on se gardoit bien néanmoins de lui rien dire qui la pût fâcher, & l'on tâchoit de lui persuader que hors qu'elle étoit un peu bouffie & un peu rouge, elle étoit aussi belle que jamais. Cependant elle jugeoit bien qu'on la flatoit, & qu'on craignoit de l'affliger, & enfin qu'il n'y avoit au monde que son fidele Orante qui fût assez sincere pour lui dire franchement la verité. Un jour qu'el-

qu'elle se trouva seule, & que malheureusement aucune de ses femmes n'étoit demeurée auprès d'elle: pressée d'impatience, elle se leve; & n'ayant mis sur elle qu'une juppe, elle passe dans son Anti-chambre, où elle croyoit trouver Orante, & où en effet elle le rencontra appuyé sur la table, où il attendoit toujous qu'on le fist entrer. Transportée d'une extrême joye de le voir, & en même-tems saisie d'une horrible crainte, qu'il ne lui apprît de mauvaises nouvelles, elle s'approche. Mais, hélas! quelle entrevüe, & qu'elle fut cruelle à tous les deux! Elle ne fut pas plutôt devant lui, que par une indiscretion étrange, il lui dit, qu'elle faisoit peur. On ne peut pas exprimer le dépit, ni la douleur qu'elle en ressentit, ni la précipitation avec laquelle elle se retira, néanmoins comme elle ne pouvoit pas croire une chose si surprenante, & que d'ailleurs elle vouloit voir si son insolence iroit jusqu'à redoubler, elle s'avance toute tremblante & toute enflâmée de colere. Lui, sans s'émouvoir, repete distinctement ce qu'il venoit de dire, & ajoute seulement qu'elle avoit tort de s'émouvoir ainsi; & que cette grande alteration qui paroissoit sur son visage, ne servoit qu'à la rendre encore plus laide & plus épouvantable. Ah! c'en est trop (s'écria l'infortunée



tinée Caliste) tu t'en repentiras, & voici la dernière fois qu'il t'arrivera d'en user ainsi. En prononçant ces mots, elle prit un poinçon qui étoit sur la table, & en frappa de toute sa force le malheureux Orante. Quoique l'arme dont elle se servit ne soit pas de soi fort dangereuse, & qu'elle fût conduite par la main d'une femme, elle fit néanmoins une telle blessure, que le coup se trouva mortel. Le pauvre Orante ne cessa pas néanmoins de lui dire ses vérités tant qu'elle fut devant lui. Il est vrai qu'il ne s'expliquoit pas si nettement qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit un peu confus pour vouloir s'exprimer en trop de manières: mais il ne se rendit point tant qu'il pût se faire entendre; lors même, qu'il n'eut plus de force, son visage mourant contrefaisoit par ses grimaces la laideur de sa meurtrière. L'Amour qui suit par tout la beauté, & qui ne peut vivre un moment sans elle, avoit quitté Caliste depuis quelques jours; mais parce qu'il ne pouvoit pas oublier entièrement une personne dont il avoit tiré de si grands avantages, & qui l'avoit rendu maître de tant de cœurs, il venoit la voir de tems en tems, pour apprendre de ses nouvelles.

Ce petit Dieu qui aimoit Orante, & qui sans doute lui eût sauvé la vie, s'il

eût été present à cette aventure, n'arriva malheureusement qu'après que le coup fut donné, & lorsqu'il n'étoit plus tems de le secourir : déjà sa belle ame s'étoit envolée ; & lorsqu'il s'approcha de lui , il ne trouva plus que son corps, sans couleur, sans mouvement, & froid comme glace. A la vûe d'un si triste spectacle, l'Amour fut touché de douleur, & soupira la perte qu'il venoit de faire ; il se souvenoit que c'étoit de lui que mille personnes avoient appris l'Art de se faire aimer : que souvent une femme mediocrement belle, qu'il avoit aidée à s'ajuster, avoit blessé des cœurs ; que sans son secours, elle n'auroit pas seulement touché, & enfin qu'il perdoit en lui un de ses plus importans Ministres, qui avoit travaillé le plus utilement pour la gloire & pour l'agrandissement de son Empire, & qui sans doute s'entendoit le mieux à bien ranger des attraits, & à mettre des charmes & des appas en état de vaincre & de conquerir. Il eut à la verité quelque joye de la juste punition d'Orante, qui avoit outragé si cruellement une femme dont il étoit aimé, & qui avoit contrevenu avec tant d'insolence à la premiere & la plus inviolable de toutes ses loix, qui est celle de ne jamais parler mal des femmes, & sur tout en leur presence :  
néan-

néanmoins, il eut bien souhaité lui redonner la vie ; mais on ne sçait que trop que c'est une chose au-delà de ses forces, & que lui qui la donne à tout le monde, ne peut pas la rendre quand une fois on l'a perdue. Tout ce qu'il put obtenir des destinées, fut que le corps d'Orante seroit incorruptible, & qu'il auroit les mêmes qualitez que son ame avoit possédées. A peine l'Amour l'eut-il ainsi ordonné, que le corps d'Orante perdant insensiblement la figure d'homme, devint uni, poli, clair & brillant, capable de recevoir toutes sortes d'images, & de les exprimer naïvement: si bien que dans le même tems, on lui vit représenter tous les objets qui se trouverent devant lui. L'Amour qu'il dépeignit avec son arc & son carquois, & tel qu'il étoit alors, en parût tout surpris. Il s'approche avec admiration, il se regarde de tous côtez, & remarque avec bien de la joye que depuis qu'il est au monde, il n'a rien vû de si beau, ni de si charmant que lui.

Comblé de plaisir & de gloire,  
 Il contemple son front d'ivoire,  
 Ses yeux entincelans & doux,  
 Ses yeux qui font trembler le plus ferme courage,

Et de qui le muet langage  
Est le plus éloquent de tous.

Il voit de sa bouche divine  
Le ris & la grace enfantine ,  
Dont lui-même se trouve épris ;  
Il void de ses cheveux les tresses vagabon-  
des ,

Qui mollement tombent par ondes  
Sur un tein de rose & de lys.

Il voit de ses plumes changeantes  
Les couleurs vives & brillantes ,  
Il en admire les appas ,  
Et semble s'étonner en les voyant si  
belles ,

Pourquoi l'on se plaint de ses aîles,  
Jusqu'à vouloir qu'il n'en eût pas.

Il voit sa trouffe où sont ferrées  
Ces petites flèches dorées ,  
Qui par tout le rendent vainqueur ,  
Dont les coups font languir d'un aimable  
martyre ,

Et dont quelque part qu'il les tire ,  
Il sçait toujours frapper au cœur.

Le Dieu volage de Cythère ,  
Qui se mire & se confidere ,  
Est amoureux de son tableau.

Et son cœur enflâmé sent un plaisir extrême,  
 Qui le rend la moitié plus beau,  
 En voyant un autre lui-même.

Ainsi lorsque deux belles ames  
 Brûlans de mutuelles flâmes,  
 L'amour en a plus d'agrément,  
 Il répand dans les cœurs une joye incroyable,  
 Et jamais il n'est plus charmant  
 Que quand il trouve son semblable.

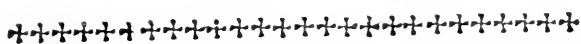
La satisfaction que reçût l'Amour en se mirant fut si grande, qu'elle dissipa entièrement le chagrin que lui avoit donné la mort du malheureux Orante, sur tout quand il le vit métamorphosé de la sorte parce qu'il jugea bien qu'il pourroit d'orénavant lui être aussi utile que jamais, & lui rendre en cet état les mêmes services qu'il en avoit reçûs durant sa vie.

Ainsi finit l'histoire que ce galant homme nous conta; elle plût fort à la compagnie, & lui fournit un ample sujet de conversation. Chacun fit sa réflexion sur l'aventure du malheureux Orante, & tous demeurèrent d'accord qu'il avoit été véritablement un grand faiseur de Portraits; mais qu'il n'étoit pas arrivé néanmoins à la dernière perfection de son Art, qui ne demande pas seulement une imagination vive & prompte comme la sienne, pour

dépeindre indifferemment toutes choses ; mais qui desire encore un jugement solide, qu'il n'avoit pas pour sçavoir faire le choix de ces mêmes choses , & pour bien connoître la belle maniere dont il les faut représenter ; parce que ( dirent - ils ) qu'en faisant un Portrait ou quelque'autre description , il s'offre mille petites veritez , ou inutiles ou désagréables , que l'on doit supprimer ; qu'il s'en presente d'autres qu'il ne faut toucher que legerement ; & enfin que comme il n'est rien qui ne puisse être regardé de plusieurs biais , l'adresse principale de celui qui travaille , est de les tourner toujours du plus beau côté. Cette maxime fut appuyée par l'exemple de plusieurs belles descriptions , & sur tout de celles qui sont dans Clelie & dans Celinte , qui furent admirées de toute la compagnie , & desquelles il fut dit d'une commune voix , que si jusques à ce jour elles ont eûs peu de semblables , elles seront dorénavant le modèle de toutes les autres.



QUESTION



# QUESTION

## GALANTE.

**A** Lors qu'un véritable Amant ,  
 A laissé prendre sa franchise  
 Par un objet qui le méprise ,  
 Le doit il aimer constamment ?

## REPONSE.

**L'**Amour, pour qui sçait bien aimer,  
 N'eut jamais rien d'amer ,  
 Les refus, les mépris de la beauté qu'on  
 aime ,  
 Et sa colere même ;  
 Peuvent touûjours charmer.  
 Dès-lors qu'on est soumis aux loix d'une inhu-  
 maine ,  
 On en doit tout cherir , même jusqu'à la  
 haine ,  
 Et comme un bon Pilote au milieu de la mer,  
 Peut surmonter le vent à force de ramer ,  
 De même nous devons par la perseverance  
 Vaincre l'indifference ,  
 Les langueurs, les souûpirs, les pleurs, & les  
 regrets ,

Sont des agens discrets,  
 Par qui seuls nous devons surprendre  
 Les passages de Tendre,  
 Et quel qu'en ce dessein puisse être le danger,  
 Un Amant doit mourir plutôt que de changer.

+++++X+++++

## Q U E S T I O N II.

Q Uand deux beaux yeux ont pû charmer,  
 Quelqu'un qu'on ne sçauroit aimer,  
 Et qu'une aveugle obéissance  
 Suspend un peu l'indifférence,  
 Que dans nos jeunes cœurs font naître tous les  
 jours,  
 Ces tyrans des tendres amours,  
 Peut-on malgré la destinée,  
 D'un fatal hymenée,  
 Goûter ces précieux momens,  
 Pour qui soupirent tant d'amans ?

## R E P O N S E.

E Ncor que d'être aimé soit un plaisir sensi-  
 ble,  
 Ha ! qu'il est impossible  
 Alors qu'on n'aime pas  
 D'en goûter les appas.

Quand



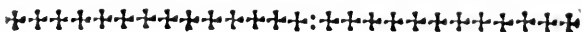
Quand un pauvre cœur est en butte,  
 Aux attraites qui le perfecute,  
 Quoique la politique avec tout son effort ;  
 Essaye en le flatant d'en radourcir la chûte,  
 L'amour est dans ce point plus cruel que la  
 mort.

+++++

### QUESTION III.

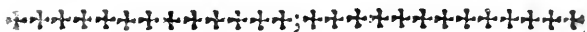
**L**orsqu'une Belle injuste ordonne à son  
 Amant ,  
 Ou par amour , ou par caprice  
 De faire une injustice ,  
 Et que l'honneur s'oppose à ce commande-  
 ment ,  
 Dans cette étrange peine ,  
 Voyant bien qu'un refus le peut faire haïr ,  
 Doit-il rompre sa chaîne ,  
 Ou doit-il obéir ?





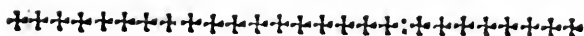
## R E P O N S E.

**L'**Amour n'est jamais sans estime ,  
 Je suis délicat en ce point  
 Que je crois qu'on ne m'aime point  
 Lorsqu'on m'oblige à faire un crime :  
 Dedans cette nécessité  
 D'obéir , ou rompre sa chaîne ,  
 Il vaut mieux quitter l'inhumaine ,  
 Que de faire une lâcheté.



## A U T R E R E P O N S E.

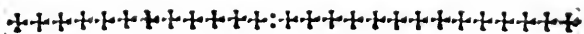
**T**ous les commandemens doivent être des  
 loix:  
 A ceux qui d'une Belle adorent la puissance ,  
 Il ne doit plus être en leur choix  
 De mettre la raison & l'amour en balance :  
 Ils doivent obéir enfin aveuglément ,  
 Si-tôt que l'on raisonne, on cesse d'être A-  
 mant.



## A U T R E.

**T**Ernir la gloire des Amans ,  
 Lorsque pour eux on a du tendre :  
 Aimer , haïr à même-tems ,  
 C'est ce que je ne puis comprendre :  
 L'amour est fondé sur l'estime ,  
 La generosité regle tous ses desirs ,  
 Les illustres projets forment tous ses plaisirs.  
 Il abhorre toujourns la bassesse & le crime :  
 Aussi d'abord qu'une beauté  
 Nous force à faire une injustice ,  
 Nous devons au mépris en faire un sacrifice ,  
 Et nous venger ainsi de sa temerité :  
 Lorsqu'une Belle injuste exerce son empire ,  
 Ce n'est pas l'amour qui l'inspire.





A MADEMOISELLE  
 DE SCUDERY.

Sur un Pigeon étranger qui ve-  
 noit débaucher ses Pigeonnes.

---

*V E R S   I R R E G U L I E R S .*

**N**E sçauriez-vous en paix posséder vos  
 Pigeones ,  
 Et faut-il qu'à chaque moment  
 Vous voyez arriver à ces tendres mignonnes,  
 Ou la mort ou l'enlèvement ?

C'étoit assez que l'autre année ,  
 La colere d'un chien contr'elles déchaînée,  
 De votre favorite ont causé le trépas ,  
 Sans qu'après un coup si funeste ,  
 Un Pigeon qu'on ne connoît pas ,  
 Vienne vous enlever le reste.

Quoi ! cet oyseau si doux vous a joié ce tour ;  
 Lui qu'on croit la même innocence ,

Et

Et sous une belle apparence  
Il cachoit l'humeur d'un Vautour.

Dessous sa blanche petitoye ,  
Il eut tant de malice & de temerité :  
Ha , peut-être qu'il s'est gâté ,  
Avec quelques oyseaux de proye.

Mais , Sapho , jugeons autrement ,  
Croyons le Pigeon moins coupable :  
Il vit votre Pigeone & la vit fort aimable ,  
D'abord il devint son Amant ,  
La Pigeone à son tour ne lui fut pas cruelle ,  
Elle brûla pour lui d'une ardeur mutuelle ,  
Et c'est de son consentement ,  
Qu'il a fait cet enlèvement.

Son action n'est pas un crime ,  
Sapho , vous devez l'approuver ,  
Ce Pigeon scût d'amour cette belle maxime ,  
Que lorsque par ses soins on ne peut arriver ,  
A la possession de l'objet qu'on estime ,  
Il n'est rien tel que d'enlever.

++++++:++++++

I. *ELEGIE A MADAME*  
*la Comtesse de \* \* \**

**L**E fortuné Tirsis sur les rives de Seine ,  
 Alloit souvent chanter son amoureuse peine ;  
 Mais s'il fut toujors conduit par ses soupirs ,  
 Il s'y sentit enfin porté par ses plaisirs :  
 Sa fortune presente & sa douleur passée  
 Lui formoient des objets si doux à la pensée ,  
 Que pour s'entretenir de ses plus chers secrets ,  
 Avec ses confidens ainsi que lui discrets ,  
 Il cherchoit les rochers , les bois , les solitudes ,  
 Qui furent les témoins de ses inquiétudes.  
 Ce Berger transporté de son fort bienheureux  
 Suivant le mouvement de son cœur amoureux ,  
 Setrouva dans le fond d'une forêt sauvage ,  
 Dont les feüillages verts & l'agréable ombrage  
 Retentissoit des chants de cent petits oyseaux

Qui

Qui sembloient s'accorder au doux bruit des  
ruisseaux.

Ces beaux lieux où l'on voit mille roses fleu-  
ries

Charmerent quelque tems ses douces rêve-  
ries ,

Puis se représentant l'excès de son bonheur ,  
Il proféra ces mots pleins d'amour & d'ar-  
deur.

J'aimois , vous le sçavez , la jeune Climéne ,  
Sans esperer de voir jamais finir ma peine ,  
Et quand de ses beaux yeux je me sentis char-  
mer ,

Je fis tous mes plaisirs de la voir & l'aimer :  
Ces beaux yeux mes vainqueurs, doux tyrans  
de mon ame ,

Ces miracles d'amour , ces sources de ma  
flâme

Firent sur moi l'essai de leur divin pouvoir ,  
Et blessèrent mon cœur sans s'en appercevoir.  
Mais comme le premier je reconnus ses char-  
mes ,

Je ressentis ses traits & lui rendis les armes :  
Amour , ce doux vainqueur , qui nous force  
d'aimer ,

A sçû pour moi la vaincre & pour moi l'en-  
flâmer.

Oüi , mes chers confidens , je vais cesser de  
craindre ,

Vous ne m'entendez plus soupirer ni me plain-  
dre :

Et quand je quitterai le soin de nos hameaux,  
Pour venir en ces lieux enfler mes chalu-  
meaux ,

Vous entendrez chanter sur ma douce mu-  
sette ,

De mes charmans plaisirs la tendre chanso-  
nette ,

Ma peine va finir par un destin plus doux ,  
Gardez-bien mon secret , je ne le dis qu'à  
vous ,

Celiméne veut bien faire route ma gloire.

Et de tant de Bergers qui sentoient sa rigueur ,  
Seul , elle m'a choisi pour me donner son cœur,  
Seul , je posséderai cette jeune merveille ,  
Dont la rare beauté n'eut jamais de pareille ;  
Vous qui sçûtes mes maux & mes tristes sou-  
pirs ,

Beaux deserts apprenez desormais mes plai-  
sirs ,

Ecoutez les discours de ma belle Bergere.

J'étois prêts d'elle assis sur la verte fougere ,  
Lui contant mes tourmens & tout noyé de  
pleurs ,

J'étois près d'expirer de mes vives douleurs.





O Berger trop heureux ! soit constant, me dit-elle ,

Je vais récompenser ton amour si fidèle ;

Je te donne mon cœur , en est-ce assez, Tirsis,

Pour quitter tes chagrins & tes cruels soucis ?

Songe que pour toi seul j'abandonne à leurs peines ,

Les Bergers plus parfaits de ces aimables plaines ,

Je ne te conte point l'indiscret Alidon ,

Mais vois l'amour constant du charmant Loridaon ,

Regarde sa beauté , regarde son mérite.

Pour toi, je le méprise, & pour toi je le quitte ;

Tout ce qu'il dit m'ennuye ; & lorsque je te vois ,

Mon cœur & mes desirs courent toujours vers toi ,

J'aime de ton esprit la tendresse infinie ,

Et j'aime de ta voix la douce mélodie.

Quitte , quitte , Berger , cette morne langueur ,

Puisque je vais quitter mon injuste rigueur ,

Conserve-moi ton cœur , sois constant , sois fidèle ,

Je jure de t'aimer comme une Tourterelle :

Aimons - nous donc , Tirsis , mais aimons-nous toujours ,

Et

Et faisons voir qu'il est d'éternelles amours.  
Ces discours si charmans, cet amoureux langage

De mes esprits charmez m'empêcherent l'usage ;

Je ne puis lui répondre, & les sens enchantez,  
Je parus insensible à ces rares bontez :

Mais ce fut toutefois prouver à Celiméne  
De l'excès de ma joye une preuve certaine,  
Et ce muet langage alors qu'on sçait aimer  
En explique bien plus qu'on n'en peut exprimer.

Vous, à qui j'ai parlé des secrets de ma vie  
Et des felicitez dont ma peine est suivie:  
O vous qui n'entendez que plaintes & soupirs !

Alors que mes Rivaux tous brûlans de desirs,  
Viendront vous raconter leur peine & leur martyre,

Aimables confidens, gardez-vous de leur dire  
Que ma belle Bergere a reçu tous mes vœux,  
Et que ce digne objet recompense mes feux ;  
Si toutefois la joye & l'extrême allegresse,  
Peintes sur mon visage au lieu de la tristesse ;  
Si mon contentement ne leur découvre pas  
Que Celiméne enfin a conclud leur trépas :  
Mais, quand pour leur donner quelque peu  
d'allegeance,

Vous

Vous voudriez bien flatter leur extrême souffrance ,

Ces Bergers sans espoir , ces Amans malheureux

Connoîtront assez-tôt leur destin rigoureux ,

Alors que sous le frais de ce bocage sombre

Auprès de ma Bergere assis tous deux à l'ombre ,

Ils me verront passer tant d'heureux & beaux jours

En nous entretenans de nos tendres amours.

Quelquefois nous serons au bord de la fontaine ,

Pendant que nos troupeaux iront parmi la plaine :

Là , je lui chanterai sur quelque joli son

De nos charmans plaisirs la nouvelle chanson ,

Et de mille baisers que je voudrois lui rendre

Je lui ferai payer le plaisir de l'apprendre.

Ainsi s'écouleront nos plus heureux momens

Dans la douce langueur de mille embrassemens ;

Ainsi de nos jaloux malgré toute l'envie ,

J'attens de Celimène une plus douce vie ,

Et jamais des destins les soins officieux ,

Ne firent d'un mortel le sort plus glorieux.

Amour , que tes plaisirs surpassent bien tes peines ,

Qu'on

Qu'on suppose aisément le doux poids de tes chaînes ;

Quand après ses tourmens, ses mortels déplaisirs,

D'un amoureux Berger tu combles les desirs :  
Et vous charmans oiseaux, hôtes de ces bocages,

Qui vous plaignez d'amour par vos tristes ramages ,

Vous devez esperer enfin un sort plus doux,  
J'étois, vous le sçavez, plus malheureux que vous.

Miracle de nos jours ! Comtesse incomparable ,

Beau sujet de mes vers dont l'esprit adorable  
Juge si bien les airs les plus melodieux ;

Vous de qui les doux chants pourroient charmer les Dieux ,

Venez pour un moment sous le frais de cet hêtre ,

Entendre de Tirsis la musette champêtre ,

Daignez voir un Berger au comble de ses vœux ,

Vous qui de vos Amans faites des malheureux :

Ecoutez sa chanson elle est pour vous nouvelle ,

Et vous n'en avez point fait chanter une telle :

On ne chante en tous lieux rien que votre rigueur ,

Mais

Mais Amour sçaura bien vous trouver un vain-  
queur

Qui par ses beaux concerts & sa douce har-  
monie,

Instruira l'Univers de sa gloire infinie.

## MAXIME D'AMOUR.

S'Il arrive dans vos absences  
Des sujets d'éclaircissement,  
Amans, faites vos diligences

Pour vous éclaircir promptement :

Mais quoique vous puissiez librement vous  
écrire,

N'espérez pas trouver par là votre repos :

On s'explique fort mal, quoique l'on puisse  
dire,

Et cela ne guerit qu'à demi de ses maux :

Iris, il se faut voir & parler tête à tête,

Croyez-moi, l'on s'entend bien mieux  
Par le seul langage des yeux

Que par tout celui qui nous reste;

Et pour peu qu'on ajoûte à leurs charmans  
discours

Ou de bon traitement ou bien quelque ten-  
dresse,

Et que pour le coupable Amour vient au se-  
cours,

Il est bien criminel si le courroux ne cesse.

*Retour*

+++++ : +++++x+++++

*Retour d'un desespoir amoureux.*

**L**E Berger Tirfis  
 Rongé de soucis,  
 De voir sa Climéne  
 Rire de sa peine,  
 Alla se percher  
 Sur un haut rocher ,  
 Voulant finir son supplice  
 Dans un precipice ;  
 Mais songeant que ce saut  
 Etoit bien haut ,  
 Et qu'on mourroit  
 Quand on voudroit,  
 Et qu'on vivroit  
 Tant qu'on pourroit ;  
 Quelque volage & legere  
 Que fût sa Bergere ,  
 Il fit nargue à ses appas ,  
 Et revint au petit pas.

Les Rimeurs Sylvains  
 Des autres prochains  
 Sur cette amourette  
 Firent chansonnette ,  
 Pensant que la mort  
 Eût fini son sort ,

Même

Même l'injuste Climéne,  
 En étoit plus vaine ;  
 Pendant que ce Berger,  
 Loin de tout danger,  
 Bien s'assûroit  
 Qu'il ne mourroit,  
 Mais qu'il vivroit,  
 Tant qu'il pourroit ;  
 Et revenant vers sa belle,  
 Il se mocqua d'elle ;  
 Et les Sylvains étonnez  
 En eurent un pied de nez.

+++++

## LE NOUVEAU REGLEMENT D'AMOUR.

### A ELIZE.

**Q**Uoi ! belle Elize , vous ne sçavez pas le desordre qui est arrivé dans l'Empire d'Amour ? On ne parle d'autres choses dans tout Paris , & je m'étonne que vous qui y avez beaucoup de part, n'en foyez pas encore toute avertie ; toutes les Cabales amoureuses en sont effrayées ; tous les vrais Amans en sont alarmez , & en font tout haut leurs plaintes ;  
 &

& l'on accuse seulement les personnes de votre sexe de n'en avoir pas tous les regrets du monde.

Le siècle d'inconstance enfin est de retour ,  
Et l'amour même l'autorise ,  
Rendez graces à Dieu , belle & charmante  
Elize ,  
Vous pouvez coquetter sans offenser l'amour.

Mais puisque vous ne sçavez pas d'où vient cette nouveauté , je vais vous en instruire.

Sur le bruit qui couroit qu'on faisoit une forte brigue devant le trône d'Amour , j'y courus d'abord ; & comme je suis fort connu des moindres petits Amours , pour m'avoir suivi dans divers voyages que j'ai faits , j'en eus point de peine à entrer dans le Palais d'Amour , & même dans la salle , où il se tenoit une grande assemblée. Il y avoit grand monde , mais je n'y rencontrai que de ces gens qui ne sçauroient aimer en un seul lieu , & qui courent de Belle en Belle. Tous sembloient avoir beaucoup d'empressement , & même un peu d'inquiétude ; & rencontrant d'abord un de mes amis , je lui demandai le sujet qui avoit assemblé tant de monde ; & voici ce qu'il me repondit :

Nous



Nous demandons justice au Souverain des Dieux ,

Contre la cruauté des Belles :

On est las de les voir ingrates & rebelles ;

Et parmi tant d'Amans qui leur offrent des vœux ,

On les rebute tous sans leur faire justice ;

Pour n'en accepter qu'un au gré de leur caprice.

Après avoir ainsi parlé , il me donna un papier qui contenoit ces vers , & qu'il avoit déjà présenté à l'Amour.

+++++

## PLACET A L'AMOUR.

**G**rand Dieu ! dont le pouvoir s'éleve jus-  
qu'aux Cieux ,

Vous qui sçavez charmer les hommes & les Dieux ,

Mille Amans rebutez de la rigueur des Belles,  
Cherchent à vos autels un azile contr'elles.

On les voit , en Tyrans , se servir contre nous  
Du pouvoir absolu qu'elles tiennent de vous ,

Faire que sous leurs loix tant de monde sou-  
pire ,

On les voit chaque jour usurper votre empire.

Suivant leur fantaisie , au gré de leur humeur,  
 Accepter , retenir , ou rebuter un cœur ,  
 Et croire par l'orgueil qui les rend temerai-  
 res ,

N'être deffous vos loix qu'esclaves volontai-  
 res.

On ne peut plus aimer , si par votre pouvoir,  
 Vous ne les obligez à faire leur devoir,

Et si vous ne chassez cette sottte constance ,  
 Qui n'est qu'un beau pretexte à leur indiffe-  
 rence ,

On croit impunément causer mille trépas ,  
 Faire cent malheureux pour un qui ne l'est

pas :

Et sur la folle erreur d'être toujours fidèles ,  
 Rebuter cent Amans qui soupirent pous elles.  
 Il est honteux , Amour , qu'il faille sous vos  
 loix ,

N'aimer qu'un seul objet , & n'aimer qu'une  
 fois :

Si l'on ne voyoit pas plus d'Amans que de Bel-  
 les ,

On souffriroit des noms de constans , de fidel-  
 les :

Mais pour autoriser les infidelitez ,

La nature est pour nous avare de beautez :

Et lorsqu'elle en produit par faveur ou fortu-  
 ne ,

Elle en enlaidit tant pour en embellir une ,

Poug

Pour la favoriser fait tant de laids objets ,  
 Et s'épuise si fort pour embellir ses traits ,  
 Qu'il faut que la douceur repare avec usure ,  
 Le tort qu'en sa faveur nous a fait la nature.

Nous venons donc ici , vous conjurer , Amour ,  
 De régler les abus qui sont dans votre Cour ,  
 Et par vos Reglemens à jamais d'interdire  
 A la sottise fierté l'accès dans votre empire.

A peine avois-je lû ce Placet , que je vis  
 venir l'Amour qui s'assit dans son trône ,  
 & prononça ces paroles :

Des Amans rebutez j'approuve fort la plainte ,  
 J'apporte un Reglement qui pourra les ven-  
 ger ,  
 Les Belles apprendront à me mieux menager ,  
 Et qu'on doit m'obéir avec respect & crainte.

Après avoir ainsi parlé , il distribua  
 beaucoup de papier qu'il tenoit en sa main ;  
 à plusieurs petits Amours , leur comman-  
 dant d'en porter de tous côtez , afin que  
 personne n'ignorât son nouveau Regle-  
 ment ; & un de ces petits Amours m'en  
 donna un , dont voici la copie.

+++++

## REGLEMENT D'AMOUR.

**S**UR les plaintes qui nous ont été faites contre la fierté des belles, qui abusoient du secret de plaire, que nous leur avions accordé, & sur l'avis que nous avons eu de leur cruauté, où leur fidelité déroboit à notre empire une quantité d'Amans fort considerable, nous avons trouvé bon, pour y mettre ordre, de les obliger à nous en fournir un nombre assuré; & afin de faire justice à tout le monde, voici l'ordre que nous prétendons y être observé.

Les belles brunes fourniront cent Amans.

Les belles blondes, quatre-vingts.

Les spirituelles qui n'ont pas de la beauté, soixante.

Les spirituelles qui n'ont que de l'agrément, trente.

Les mediocres beautez, cinquante.

Les agreables beautez, quarante.

Les personnes qu'on appelle bien faites, trente.

Les guaguis, dix.

Les friponnes, vingt.

Les laides, un.

Les laidrons, six.

Voilà

Voilà notre Reglement: & afin qu'il soit bien observé, nous enjoignons à toute personne, de quelque qualité & condition qu'elle soit, sur peine de ne plaire plus, de venir se faire enrôler à son rang, selon le degré de beauté qu'elle sera jugée avoir; & ensuite on sera obligé dans l'espace de six mois, de venir présenter devant notre thrône le nombre des Amans, auquel on aura été obligé.

Que c'est une illustre victoire,

De voir cent Amans sous vos loix!

Mon cœur, quoi qu'alarmé d'en voir tant à la fois,

Regarde avec plaisir l'éclat de votre gloire.

Mais pour en revenir au Reglement, dès que l'Amour eut prononcé son Arrêt, tout le monde subit; & moi qui avois la curiosité de sçavoir l'effet que ce Reglement produiroit dans les esprits, je ne manquai pas de me trouver le lendemain dès le matin dans la même salle où il étoit le jour de devant. En vérité c'étoit une chose fort plaisante à voir; il y avoit tant de monde, qu'on ne pouvoit approcher du thrône. Les uns croyoient que c'étoit une injustice épou-

ventable , qu'on renversoit toutes les loix d'Amour , que c'étoit établir la coquetterie , & qu'enfin on vouloit faire de toutes les belles personnes autant de Mademoiselle..... les autres dispuoient contr'eux, disoient qu'ils ne devoient pas parler si haut dans le Palais d'Amour, qu'on trouveroit peut-être moyen de le faire changer, si on s'y prenoit par la douceur : d'autres ne faisoient que rire , & se moquoient de ceux qui tenoient le parti de la constance : il y avoit aussi des femmes , mais plus discrettes ; elles cachotent leurs pensées , & attendoient en repos que l'Amour fût dans son thône pour lui faire leurs plaintes. Enfin il parut ; & comme j'étois venu des premiers , je me mis dans une place , d'où je ris fort à mon aise de ce que je vais vous raconter.

Le premier qui se presenta devant l'Amour étoit un homme qui sembloit saisi de quelque mortel déplaisir ; & après quelques soupirs précipitez , il prononça ces mots :

Quoi donc ! Amour , pour toute recompense ,

Après avoir languï si long-tems sous tes loix ,  
Quand mon Iris si cruelle autrefois ,

Semble

Semble vouloir payer mes vœux & ma constance ,

Quoi ! cent Amans partageront mon sort ?

Grand Dieu , pardonne à ma foiblesse ;  
Nul mortel n'osera prétendre à ma Maîtresse ,  
Sans me donner la mort.

Je ne sçai comment il pût achever ces paroles ; car il paroissoit si transporté , qu'il ne pouvoit parler mais l'Amour , sans s'émouvoir , lui répondit ainsi :

Je suis ravi de voir ces tendres mouvemens ,  
Que mes traits font naître en ton ame.  
Mais c'est trop s'emporter dans ces beaux sentimens ,  
Iris a cent beautez , & sans trahir ta flâme ,  
Son merite a dequoi contenter cent Amans.

Je vous assure que ce pauvre Amant me fit pitié ; mais aussi celui qui le suivit me fit bien rire : Il paroissoit assez gay , & parla ainsi à l'Amour :

Amour , Climene , est assez belle ;  
Elle te doit au moins cinquante Amans ,  
Quoiqu'elle m'aime bien , quoiqu'elle soit fidelle ,  
Tu le veux , Amour , j'y consens.

Mais ce nombre d'Amans m'importune & me gêne ,

On ne pourra jamais parler seul à Climéne ,  
C'est causer du desordre ; & pour le prevenir ,  
Fais que chacun ait sa semaine ,  
Tour-à-tour pour l'entretenir.

Amour souïrant de cette demande, lui répondit ainsi :

Quoique cinquante Amans entourent ta Maîtresse ,

Qu'ils la veillent sans cesse , & qu'ils en soient jaloux ,

Quand on a de l'adresse ,

On trouve en dépit d'eux les momens les plus doux.

Il parut en même-tems une femme qui prenoit un soin extrême à cacher son visage ; mais elle avoit la taille si belle , quoiqu'elle fit tout ce qu'elle put pour la cacher avec un grand voile, qu'on ne laissoit pas de l'appercevoir. Elle dit à l'Amour qu'elle venoit s'enroller ; mais comme elle étoit extrêmement laide, qu'elle le prioit de la regler sur le pied des laides, sans l'obliger à se montrer, pour lui en épargner la honte. Quoique l'Amour ne se méfiât pas de sa feinte, néan-



neanmoins il lui dit qu'il falloit la voir. Cette femme surprise de voir que son dessein n'avoit pas réussi, se jetta aux pieds de l'Amour; après avoir jetté son voile, elle fit entendre parmi ses pleurs & ses soupirs, la voix du monde la plus touchante.

Amour je t'ay reçu dans le fond de mon  
cœur

Sans nulle résistance.

Par quelle injustice & barbare rigueur,

Veux-tu forcer mon cœur à l'inconstance ?

Je n'aime que Tirsis, lui seul peut m'engager,

Ce n'est qu'à lui que je veux plaire,

Je l'aime assez lui seul, Amour, pour satisfaire

A ce nombre d'Amans où tu veux m'obliger.

Amour parut touché de cette plainte,  
& lui répondit avec grande douceur :

Aimez votre Tirsis, j'y consens, belle Iris,

Il aura votre cœur encor qu'on le partage :

Faites-le le premier de tous vos favoris ;

C'est un assez bel avantage,

Mais avec tant d'appas ce seroit grand dommage,

Que d'une seule amour votre cœur fût le  
prix.

Cette réponse ne la contenta pas; & remettant son voile elle se retira fort en colere. Une autre prit sa place, qui n'étoit pas moins belle, & qui outre sa beauté naturelle sembloit n'avoir encore rien oublié de tous les agrémens qui pouvoient lui donner de l'éclat. Avec un air fort enjoué, elle parla ainsi:

Amour tu me vois assez belle,  
 Pour captiver cent Amans à la fois,  
 Je me plains seulement que tes nouvelles loix,  
 Font à mes yeux une injure cruelle,  
 Et bornent à trop peu le pouvoir de leurs  
 feux,  
 Et c'est te faire tort qu'arrêter leur victoire;  
 Je te payerai bien, Amour, mais pour ma  
 gloire  
 Ne donne point de borne au pouvoir de mes  
 yeux.

Amour parut fort satisfait de sa plainte, & lui dit :

Ce noble orgueil est digne, Belle,  
 Etendez votre empire au bout de l'Univers,  
 Rangez par vos beaux yeux mille Amans  
 dans vos fers :

Je ne leur ôte rien par cette loi nouvelle,  
 Pour regler leur pouvoir, je ne l'ay pas borné;  
 Et l'excès en amour n'est jamais condamné,

Je

Je n'aurois jamais fait si je racontois toutes les plaintes qui furent faites. Un vieux jaloux vouloit que sa Maîtresse passât pour laide, afin qu'elle n'eût qu'un Amant; on lui faisoit voir que sa Maîtresse avoit le teint beau; les yeux bien fendus, la bouche belle, la taille admirable: enfin, tout ce qui peut faire une grande beauté. Il souûtenoit qu'elle étoit toujours pâle, que sa bouche se défaisoit en parlant, que ses yeux étoient trop gros, & que sa taille, enfin n'avoit rien d'extraordinaire, Il en vint ainsi plusieurs; mais ce qui fut déplaisant, c'est de voir que comme les brunes avoient le premier rang, toutes les femmes qui avoient les cheveux d'un clair brun ou châtin clair, ou même blond un peu douteux, se rangeoient du parti des brunes; & l'on en voyoit même qui avoient mis des coins bruns. Ce qui étoit encore assez divertissant, c'est que pas une femme, hormis celle dont je vous ay parlé, ne vouloit passer pour laide; les laides étoient au moins de mediocres beautez; les mediocres beautez, s'estimoient au rang des Belles; il y en avoit même beaucoup qui avoient emprunté des Amans, & croyoient justifier leurs prétentions; les friponnes se plaignoient hautement, disant qu'elles avoient toujours eu le

pas avec les agréables beautez, & qu'elles étoient de tout tems en possession de toutes les mignardises d'Amour. Il y avoit un autre démêlé entre les belles blondes & les belles brunes; les premières se prétendoient maltraitées de n'avoir pas le premier rang qu'elles disoient avoir toujours eu; les spirituelles d'un autre côté soutenoient qu'elles devoient l'emporter dessus la beauté: toutes ces personnes ensemble faisoient un si grand bruit dans la salle, qu'Amour les fit approcher. On vit d'abord deux personnes admirablement belles, l'une en brun & l'autre en blond; la blanche prit la parole, & disputa ainsi ses intérêts devant l'Amour.

Nous avons toujours eu le prix de la beauté ;  
 Et sur le brun , entiere préférence :  
 Amour , pourquoi mettre en balance  
 Un rang qui jusqu'ici n'étoit pas contesté ?  
 Pour faire une beauté divine & sans seconde ,  
     On la fit toujours blonde.  
 On estime par tout l'or de mes blonds che-  
     veux ;  
 Et c'est toujours en blond qu'on peint les He-  
     roïnes :  
 Nous avons un éclat qu'on admire en tous  
     lieux ,

Et

Et de tout tems , enfin , les blondins & blondines ,  
Ont le dessus dans l'empire amoureux.

La brune avec un souris malin , lui répondit ainsi :

On est defabusé de cet éclat trompeur ,  
Qui vous donne tout l'avantage ;  
Vous avez un brillant qui de loin prend un cœur ;  
Mais pour le relever , vous manquez de courage ;  
Mes appas sont plus feurs & durent plus long-tems ;  
De mes charmes secrets , nul ne se peut défendre ,  
J'inspire dans le cœur un amour bien plus tendre ,  
Et je sçai conquerir & garder des Amans.

Comme l'Amour s'apprêtoit à leur répondre , une femme ayant percé la foule , sembla , par sa contenance , vouloir dire quelque chose : elle n'étoit pas extrêmement belle , mais elle avoit de la beauté , & sur tout une physionomie la plus spirituelle du monde : voici ce qu'elle dit à l'Amour :

Le prix que la blonde & la brune  
Disputent ici devant toi ;

Quoi-

Quoique ma beauté soit commune ,  
Amour , il n'étoit dû qu'à moi.

Ton nouveau Reglement , & me choque &  
m'irrite ;

C'est par moi que tes feux sçavent se signaler ,  
Et rien ne sçauroit égaler ,

L'amour que dans un cœur allume un vrai me-  
rite.

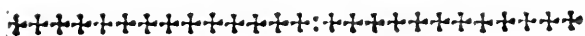
Une nouvelle dispute succedant à celle-  
ci, suspendit encore le jugement d'Amour ;  
c'étoit entre les friponnes & les agreables ;  
mais Amour lassé de tant de disputes & de  
plaintes , leur imposa silence.

Mes ordres ne peuvent changer ,  
Si de mon Reglement quelque belle soupire ,  
Par son obéissance elle peut m'obliger  
A l'élever au rang où son orgueil aspire.

Vous voyez par là , Belle Elize , qu'il  
n'y a pas d'apparence que vous vous dis-  
pensiez de payer cent Amans ; pour moi  
je n'ay garde d'en murmurer , puisqu'il  
y va de votre gloire.

Elize, je consens à ce comble de gloire,  
Qui vous donne aujourd'hui le prix :  
Mais lorsque sur mon cœur j'obtiens une vic-  
toire,  
Songez qu'il est permis d'avoir des Favoris.

*STANCES.*



S T A N C E S.

UN petit avis charitable ,  
 Philis, croyez-moi, quittons-nous ;  
 Vous me recevez d'un air doux ,  
 Et vous êtes pour moi d'amour assez traitable,  
 Mais tout ceci n'est plus amour :  
 Le mien s'allentit chaque jour ,  
 Enfin ma constance me lasse :  
 Quoique nous nous puissions jurer  
 Chacun de nous deux s'embarrasse ,  
 Ha ! finissons de bonne grace  
 Ce qui ne peut long-tems durer.

Lorsque ses fureurs sont passées  
 Qui forment les dépits jaloux ,  
 Et ces desirs cuisans & doux  
 Qui regnent à l'abord de deux ames blessées,  
 Qu'à la place des passions  
 Surviennent les reflexions ,  
 Qu'on prend un air modeste & sage,  
 Qu'on se paye d'un beau semblant  
 Que le tout n'est pas violent ,  
 L'Amour devient un bon ménage ,  
 Plûtôt qu'un commerce galant.

J'ai

J'ai crû m'exempter de tout blâme,  
 Et qu'enfin la sincérité  
 Tenoit lieu de fidélité,

Quand on ne ressent plus d'amour dedans son  
 ame,

Aussi pour n'en rien déguiser,  
 Et pour vous vouloir abuser,  
 Je n'ai pas l'ame assez traîtresse,  
 Et c'est une funeste erreur,  
 Quand il faut languir de tristesse  
 Auprès de la même Maîtresse,  
 Pour qui l'on a languï d'ardeur.

Reprenons sans nulle contrainte,  
 Vous, votre cœur, & moi le mien;  
 Rompons ce prétendu lien

Qui de nos libertez avoit formé l'étrainte :

Oublions ce qui s'est passé,  
 Et d'un esprit débarrassé,  
 Croyons avec toute assurance  
 Que ce que prônent les Amans,  
 Les feux, les fers, & les tourmens;  
 Amour, fidélité, constance.

Au surplus n'allez pas prétendre  
 Qu'une indiscrete fermeté,  
 Qui jusqu'à l'extrémité,  
 Soit le parti qu'il vous faut prendre;  
 Lorsque l'amour tire à la fin,

Quand



Quand l'affaire est sur le déclin ,  
 L'effort de la perseverance  
 Ne fait plus que nous abuser :  
 Prevenons-en la consequence ,  
 Et dénoüons la violence  
 Des nœuds que le tems doit user.

Dans un état doux & paisible ,  
 Je ne ressens ni bien , ni maux ,  
 Je vois de bon cœur mes Rivaux ,  
 Et même leurs tourmens me trouvent fort sen-  
 sible :

A ne vous rien dissimuler ,  
 Je suis prêt à me consoler ,  
 Quand ils auroient votre ame entiere ,  
 Je ne sens plus dedans mon cœur ,  
 Pour vous que l'amitié d'un frere :  
 Enfin quittez-moi la premiere  
 Pour en sortir à votre honneur.



++++++:++++++

## S O N N E T.

**L**orsque du doux Tyran je méprisai les traits,

Afin de m'exempter de flâme & de martyre,  
Je n'avois pas prévû que vos brillans attraits,  
Rangeroient pour jamais mon cœur sous leur empire.

Je n'avois pas songé que ce Dieu tout exprès  
Mettoit dans vos beaux yeux tout le feu qu'il inspire,

Qu'il rendoit vos appas les plus vivans portraits

De celles qu'ici-bas l'on aime & l'on admire.

Cependant il l'a fait, & vos charmes puissans,

Cette voix de qui l'art enchante tous les sens  
M'a soumis tout entier à ses beautés touchantes.

Puis donc que pour vous seule il s'est fait mon Vainqueur,

Soyez un peu sensible à mes flâmes naissantes,  
Ou me rendez du moins ma franchise & mon cœur,

AU-

+++++

AUTRE SONNET  
*sur de la Fleur d'Orenge.*

RARE & divine Fleur qui portez en vous-même

Les plus douces odeurs, & tout le blanc des lys,

Pour croître ce jourd'hui votre bonheur extrême,

Allez parer Aminte, Amarante & Philis;

Puisque sans me servir de quelque stratagème,

Je n'oserois toucher ces objets accomplis,

Goûtez à mon défaut l'avantage suprême

De toucher sur des seins aussi blancs que polis.

Coulans sur tels appas votre plus belle vie,

Ne vous étonnez pas si je vous porte envie,

Et si de votre sort je parois affligé :

Car vous allez baiser tant de bouches de roses,

Et vous reposerez sur de si belles choses

Que je voudrois en vous être aujourd'hui changé.

VERS

+++++

V E R S I R R E G U L I E R S

*sur la morsure d'un Cousin.*

**H**onneur de notre bocage ,  
Ornement de notre Cour :  
Tremblez si vous êtes sage ,  
Vous avez fâché l'Amour.

Anaxarette la belle ,  
Anaxarette cruelle ,  
Tremblez , tremblez en ce jour ,  
Ceci n'est point bagatelle ,  
Vous avez fâché l'Amour.

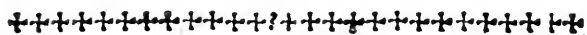
Ne vous en mettez plus en peine ,  
D'où vient ce nouveau tourment ,  
Je sçai , je ne sçai comment ,  
Son origine certaine ,  
Votre ame orgueilleuse & vaine ,  
S'applaudit d'être inhumaine ,  
Sçachez qu'on ne l'est pas toujours impunément.

Un Cousin avec rudesse ,  
Vous picqua ces jours passez ;  
Depuis il n'a point de cesse ;

Il vous poursuit , il vous presse ,  
 Déjà vous en gemissez ,  
 Mais le Cousin qui vous blesse ,  
 N'est pas ce que vous pensez ,  
 Des raisons font que je n'ose  
 Vous déduire en franche Prose ,  
 Ce petit détail ici ,  
 Un peu de métamorphose ,  
 Il conviendra mieux aussi ;  
 Prenons de plus loin la chose .

Ce Dieu que l'on nomme Amour ,  
 Que vous connoissez peut-être ,  
 Et que vous devez connoître ,  
 Puisque vous le faites naître ,  
 En mille cœurs chaque jour ,  
 Plein d'une rage secrète ,  
 Du mépris dont on le traite ,  
 Touché des gémissemens ,  
 Et de l'éternelle plainte ,  
 De vos malheureux Amans  
 Il eut recours à la feinte ,  
 Pour vous picquer à son tour ;  
 Et comme en habit d'Amour ,  
 Il eût pû manquer d'atteinte ,  
 D'un malin petit frelon ,  
 Il prit l'aîle & l'aiguillon ,  
 Le corsage & la figure ,  
 Et vous fit mainte blessûre ,

Du chef jusques au talon ,  
Que si l'atteinte legere ,  
D'un foible & petit Cousin ,  
Vous pique & vous desespere,  
Jugez de votre destin ,  
S'il se mettoit en colere,  
Et que ce fût à pis faire ,  
Ou prendre une Cousiniere,  
Contre ce petit Mâtin ,  
Et les oncles & la mere ,  
Pourroient perdre leur Latin ;  
M'entendez-vous bien ma chere ;  
Amour au commencement ,  
Est petit dans son enfance,  
Ce n'est que jeu , qu'innocence,  
C'est un Cousin seulement :  
Mais aussi dès le moment ,  
Qu'une vaine resistance,  
Et qu'un vain mépris l'offense,  
Il devient un gros frelon ,  
Une guêpe d'importance ,  
Qui vous pique tout de bon :  
Tous les soins de la famille ,  
N'ont sçû vous en preserver :  
A mon sens , charmante fille ,  
Ce n'est pas une vetille ,  
Et vous y devez songer.



# DAPHNIS

## AU BOIS

### DE BOULOGNE.

**A** Greable & charmant séjour  
 Qui faites toutes mes délices,  
 Songez en faveur de l'Amour  
 A me rendre vos bons offices,  
 Quand Amarante & Caliston,  
 Plus dangereuses qu'un Dragon,  
 Viendront en cette solitude,  
 Attendez si bien leurs cœurs,  
 Qu'elles soulagent leurs douleurs,  
 De ma mortelle inquiétude.

Depuis le tems que je les voi,  
 Je ne puis rien gagner sur elles;  
 Et pour plus grand mal, je prévoi  
 Qu'elles feront long-tems cruelles.  
 N'aurez-vous point quelque secret  
 Pour changer le fatal decret,  
 Qui me fait mourir tout en vie ?  
 Employrai-je d'autres que vous,  
 Pour avoir des accès plus doux  
 Près ces Nymphes dignes d'envie ?

Faites

Faites-leur entendre la voix  
De ces Rossignols qui soupirent,  
Qui font tant d'efforts en ces Bois,  
Qu'on pourroit craindre qu'ils n'expirent :  
Faites-leur voir de toutes parts  
Mille Oiseaux, qui dans ces écarts  
Attendent leurs couplés fidèles,  
Cet exemple fera bien plus  
Que le langage de Phœbus  
Pour apprivoiser ces rebelles.

Car entre nous, les soins, les Vers,  
Près d'elles font peu de merveilles,  
Les mots fleuris, ni les Concerts  
Ne peuvent flatter leurs oreilles :  
J'aurois voulu me détacher ;  
Mais leur beauté pour m'acrocher  
N'ayant pas besoin de manège,  
Cupidon songe à me vanger,  
Il faut leur rendre quelque piège.

Mais je me ferois plus de mal,  
Et j'augmenterois ma disgrâce,  
Il vaut mieux par un Madrigal,  
Me soumettre à demander grace :  
Contre de si fiers ennemis,  
On est plus petit que fourmis,  
On n'oseroit même se plaindre ;  
Elles pourroient de leurs beaux yeux

En



En un moment brûler ces lieux :  
Ainsi pour moi tout est à craindre.

+++++

## MADRIGAL.

Tirsis d'un excès de plaisir,  
Etoit sur le point de mourir  
Entre les bras de Philis qu'il adore,  
Quand Philis que l'amour range sous même  
loi,

Et que le même feu devore,  
Lui dit, ha mon Tirsis ! ha ne meurs pas en-  
core !

Je veux mourir avec toi ;

Tirsis alors suspend l'envie.

Qu'il avoit de perdre la vie ;

Mais par cette contrainte il se met aux abois,  
Et n'osant pas mourir, il se meurt mille fois.

Cependant lors qu'au sein de cette jeune  
Amante,

Le Berger à longs traits boit l'amoureux poi-  
son,

Elle qui sent déjà qu'il entre en pâmoison,  
D'un regard languissant & d'une voix trem-  
blante ;

Lui dit, mon unique souci,

*Tome IV.*

N

Meurs



Jusqu'à me faire voir bien-tôt mon dernier  
jour.

Mais si vous en venez à cette violence,  
Vous connoîtrez, Iris, à ma perseverance,  
Qu'on espere toujours tant qu'on a de l'a-  
mour.

+++++

## S O N N E T

*Du Sieur D.... P.... fait une heu-  
re avant sa mort.*

**T**Oùjours tes jugemens sont remplis d'é-  
quité,  
Toùjours tu prends plaisirs à nous être propi-  
ce,  
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté,  
Ne me pardonnera qu'en choquant ta justice.

Oùi, mon Dieu, la grandeur de mon impie-  
té,  
Ne laisse à ton pouvoir que le droit du sup-  
plice,  
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,  
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir , puisqu'il est glorieux ,  
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes  
yeux :

Tonne , frappe , il est tems ; rends-moi guer-  
re pour guerre :

J'adore en perissant la raison qui t'aigrit :  
Mais dessus quel endroit que tombe le ton-  
nerre ,

Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus-  
Christ.

+++++

## R E Q U Ê T E .

**P**Laise au grand General des Belles  
Qu'Amour a choisi justement ,  
Pour juger souverainement  
De tous les differens qui se trouvent entr'el-  
les ,

De considerer le bon droit  
D'Uranie Demanderesse ,  
Sur une affaire de tendresse :  
Dès long-tems elle possedoit  
Un cœur tendre & galant , genereux & fidèle,  
Qui n'avoit senti que pour elle  
La douleur qui le tourmentoit.

Par ses divins appas la susdite Uranie

Avoit

Avoit acquis le cœur dont il est question :  
 L'Amour dont tout ressent la douce tyrannie  
 L'en fit prendre possession ;  
 Et jura par son Arc , & son pouvoir celeste  
 Qu'il le feroit du reste :  
 Elle en jouït deux ans assez paisiblement ,  
 Pour le mettre en valeur, fit fort grande dé-  
 pense ,  
 En soupirs poussez tendrement ,  
 Et doux regards par complaisance ,  
 Qui coûtent bien plus qu'on ne pense ,  
 A qui n'en use pas fort liberalement.

Dans cet heureux état que nul autre n'égale ,  
 Une absence , ô fatalité !  
 Vint surprendre sa félicité ;  
 Et pour mettre ce cœur en lieu de sûreté ,  
 Elle appelle Amour à son aide ,  
 Qui le donne en dépôt à la fidélité ;  
 Qui lui promet de son côté  
 Qu'elle empêchera qu'il ne cede  
 Aux appas de la nouveauté.  
 Ah ! qu'en ce monde ici c'est un mauvais re-  
 mede ;  
 Car malgré ce qu'elle promet ,  
 Deux mois après la Demanderesse ,  
 Eut laissé sous sa foi le cœur dont il s'agit ,  
 La jeune Philis s'en rendit ,  
 Soit par malice ou par adresse ,

Sans résistance la Maîtresse.

Mais malgré son esprit, sa bouche & ses beaux yeux,

Elle n'a point de droit sur le cœur qu'on dispute,

Et vous devez traiter d'insulte,

Et d'attentat injurieux,

Tout ce qu'à notre préjudice

Il s'est passé dans ce cœur amoureux.

Et vous ferez sans doute une injustice,

Si vous ne la condamnez pas,

A nous rendre ce cœur, qui malgré son caprice,

Doit être à nous jusqu'au trépas.

+++++

## LA TUBEREUSE.

**I**Ris, vous aimez la Rose,  
Comme la plus belle chose,  
Que Flore ait dans son Etat,  
Sa douce odeur, son éclat,  
Et sa fraîcheur naturelle,  
Vous la font trouver si belle,  
Que vous dites en tous lieux,  
Qu'elle est le charme des yeux,  
Qu'elle est l'amour de l'Aurore,  
Le plus beau bijou de Flore :

Qu'elle

Qu'elle est un feu parfumé :  
 Un petit astre animé ,  
 Une éclatante merveille ,  
 Une Nymphé sans pareille ,  
 Une fleur dont les couleurs  
 De toutes les autres fleurs  
 Doivent attirer l'hommage ;  
 J'admire ce beau langage :  
 Mais, Iris, détrompez-vous ,  
 La rose a des traits bien doux ,  
 Elle est belle , elle est pompeuse ;  
 Mais près de la Tubereuse ,  
 Elle n'a que peu d'appas ,  
 Et doit ne paroître pas :  
 Oüi, l'aimable Tubereuse ,  
 Est une fleur glorieuse ,  
 Sa délicate beauté ,  
 Sa grandeur , sa majesté ,  
 Les parfums qu'elle respire ,  
 Lui doivent donner empire ,  
 Sur toutes les autres fleurs :  
 L'ardent pere des chaleurs ,  
 Cet astre qui nous éclaire ,  
 Se dit proprement son pere ,  
 Aussi c'est de son ardeur ,  
 Que lui vient sa douce odeur :  
 Iris , je vous veux tout dire ,  
 Le lys pour elle soupire ;  
 Oüi , le lys , l'amour des Dieux ,

Et les délices des Cieux ;  
 Ce beau Lys pour cette belle  
 Brûle d'une ardeur fidelle,  
 Jugez par là du bonheur,  
 Qui regarde cette fleur.

Un jour la rose étonnée,  
 De se voir abandonnée,  
 Du Lys son heros charmant,  
 Pour regarder cet Amant,  
 Qui lui coûte tant d'allarmes,  
 Elle redoubla ses charmes,  
 Et fit un puissant amas,  
 De ces sensibles appas,  
 Qui peuvent toucher une ame,  
 Et rallumer une flâme,  
 Et fut se montrer ainsi,  
 Au Lys son cruel souci :  
 Mais, Dieux ! qu'elle fut honteuse,  
 Ayant vû la Tubereuse,  
 Qui s'élevant dans les airs,  
 Montroit tant d'attraits divers,  
 Que sa beauté sans seconde,  
 Sur toutes les fleurs du monde,  
 Sembloit emporter le prix,  
 Au dire même du Lys.

Cette surprise subite,  
 Rendit la Rose interdite :

Quel-



Quelques-tems elle rougit,  
 Et puis mourant de dépit,  
 De ceder à sa rivale,  
 On la vit devenir pâle,  
 Dès lors pour se signaler,  
 Elle alla monopoler  
 Toutes les fleurs d'un parterre,  
 Et leur inspira la guerre :  
 Allons perdre qui nous perd,  
 Dit-elle, allons de concert,  
 Mes très-aimables voisines,  
 Armez-vous de mes épines,  
 Courrons, courrons nous vanger,  
 Et sans craindre le danger,  
 D'une façon valeureuse,  
 Attaquons la Tubereuse.  
 Cela dit, toutes les fleurs,  
 De différentes couleurs,  
 Et de différente taille,  
 Se rangerent en bataille;  
 Mille & mille papillons,  
 Pour suivre ces bataillons,  
 Et se joindre à leur querelle,  
 Volerent à tire d'aîle.

Tout alloit d'un pas ardent,  
 Tout marchoit, quand cependant,  
 La Tubereuse alarmée,  
 De la marche de l'armée,

Ala d'un air tout surpris ,  
Se jeter aux pieds du Lys ,  
Du Lys des fleurs le Monarque ,  
Qui fait voir plus d'une marque ,  
De puissance & de grandeur ,  
De sagesse & de candeur.  
Seigneur , dit la Tubereuse ,  
Si votre ame genereuse ,  
Me refuse du secours ,  
Je verrai finir mes jours ,  
Toutes les fleurs mutinées ,  
Sont à me perdre obstinées ,  
L'honneur si tendre & si doux ,  
Qu'ici je reçois de vous ,  
Le bien que j'ai de vous plaire ,  
Cause toute leur misere :  
Heroïque & tendre Lys ,  
Si de ces fiers ennemis ,  
Vous ne voulez me défendre ,  
Je me verrai bien-tôt prendre ;  
L'on me deshonorera ,  
Helas ! on m'effeuillera ,  
Et votre fidèle Amante ,  
Mourra triste & languissante.

Le Lys ému de pitié ,  
Lui dit, ma chere amitié ,  
La troupe des fleurs s'abuse ,  
Si par force ou bien par ruse ,

Elle croit faire sur vous  
 Tomber ses plus rudes coups,  
 Quoi je vous trouverois belle,  
 Et d'une flâme fidelle,  
 J'adorerois vos appas,  
 Et ne vous défendrois pas ?  
 Ah! merveille incomparable,  
 Croyez-moi plus raisonnable,  
 Croyez-moi plus genereux,  
 Croyez-moi plus amoureux.

Cela dit, le Lys commande,  
 Des Zephirs la douce bande,  
 Leur disant animez-vous,  
 Et quittez votre esprit doux,  
 Pour prendre un esprit de guerre,  
 Volez & jonchez la terre,  
 De ces temeraires fleurs,  
 Qui causent mille frayeurs,  
 A ma belle Tubereuse;  
 De cette troupe odieuse,  
 Punissez le vain desir,  
 Car tel est notre plaisir.

Les fiers Zéphirs obéirent  
 Tous les champs en retentirent;  
 Au lieu d'être frais & doux,  
 Ils paroissoient en courroux,  
 Ne respiroient que de rage,

Et faisoient comme un orage.

Les papillons inconstans,  
Devinant ce mauvais tems,  
Pour mettre à couvert leur tête,  
De la prochaine tempête,  
S'enfuirent légèrement.

La Rose dans ce moment,  
Prévoyant bien sa ruine;  
D'une grosse & forte épine,  
Dans l'excès de sa douleur,  
Alloit se percer le cœur,  
Mais une fleur genereuse,  
Voyant cette malheureuse,  
Scût si bien la retenir,  
Qu'elle ne put se punir;

Les vents cependant volèrent,  
Et tout le camp desolèrent,  
Jamais aux chaudes saisons,  
Lorsque les jeunes moissons,  
Enflent d'esprit nos courages,  
L'effort subtil des orages,  
Ne causa tant de douleurs,  
Qu'en ressentirent ces fleurs.  
L'on en vit de toutes sortes:  
De languissantes, de mortes.  
L'une attendoit le trépas,  
Et l'autre la tête en bas,  
Ne faisoit voir sur la terre,

Qu'un

Qu'un reste affreux de la guerre ;  
Les Zéphirs soufflant bien fort,  
Ne respiroient que leur mort ;  
Quelque fleur la tête basse ,  
Sembloit leur demander grace ,  
Et d'autres fort prudemment ,  
Prévoyant l'événement ,  
Avec assez de conduite ,  
Se sauverent par la fuite.  
Voyant leur piteux état ,  
Et de leur triste combat ,  
Flore sçachant l'origine ,  
Ouvrant sa bouche divine ,  
Dit aux Zéphirs courroucez ,  
Arrêtez-vous , c'est assez ?  
Et de vos fieres haleines ,  
Ne desolez plus mes plaines.  
A ces mots doux & puissans ,  
Les Zéphirs obéissans ,  
Et perdant leur force extrême ,  
Devinrent la douceur même ;  
Tous ces tourbillons épais ,  
Dont par d'invincibles traits ,  
Les fleurs furent abbatuës ,  
Se perdirent dans les nuës.  
Flore par sa majesté  
Et sa douce autorité ,  
Ayant calmé toute chose ,  
Elle fit venir la Rose ,

Et

Et lui dit , votre attentat  
Vient de perdre mon Etat ,  
Par des guerres intestines ;  
Vous êtes de ces chagrines ,  
Qui ne peuvent sans ennui ,  
Souffrir la gloire d'autrui :  
Que si jadis votre adresse ,  
Du Lys gagna la tendresse ,  
Et si ce Prince autrefois ,  
A soupiré sous vos loix ,  
Aujourd'hui la Tubereuse ,  
Charmant son ame amoureuse ,  
Et l'attirant à son tour ,  
Vous enleve son amour.  
Le destin veut qu'il vous quitte ,  
Ou votre peu de conduite  
Fait qu'il n'est plus enchanté ,  
D'une épineuse beauté ;  
La Tubereuse est galante ,  
Son odeur est ravissante ,  
Tout l'air en est parfumé ,  
Et le Lys en est charmé :  
S'il la chérit , s'il l'estime ,  
Son ardeur est legitime ,  
Puisqu'il voit en cette fleur ,  
Et sa taille & sa couleur :  
Près de cette fleur parfaite ,  
Vous n'êtes qu'une fleurette ,  
Qui voyez dans un matin ,

Achever votre destin,  
 Cedez, cedez lui l'empire,  
 Puisqu'aussi-bien pour tout dire,  
 Le Lys sans abaissement,  
 Ne peut être votre Amant :  
 N'esperez plus qu'il vous aime,  
 Rose, rentrez en vous-même,  
 Et bornez tous vos destins,  
 A regner dans les jardins,  
 Tandis que la Tubereuse,  
 D'une façon glorieuse,  
 Regne par ses doux attraits,  
 Dans les augustes Palais,  
 Et parfume de son ambre,  
 Du beau Lys la belle chambre.

A cette dure leçon,  
 D'une piteuse façon,  
 La Rose pleine d'allarmes,  
 Repondit avec des larmes :  
 On la voyoit toute en eau,  
 Beaucoup plus qu'au renouveau,  
 Lorsque l'aube aux yeux humides,  
 Couvre de perles liquides,  
 Et mouille avecque ses pleurs,  
 Et les herbes & les fleurs :  
 Cette malheureuse atteinte,  
 Et de colere & de crainte,  
 Et de mille ardens desirs,

Par

Par des pleurs, par des soupirs,  
Exprimoit mieux son martyre,  
Que par tout ce qu'on peut dire.  
Dans les grands maux, les discours  
Sont d'assez foibles secours,  
Pour parler d'une souffrance,  
Il est un certain silence,  
Que rien ne peut égaler,  
Et qui parle sans parler.  
Flore à la fin se retire,  
Il vint un petit Zephire  
Qui l'enleva dans les airs :  
Cependant de ses revers,  
La rose toute troublée,  
Et d'ennui presque accablée,  
S'évanoüit pour long tems,  
Jusqu'à ce que le Printems,  
En ranimant chaque chose,  
Fit revivre aussi la Rose.  
Elle parut de nouveau,  
Mais son visage moins beau,  
Et sa façon négligée,  
Marquoient une ame affligée.

C'est le recit qu'en a fait  
Un jeune & tendre muguet.  
Iris, après cette histoire,  
Ne combattez plus la gloire,  
Que s'est acquise en tous lieux,





Aux rigoureuses loix d'un funeste destin ;  
Elle a beau triompher dans un char de lumie-  
re ,  
L'inexorable sort , enferme sa carrière  
Dans les bornes d'un seul matin.

Un liquide cristal , qui sortant de sa source  
S'écoule d'une prompte course ,  
Un éclair dont on voit la brillante clarté  
Disparoît à nos yeux aussi - tôt qu'elle est  
née ,  
Peuvent seuls exprimer la triste destinée  
De votre fragile beauté.

Je sçai que mille Amans aveuglez de vos char-  
mes ,  
Vous font un tribut de leurs larmes ,  
Et vous donnent un rang separé des mor-  
tels :  
Je sçai que transportez de l'ardeur qui les pres-  
se  
Leur folle passion vous erige en Déesse ,  
Et vous consacre des Autels.

Ils adorent leurs fers , ils se font des Idoles  
De vos fouris , de vos paroles ;  
Et la peur d'attirer la colere des Dieux  
Ne leur donnent jamais des atteintes si vi-  
ves ,

Que

Que produit de glaçons en leurs ames captives

La severité de vos yeux.

Dans ce pompeux état de grandeur & de gloire,

Où d'une nouvelle victoire

Vos attraits chaque jour augmentent votre orgueil,

Vous n'apprehendez pas que votre beauté change,

Et rien ne vous plaît tant que la vaine louange,

Qui vous affranchit du cerceuil.

Mais des ans fugitifs la rapide vitesse.

Vous ravira cette jeunesse,

Dont la seule fraîcheur entretient vos appas;

Et vous verrez le tems, Tyran des belles choses,

Imprimer hardiment sur vos lys & vos roses,

Les sombres traces de ses pas.

Tout ainsi que l'on voit la superbe Nature,

Etaler sa riche parure,

Si-tôt que le Printems nous fait voir sa beauté,

Et

Et perdre en un moment ses premiers avantages,  
 ges,

Alors que la saison des vents & des orages  
 Lui fait sentir sa cruauté.

De même quelque éclat qui sur votre visage,  
 ge,

Paroisse au printems de votre âge,  
 Soudain qu'il touchera sa dernière saison,  
 De cet affreux hyver les rigueurs & les gla-  
 ces,

Eteindront tous ces feux, effaceront ces gra-  
 ces

Qui tiennent nos sens en prison.

De ce teint délicat les couleurs animées

Par l'âge seront consumées,

La lumière, & la flâme abandonnant vos  
 yeux

Il n'en partira plus aucun trait qui nous blesse;

Et la triste blancheur qu'apporte la vieillesse

Couvrira l'or de vos cheveux.

Un si grand changement bornera votre empi-  
 re,

Et l'Amant dont le cœur soupire,

Honteux de ses erreurs, blâmera ses soupirs;

Et sans craindre les noms de lâche & de per-  
 fide,

A l'effroyable aspect de la première ride  
N'aura plus les mêmes desirs.

Alors le déplaisir de voir finir vos charmes ,  
Vous fera répandre des larmes ,  
Et mettre votre espoir en l'usage du fard ;  
Vous croirez réparer ces funestes ruines ,  
Et redonner l'éclat à vos grâces divines ,  
Avec ces adresses de l'art.

Mais de quelque secret dont ce trompeur se  
vante ,  
Jamais de la beauté mourante  
Ses efforts ne sauraient ranimer les appas ;  
Et quand le cours des ans l'a mise à l'agonie :  
Bien loin de lui donner une seconde vie ,  
Ils en avancent le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la saison cruelle  
La Nature se renouvelle,  
Et reprend du Printemps les superbes atours ;  
Et qu'après que la nuit a répandu ses ombres ,  
Ce bel Astre des Cieux perce ses voiles som-  
bres ,  
Et vient recommencer son cours.

Mais lorsque la beauté gemit sous les années  
Les inflexibles destinées  
Ne la délivrent point d'un joug si rigoureux ;

Elle

Elle ne revient plus à la saison nouvelle ,  
 Et le triste manteau d'une nuit éternelle  
     Cache sa lumière a nos yeux.

Que direz-vous , Iris . quand la nouvelle ima-  
 ge

    De votre difforme visage  
 Peinte dans un moment vous remplira de  
 peur ,  
 Quand ne vous trouvant plus à vous-même  
 semblable ,  
 Vous croirez contempler un fantôme effroya-  
 ble ,  
     En contemplant votre laideur.

Voyant ces traits changez , & cette couleur  
 blême ,

    Vous vous chercherez en vous-même,  
 Et vos yeux attentifs ne vous trouveront  
 pas ;  
 Et vous serez surprise , autant que d'un prodi-  
 ge ,  
 De ne voir point en vous seulement un vesti-  
 ge  
     De tant de differens appas.

Vous vous fuirez , Iris , & votre propre fuite  
     Vous justifiera la conduite  
 De ceux qui quitteront l'empire de vos loix ;

Et

Et vous verrez qu'on souffre une peine cruelle

Alors que l'on reçoit l'affligeante nouvelle  
D'avoir été belle autrefois.

Dans ce piteux état, la fin de votre vie

Sera l'objet de votre envie,

Elle seule fera votre félicité ;

Et la cruelle mort vous sembleroit humaine ,

Si sa douce rigueur vous fauvoit de la peine  
De survivre à votre beauté.

Ouvrez-donc votre oreille à des conseils si sages ,

Eloignez ces penfers volages

Les frivoles desseins, & les jeunes desirs ;

Détachez votre cœur de vos attraits fragiles,

Et méprisant ces fleurs en épines fertiles ,

Cherchez les solides plaisirs.

+++++

## S O N N E T.

Quand d'un esprit doux & discret

Toujours l'un à l'autre defere ;

Quand on se cherche sans affaire ,

Quand on se quitte avec regret.

Quand

Quand on n'eut jamais de secret  
 Dont on se soit fait un mystere :  
 Quand on ne songe qu'à se plaire ,  
 Quand ensemble on n'est point distrait.

Quand , prenant plaisir à s'écrire ,  
 On dit plus qu'on ne pense dire ,  
 Et beaucoup moins qu'on ne voudroit.

Qu'appellez-vous cela , la Belle ?  
 Entre nous deux cela s'appelle  
 S'aimer beaucoup plus qu'on ne croit.

✠+++++✠

## A D E S B E L L E S ,

Qui demandoient un secret de paroles ma-  
 giques pour se faire aimer.

### S O N N E T.

**P**ourquoi me demander la rose criminelle  
 Par qui l'Art des Demons met nos cœurs  
 dans les fers ,  
 Vous de qui la Magie est blanche & naturel-  
 le ,  
 Et fait qu'à vos appas tant de vœux sont of-  
 ferts ?

Par



Par vos charmes vainqueurs l'esprit le plus rebelle,

Rend graces à l'Amour des maux qu'il a soufferts ;

La flâme de vos yeux est trop pure & trop belle  
Pour unir sa puissance à celle des enfers.

Ce beau sein qui fait naître & vos lis & vos roses,

Forme un enchantement de tant de belles choses,

Que leur force invincible a droit de tout charmer.

Mais pour vous mieux servir de leur pouvoir extrême,

Ajoûtez seulement ces trois mots : Je vous aime,

Qui pourroit s'empêcher alors de vous aimer ?

+++++X++++:+++++

Aux mêmes Belles, qui refusoient de se servir de ces trois paroles magiques pour se faire aimer.

S O N N E T.

**L**orsque vous refusez d'un air un peu farouche,

D'user de ces trois mots qui charmeraient les Dieux,

Et fléchiroient un cœur aussi dur qu'une sou-  
che ,

Mon secret ne doit point vous paroître odieux.

Ces trois mots enchanteurs , dont la douceur  
nous touche ,

Contre la pureté n'ont rien d'injurieux ;

Puisque je n'entens pas qu'on les dise de bou-  
che ,

Il suffit pour charmer de les dire des yeux.

Et pour vous témoigner que ce fut ma pen-  
sée

Par qui votre pudeur ne peut être offensée ,

C'est qu'autrement le charme en seroit moins  
puissant.

La bouche est trop souvent un organe infidèle,  
Mais l'amour exprimé par les yeux d'une Bel-  
le ,

Dans ces miroirs du cœur fait bien voir ce  
qu'il sent.



+++++

SUR UN GROS POÈTE.

EPI T A P H E.

**P**Assant , revere ce Tombeau ,  
 Qui contient l'esprit le plus beau  
 Qui parut jamais en lumiere ,  
 Admire en même-tems l'Auteur de l'Uni-  
 vers ,  
 Cet homme qui donna la forme à tant de  
 Vers ,  
 En est devenu la matiere.

+++++

Sur la belle méthode d'aimer.

S T A N C E S.

**O**ui , je consens d'aimer , mais pour regler  
 mon feu ;  
 Ma methode n'est pas commune ;  
 Du plus ardent transport mon cœur ne fait  
 qu'un jeu ,  
 Je l'étouffe , s'il m'importune ;  
 Et dans les biens d'amour , comme ceux de  
 fortune ,  
 J'ai pour Devise PAIX & PEU.

O ij

Je

Je fuis tout ce qui me peut faire violence ,  
Si pouffer des foupirs , & pleurer nuit & jour  
C'est le premier tribut que l'on paye à l'A-  
mour ,

Avant qu'entrer sous fa puiffance ,  
Je veux qu'il m'en donne quittance ,  
Auffi-bien parmi les rigueurs ,  
Que sert à l'ame la plus tendre  
De verfer des torrens de pleurs ?

L'eau que fes yeux peuvent répandre  
Est un témoin trop froid pour marquer fes ar-  
deurs.

Une ame quand elle foupire ,  
Fait injure à l'amour & détruit fon empire ,  
Elle effarouche ceux qu'il veut affujeter ;  
Et dès-lors qu'un Amant novice ,  
Voit qu'un Amant profez souffre comme un  
Martyr ,

Il croit qu'aimer n'est qu'un fupplice ,  
Et enfuite pour s'en garentir  
Malgré toutes les fympathies  
De jeter le froc aux orties.

Un esprit est content qui voit que ce Vain-  
queur ,  
Etablit fon empire à la faveur des charmes ,  
Qu'il affûre la paix à qui lui rend les armes ;

Qu'il

Qu'il nous comble de joye en nous blessant  
au cœur ,

Et dans son calme doux fort librement s'em-  
barque

Sous les loix d'un si bon Monarque.

Que si par un juste effort

Il s'érige en Tyan dans mon ame asservie ,

Je reprendrai bien-tôt ma liberté ravie ,

Je ne puis consentir à recevoir la mort

Par la main de l'amour à qui tout doit la vie ,

Et je crois , sans lui faire tort ,

Qu'on reconnoît assez son pouvoir legitime ,

Quand on est son sujet sans être sa victime.

Ainsi pour recevoir ses feux

J'ouvre mon ame toute entiere ,

Et veux bien lui ceder le plus beau de mes  
vœux ,

Pourvû qu'il vienne à moi , comme il vient à  
sa mere ,

Accompagné de Ris , de Graces & de Jeux :

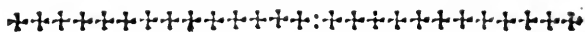
Philis , mon ame est toute prête

A devenir votre conquête :

Si je suis votre fait après un tel aveu ,

Vivons dans les plaisirs : si l'Amour est un  
Dieu ,

Il faut pour l'honorer être touûjours en Fête.



## II. E L E G I E.

**J**E n'ai pû résister : les beaux yeux de Silvie  
 Ont rangé sous ses loix ma franchise &  
 ma vie ;  
 Et j'apprens du Tyran qui vient me tourmen-  
 ter ,  
 Que lorsqu'on veut les vaincre , il faut les évi-  
 ter.  
 Dieu ! quel aveuglement occupa ma pensée ?  
 De quelle étrange erreur mon ame fut bles-  
 sée ,  
 De croire que Silvie avoit si peu d'appas  
 Qu'on pût les contempler , & ne les aimer  
 pas ?  
 Ha ! je vois que mon cœur , qui cherchoit à  
 se rendre ,  
 Me flattoit de l'espoir de m'en pouvoir défen-  
 dre ,  
 Et ne m'alloiblissoit sa divine beauté ,  
 Que pour mieux engager ma foible liberté :  
 Mais surpris de l'éclat de tant d'aimables  
 charmes ,  
 J'oubliai ma défense , & leur rendis les ar-  
 mes :

Le premier de leurs traits fut soudain mon  
Vainqueur ,

Et je connus alors le dessein de mon cœur :  
Le traître m'a surpris par un doux artifice ,  
Mais il est bien puni par sa propre malice :  
Il sent que son projet a trop bien réüssi ;  
Et comme il m'a trompé , l'Amour le trompe  
aussi.

Ces plaisirs , ces transports d'une flâme nais-  
sante ,

Cette douce langueur , cette peine charmante ,  
Sont changées en brasiers , en foudris devo-  
rans ,

Et font de son repos les éternels tyrans :  
De sa vive douleur les mortelles atteintes ,  
Le forceront bien-tôt de recourir aux plaintes :  
Les soupirs , les sanglots viennent à son se-  
cours ,

Et je sens que mes pleurs vont commencer  
leurs cours.

Refuge des Amans , aimables solitudes ,  
Qui soulagez leurs maux , & leurs inquiétu-  
Et qui dans votre sein recevez les soupirs  
Qui naissent de l'ardeur de leurs chastes desirs ,  
Parmi tous les objets que le Soleil éclaire ,  
Desert , Silvie & vous , avez droit de me  
plaire :

Tout le reste me nuit , & la Terre & les Cieux

N'ont rien de si charmant qui ne blesse mes  
yeux.

J'irai vous reveler les secrets de mon ame ,  
Vous dire tous les jours les progrès de ma  
flâme :

Vous sçauvez mes douleurs , vous sçauvez mes  
soupleurs ,

Heureux ! si je pouvois vous conter mes plai-  
sirs ;

Et si ce bel objet de mon amour extrême ,

Venoit à vous aimer autant que je vous aime ,

Et d'un même Vainqueur reconnoissant la loi ,

Partant de son amour vous entretint de moi ;

Vous dit qu'à mes desirs elle n'est pas rebelle ,

Et qu'elle sent pour moi ce que je sens pour  
elle ;

Mais tel est mon malheur , & telle est sa  
beauté ,

Que je me dois attendre à beaucoup de fierté ;

Vous n'apprendrez de moi que l'excès de mes  
peines :

Mes inutiles soins , mes esperances vaines ;

Vous ne sèrez touchez que de mes seuls re-  
grets ,

Et mes seules douleurs feront tous mes se-  
crets ,

Et peut-être qu'un jour l'extrême violence

D'un tourment sans égal accablant ma confi-  
tance ,

Loin



Loin de vous attendrir par des tristes discours,  
Je ne vous chercherai que pour finir mes  
jours.

Pourtant, soit mon destin, contraire ou favo-  
rable,

Soit que je sois Amant heureux ou misérable,  
Je servirai toujours la beauté que je sers ;  
Et la mort seulement pourra briser mes fers.

Et toi, ma liberté, dont mon ame est ravie  
Préférerait les douceurs aux douceurs de la vie ;  
Ne viens plus m'ébloüir avec tes faux appas,  
Tu ne sçaurois charmer que ceux qui n'aiment  
pas :

Tu me fus précieuse, & le serois encore,  
Si je n'avois point vû la beauté que j'adore ;  
Mais depuis que ses yeux ont captivé mon  
cœur,

Le malheur de ma perte est mon plus grand  
bonheur :

Dis que je suis ingrat, traite-moi d'infidèle ;  
Mais n'attends pas qu'un jour ma raison te  
rappelle.

Les charmes de Silvie, & ma fidèle amour,  
Ne te permettent pas d'espérer ton retour.

Aussi pour me gagner que pourrois-tu me  
dire ?

Tu m'offres les plaisirs, & j'aime le martyre,  
Tu dis que le repos accompagne tes pas ;  
Et je crains le repos à l'égard du trépas :



Les faits à vos hauts faits ne s'égaleroient pas.

Vous iriez, dites-vous, au milieu des batailles,

Joncher les champs de funeraillles ;

Et par cent exploits glorieux,

Vous feriez voir à l'Allemagne

Que votre bras victorieux

La fçauroit garantir du Turc audacieux

Qui vient ravager ses campagnes,

Ainsi qu'un torrent furieux.

Mais ardente & fière Amazone,

Pour porter par tout le danger,

Et contenter l'ardeur que votre cœur vous donne,

Sans qu'il soit besoin de changer :

Voit-on pas en votre personne

De quoi pouvoir tout ravager ?

Qu'importe de quelle maniere,

Pourvû que l'ennemi soit bas ?

Qu'importe à votre humeur altiere,

Jeune & redoutable Guerriere,

De triompher dans les combats

Par vos yeux, ou par votre bras ?

Allez au milieu des allarmes

Portez ces yeux remplis de charmes ;

Contr'eux les plus fiers ennemis  
 N'ayant que de trop foibles armes,  
 Cederont vaincus & foûmis ;  
 Et par des foupirs & des larmes ,  
 Songeront feulement à fe les rendre amis.

Il est vrai , jeune Iris , que vous aurez à faire  
 A des Turcs , qui font gens , comme vous  
 fçavez bien ,

Qui méprifent tout d'ordinaire ,  
 Et qui ne fe rendent à rien ;  
 Mais fuffent-ils plus Turcs encore ,  
 On est bien loin d'agir avec vos beaux yeux ,  
 Comme on agit de Turc à More.  
 Ils doivent regner en tous lieux ;  
 Et quelque Turc qu'on foit , il faut qu'on les  
 adore.

Ainsi , remportant la dictoire ,  
 Poffederez-vous par la gloire ,  
 Dont la brûlante ardeur trouble votre repos ?  
 Chassez-donc ce dépit , où fi mal à propos  
 On voit que votre cœur s'obftine ,  
 On peut fe confoler de n'être pas Heros ,  
 Ambitieufe Iris , quand on est Heroïne.

Le Ciel qui mit en vous tant de graces & d'at-  
 traits ,  
 Qui vous fit du beaux sexe , & vous fit fi char-  
 mante ,

De

De votre fier couroux doit-il sentir les traits ?  
Et s'il ne vous fit homme , on ne vous fit vail-  
lante ,

Comme il fit jadis Bradamante ,

Pantefilée , & Talestris ,

De qui la Renommée vante

Les faits dont votre cœur est jaloux & sur-  
pris.

Mit-il pas dans vos yeux cette flâme perçante  
Par qui tout doit être conquis ?

Et quand de vos beautez les Turcs mêmes  
épris ,

Seroient de votre Char la pompe triomphante :

Cette victoire , injuste Iris ,

Sera-t'elle moins éclatante

Que toutes celles dont jadis

L'Amazone la plus ardente

Par la rare valeur a remporté le prix ?

De votre sort enfin soyez-donc satisfaite :

Cessez de vous plaindre des Cieux :

Voyez s'il ne vous ont pas faite

De ce que leurs trésors ont de plus précieux.

Voyez ce tein plus frais que celui de l'Auro-  
re ;

Tant de jeunes appas qu'en vous on voit éclo-  
re ;

Votre port , & votre façon ,

Ce beau feu qui dans vos yeux brille ,

Et

Et considerez tout de bon  
 Que quelque Heureux un jour, pour tout Por  
 de Castille ,  
 Ne voudrois pas que vous fussiez garçon.

+++++  
 ++++++  
 ++++++

### III. E L E G I E.

**E**Nfin, c'est trop gémir , & c'est trop sou-  
 pirer ,  
 Ma contrainte me lasse , il faut se déclarer :  
 La douleur que je sens a trop de violence  
 Pour souffrir plus long-tems les gênes du si-  
 lence :  
 Mon cœur d'un vain respect n'écoute plus les  
 loix ;  
 Et pour dire son mal veut emprunter ma voix.  
 Que Sylvie à mes vœux soit toujourns inhu-  
 maine ;  
 Qu'un injuste dédain soit le prix de ma peine ;  
 Et que de mon destin l'aveugle cruauté  
 Egale mes malheurs à ma fidélité ,  
 Je souffrirai mon sort sans plainte & sans mur-  
 mure ;  
 Mais pouvant découvrir les peines que j'en-  
 dure ,  
 A mon soulagement refuser cet effort ,

Et

Et contre mon repos m'entendre avec mon  
fort ,

Devenir lâchement l'ennemi de moi-même ,

Pouvoir me reprocher dans mon malheur ex-  
trême ,

Que peut-être mon mal dans mon cœur re-  
tenu ,

Eût été foulagé, s'il eût été connu.

Je ne puis consentir à m'attirer ce blâme ;

Quand on est dévoré d'une excessive flâme ,

Quand on souffre à toute heure un tourment  
sans égal ,

Justes Dieux ! est-ce trop que de dire son mal ?

Est-ce une liberté qui ne soit pas permise ,

De vouloir déclarer qu'on n'a plus de fran-  
chise ;

Et contre la raison est-ce être ambitieux ,

De borner son bonheur au desir de ses feux ?

Helas ! de peu d'espoir je flatte mon martyr :

Toutefois cet objet dont j'adore l'empire ,

Et de qui la rigueur égale la beauté ,

Me blâmera d'excès & de temerité ;

J'aurai beau lui marquer un amour legitime ;

Cet amour seulement lui tiendra lieu de cri-  
me :

Je connois son humeur , elle n'approuve pas

Que l'on rende injustice à ses divins appas ,

Ou si du moins ses yeux nous font rendre les  
armes ,

Elle

Elle veut ignorer la force de leurs charmes ;  
Elle craint de sçavoir qu'ils ont été Vain-  
queurs ,

Et c'est sans son aveu qu'ils enchaînent les  
cœurs.

Que faut-il faire , Amour ? Faut-il donc lui  
déplaire ,

Ou dois-je me résoudre à souffrir & me taire ?  
Et faut-il que mon cœur languisse nuit &  
jour

Et martyr du respect, & martyr de l'Amour ?  
Dures extrémités qui menacent ma vie !

Je ne puis que mourir si j'offense Sylvie ,  
Et si dans le silence il faut toujours souffrir ,  
Accablé de mes maux , je ne puis que mou-  
rir :

Dans l'état où je suis , j'ai recours à ton aide ,  
Amour , c'est de toi seul que j'attends mon  
remède :

Toi seul peux empêcher , malgré mon triste  
fort ,

Que l'excès de mes maux ne me donne la  
mort.

Puissant Maître des Dieux à qui tout est possi-  
ble ;

Toi qui peux attendrir le cœur moins sensible ,  
Dont l'absolu pouvoir regne sur la beauté ,  
Et d'un seul de tes traits lui ravir la fierté ;

Triom-



Triomphe de l'orgueil de cette ame inhumaine ,

Fais-lui prêter l'oreille au recit de ma peine ;  
Et quand elle sçaura que je vis sous sa loi ,

Empêche son couroux d'éclater contre moi :  
Que si c'est trop pour moi de lui dire ma flâme ,

Fais-lui connoître au moins les secrets de mon  
ame ,

Eclaire son esprit , fais pour me soulager  
Qu'il juge de mes soins comme il en doit ju-  
ger ,

Alors que mes regards , ces Messagers fidel-  
les ,

De mon extrême amour lui diront des nou-  
velles ,

Fais que par ton pouvoir ce Chef - d'œuvre  
des Cieux

Entende en ma faveur le langage des yeux ;  
Quand mes ardents soupirs , comme autant  
d'étincelles

De ce feu dont je sens les atteintes mortelles  
Forceront la prison qui les tient arrêtez ,

Dis-lui que mes soupirs naissent de ses beau-  
tez :

Et lors qu'à son abord perdant toute assurance,  
Mes yeux se troubleront à sa seule presence ,

Et qu'elle connoitra , me voyant interdit ,  
Que le trouble des yeux a passé dans l'esprit :

Que

Que la honte & la peur peindront sur mon vi-  
sage

Du desordre du cœur une visible image.

Fais-lui connoître , Amour , dans tous ces  
changemens ;

La ferme passion qui cause mes tourmens :

Ainsi , sans en parler par ce muet langage ,

Je lui ferai sçavoir mon amoureux servage ;

Et sans que je déplaise à sa severité ,

J'alleguerai les maux dont je suis tourmenté ;

Sois donc en ma faveur le fidèle interprète

D'une amour violente autant qu'elle est se-  
cette ,

Ne permets pas , Amour , qui fit naître mes  
feux

Que pour être discret , j'en sois plus malheu-  
reux :

Fais que de mon respect elle ait la connois-  
sance ,

Et repare le tort que me fait mon silence.

Amour , si ta bonté ne lui fait pas sçavoir ,

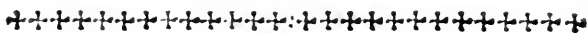
Je crains que ma douleur trahisse mon devoir ;

Que jusqu'au dernier point sa rigueur parve-  
nuë

De ma discretion force la retenuë ,

Et me contraigne enfin, en disant mon amour,

De déplaire à Silvie , & de perdre le jour.



#### IV. E L E G I E.

**D**ieux ! je l'avois bien dit , que mon ame  
 affervie  
 Déplairoit à l'humeur de l'ingrate Silvie ,  
 Et que dès le moment qu'elle sçauroit mes  
 feux ,  
 Son injuste courroux me rendroit malheureux :  
 Mon silence , il est vrai , par ses pressantes gê-  
 nes ,  
 Redoubloit tous les jours la rigueur de mes  
 chaînes ,  
 Et couvrant le beau feu dont je me sens brûler ,  
 Ajoûtoit à mon mal le mal de le celer ;  
 Mais il m'eût garanti d'un plus rude martyre ,  
 Si sur moi ma douleur n'eût pas eu tant d'em-  
 pire ,  
 Et ne m'eût pas contraint à rompre les ser-  
 mens  
 Dont j'avois resolu de cacher mes tourmens.  
 Silvie , mon amour feroit toute ma peine ,  
 Je vivrois affranchi des rigueurs de ta haine ,  
 Et du moins dans mes maux le plaisir de te  
 voir ,  
 Assûreroit mes jours contre mon desespoir ;  
 Mais le cruel Arrêt qu'a donné ta colere ,  
 Punit

Punit d'un triste exil une offense legere ;  
Et pour t'avoir parlé de ma fidèle amour,  
Me bannit de ces yeux qui me donnoient le  
jour.

Cent fois en t'abordant , mon ame resoluë  
Te vouloit declarer le tourment qui la tuë ,  
Et cent fois malgré lui , la peur d'être indis-  
cret ,

Retenoit dans mon cœur mon amoureux se-  
cret ,

Et lorsque ma douleur triomphant de ma  
crainte

Te découvrit l'amour dont je ressens l'attein-  
te :

L'état où tu me viste fit bien concevoir ,  
Que ma discretion cedit à son pouvoir ,  
Toutefois sans pitié de mon ame blessée ,  
Et bien loin d'excuser une action forcée ,  
Ta rigueur obstinée à me donner la mort ,  
Se plaît à me punir du crime de mon sort.  
Si poussé d'un orgueil dont je suis incapable ,  
Quelque espoir trop hardi m'avoit rendu cou-  
pable ,

Si j'avois prétendu te disant ma langueur ,  
Qu'elle dût t'obliger à finir ta rigueur ,  
Et flatté mes ennuis de la douce esperance ,  
Que ton amour du mien seroit la recompense.  
Dans les ardens transports de ma tendre ami-  
tié

Si j'avois désiré de toi quelque pitié :  
 Enfin, si je n'étois épris dans mon servage,  
 Bien plus de ta vertu que de ton beau visage,  
 Je croirois mériter les tourmens dont les  
 Dieux

Ont châtié l'orgueil des plus ambitieux,  
 La Terre & les Enfers n'auroient point de sup-  
 plice,

Qui d'un crime si grand expiât la malice ;  
 Et quoique tous les maux cedent à ton cour-  
 roux,

Pourtant ce changement me sembleroit trop  
 doux :

Mais pour t'avoir offert mon cœur en sacri-  
 fice,

Pour avoir consacré mes jours à ton service,  
 Non sans te déclarer que mon plus grand es-  
 poir

Aspiroit seulement au bonheur de te voir,  
 Pardon, si je le dis, trop charmante inhu-  
 maine ;

Ce n'est pas une offense à mériter ta haine,  
 Quand je voi ta beauté, dont les charmes  
 puissans

Me ravissent soudain l'usage de mes sens,  
 Puis-je t'entretenir & n'être point blâmable,  
 Si je tais, que mes yeux te trouvent adorable,  
 Qu'ont de dois des Autels plus justement qu'aux  
 Dieux,

Et

Et que mon ame sent ce que jugent mes yeux ?  
 Ah ! si tu connoissois ces adorables charmes  
 Qui prêtent à l'Amour de si puissantes armes,  
 Si ton modeste esprit te permettoit de voir,  
 Et quelle est leur douceur, & quel est leur  
 pouvoir,

Tu connoîtrois alors l'aimable violence  
 Qui m'a contraint d'armer & rompre le silen-  
 ce :

Ton fidèle miroir diroit en ma faveur,  
 Que tu dois moins blâmer que plaindre ma  
 langueur :

Et de quelque dessein dont ta rigueur m'accu-  
 se,

Contemplant tes appas tu verrois mon excuse.  
 Je sçai que contemplant ta celeste beauté,  
 Elle t'inspireroit la dernière fierté :

Je sçai que ton humeur seroit inexorable ;  
 Mais aussi ton esprit seroit plus équitable :  
 Et si tu refusois de me donner ta foi,

Du moins tu souffrirois l'amour que j'ai pour  
 toi ;

Mais si ce nom d'amour allume ta colere,  
 Qu'est-ce qu'on te peut dire, & ne te pas bles-  
 ser ?

Si ce beau nom d'Amour suffit pour t'offenser,  
 Et si le sentiment qui flate davantage,  
 Bien loin de t'obliger te tourmente & t'outra-  
 ge,

Les plus sages beautez qu'on adore à la Cour,  
Souffrent sans murmurer qu'on leur parle d'a-  
mour.

Philis dont la vertu brille autant que les char-  
mes,

Ecoute des soupirs & voit couler des larmes ;  
Quand on dit à Cloris qu'elle a beaucoup d'ap-  
pas ,

Elle s'en défend bien , mais ne s'en fâche pas :

On ne reproche point à l'aimable Climéne  
D'écouter un Amant qui lui donne sa peine.

Enfin , ces Déitez qu'adorent les mortels ,  
Reçoivent leurs encens , approuvent leurs Au-  
tels ;

Mais toi , lorsqu'on te tient un amoureux lan-  
gage ,

Le feu de ton courroux paroît sur ton visage ,

Il éclate en tes yeux , enflâme tes regards ,

Et ses funestes traits volent de toutes parts ;

Mais de quelle fureur est mon ame agitée ?

D'où vient qu'à tel excès son audace est mon-  
tée ;

Que sans respect des yeux qui la sçûrent char-  
mer ,

Elle blâme Silvie au lieu de se blâmer :

Ne lui reprochons point une juste vengeance ,

Tâchons de la fléchir par mon obéissance :

Elle sçait que mon fort me met au rang des  
Dieux ,

Alors

Alors que mon amour contemple ses beaux  
yeux,

Mais quand elle verra que le soin de lui plaire  
M'oblige à devenir à moi-même contraire,

A souffrir un tourment pire que le trépas ;

Car c'est plus que mourir que de ne la voir  
pas ;

Peut-être ce respect defarmera sa haine ,

Et fera succeder le plaisir à la peine.

+++++

# LE PALAIS DES PLAISIRS,

*Pour servir de Reponse au séjour des Ennuis.*

**A**UX bords toujours fleuris que le Dieu de  
la Seine

Arrose avec plaisir , & laisse avecque peine ;

Où par un long détour sa belle onde en pas-  
fant,

D'un liquide cristal forme un vaste croissant ,

S'élève une coline , & si riche & si belle ,

Que nos Dieux tous les ans quittent le Ciel  
pour elle ,

Quand leurs soins ont réglé le cours de l'Uni-  
vers ,

Ils



Ils calment en ces lieux leurs mouvemens divers ;

Tantôt au fond d'un parc , tantôt au bord de l'onde ,

Ils trouvent le repos que leur ôte le monde.

Et leur esprit content y préfère à son tour

L'innocence des champs aux pompes de la Cour.

Sur la cime du mont est un Palais antique ,

Où le Royal se mêle avecque le Rustique :

Mille détours y font un dédale charmant :

Certain desordre heureux en forme l'agrément.

Il plaît par ses defauts , en vain l'art en murmure :

Et rien ne charme tant que ce qu'on y censure.

Là , les plaisirs en foule abordent tous les jours ;

Ils en ont deserté les plus superbes Cours.

Rome à peine retient quelques Scènes comiques ;

L'Empire se retranche à des Fêtes bachiques ,

Et le Tage orgueilleux qui fut si triomphant

Voit son Prince réduit à des joiets d'enfant ;

La chasse , les festins , les ris , les jeux la danse ,

Comme , au centre attirés , y suivent l'abondance :

Les sens en font l'essai , l'esprit en fait le choix,  
Et la vertu bannit ceux qui choquent ses loix.  
On compteroit plutôt les brillantes Etoiles,  
Ces fleurs d'or , dont la nuit seme ses riches  
voiles ,  
D'un cœur tendre & jaloux les soins & les de-  
sirs ,  
Que le nombre infini de ces nouveaux plaisirs.  
  
On vit toujours content sous leur aimable  
empire ;  
On ne respire qu'eux , quand même on en sou-  
pire :  
Quelques Tyrans qu'ils soient , on veut leur  
obéir ;  
Qui les combat le plus ne sçauroit les haïr ;  
On en sent malgré soi le charme inévitable ;  
Le penchant en est doux , la chute en est ai-  
mable ,  
Si les tristes dégouts les suivent à leur tour ;  
On change leur objet , & non pas leur amour :  
Leur pouvoir sur nos sens est plus grand que  
le nôtre ,  
Qui les fuit d'un côté les embrasse de l'autre :  
C'est un fleuve qui court lui-même après ses  
pas ,  
Et qui déborde enfin dès qu'il ne coule pas.  
Entre tant de plaisirs un seul plaisir domine :  
Son éclat marque assez son auguste origine :

Les

Les autres en tous lieux redoublant leur apas,  
Préviennent ses desirs, ou marchent sur ses  
pas :

La foule qui le suit le fait bien-tôt connoître :  
Ce Maître des plaisirs, c'est le plaisir du Maître ;

Il ne sçait point languir dans un lâche repos,  
Il n'enchanter le Roi qu'en faveur de Heros :  
Docte en l'art de regner, il mêle en politique  
Aux heroïques soins un relâche heroïque :  
Il le porte à camper, à vaincre en des tour-  
nois,

A tracer sur sa vie un modèle aux grands  
Rois ;

A rendre en pleine paix ses troupes aguerries ;  
A voir ses Arsenaux pleins d'ardentes furies ;  
A rendre son repos terrible aux Souverains ;  
Semblable au Roi des Dieux qui dans les tems  
serains ;

Eprouvant sans courroux un innocent tonner-  
re,

Fait trembler en jouant tout l'orgueil de la  
terre.

Son bras victorieux autorisant les loix,  
Venoit de rétablir Thereses dans ses droits ;  
De soumettre à son joug la Flandre toute en-  
tiere,

Acquisé au Conquerant, & dûë à l'Héritiere :

D'arracher aux vaincus charmez de leur vain-  
queur ,

Et les armes des mains , & la haine du cœur ;

Et Maître en ce grand Art dès son apprentiffa-  
ge ,

De faire tout trembler , excepté son courage.

Quand après tant de maux , & causez & souff-  
ferts ,

Le Prince en ces beaux lieux crût voir les Cieux  
ouverts :

Sur un lit de repos soutenu d'un trophée ,

Sa grande ame cedoit aux charmes de Mor-  
phée ;

Mille songes flatteurs s'empressoient à l'entour ;

Ils remplissoient la nuit des merveilles du jour ,

Avec lui repositoit le reste de la terre ,

Les œuvres de la paix , les projets de la guer-  
re :

Mars lui-même enchainé de ses puissans pa-  
vos ,

Sembloit promettre au monde un éternel re-  
pos.

La gloire aux aîles d'or veilloit seule en l'ar-  
mée ,

Quand du calme étonnant tout à coup allar-  
mée ,

Elle brûle , elle vole , elle perce les airs ;

L'obscurité s'enfuit à ses brillans éclairs ;

D'un encens précieux sa route est parfumée ,

Et

Et le vent qui la porte en repand la fumée ;  
 Un songe l'introduit par de sombres détours ,  
 Elle aborde le Prince , & lui tient ce discours.  
 Je ne viens point troubler par un chagrin ex-  
 trême ,  
 Ce paisible sommeil que j'inspirai moi-mê-  
 me ;  
 Dormir sur un trophée est un noble repos ,  
 Et la victoire a droit d'enchanter les Heros :  
 Apprens-moi seulement quelle est ton avan-  
 ture ,  
 Un calme qui m'effraye , & dont le camp  
 murmure ,  
 Interrompant le cours de tant d'heureux suc-  
 cès ,  
 Va-t'il nous replonger dans le sein de la paix ?  
 Je sçai que l'on t'en presse , & que tout y  
 conspire ,  
 L'abondance qui rit , le plaisir qui soupire ,  
 Tes ennemis tremblans , & tes voisins jaloux ;  
 Consulte ici ton cœur , quel titre est le plus  
 doux.  
 A qui doit sous ses loix ranger toute la terre ,  
 Ou d'auteur de la paix , ou de foudre de guer-  
 re ?  
 Quel Oracle , dis-moi , rendrai-je à tes guer-  
 riers :  
 J'ose te demander compte de mes Lauriers ,

J'en couronnai ton front , l'Europe en pris  
ombrage ;

Et lorsque ma faveur t'en combloit davanta-  
ge ,

L'Olive à-t'elle pû te charmer par ses fruits ?

Va du bruit de ta marche étouffer tous ces  
bruits ?

Va , la force à la main , & la justice en tête ,  
Laisse regner Therese , & cours à ta conquête :  
Etends-là jusqu'au Gange , & ton nom jus-  
qu'aux Cieux ;

Ne prescris plus de borne à ton vol glorieux ;  
Et sçache que je marque en plus gros caractere

Un village conquis qu'un Trône héréditaire.  
Charmé du Grand Henri , jaloux des vieux  
Cesars ,

Tu me cherchas plus qu'eux dans les sanglans  
hazards ;

Mon amour repondit à ton ardeur extrême ;

Va , de tous mes Heros n'imite que toi-mê-  
me :

Incessamment pressé par un noble desir ,  
Tu ne fais que glisser sur le plus doux plaisir ,  
Et dans le char vainqueur où ta fierté le brave ,  
Quand je te sers de guide , il te traite en es-  
clave :

Mais prends garde au loisir qui tient tout en  
suspens ,

C'est

C'est la vertu des Rois d'être avare du tems,  
 Et l'Astre qui preside à ta haute fortune,  
 Passe en douce maisons, & n'arrête en pas  
 une :

Songe que sur toy seul tous les yeux sont ou-  
 verts,

On compte avec rigueur les momens que tu  
 pers :

Use de tes destins, tandis qu'ils sont propices;  
 De tous les ennemis ne crains que les délices ;  
 Avec le monde entier range-les sous ta loi,  
 La victoire t'attend, marche, 'je suis à toi.

Le plaisir nonchalant étendu sur des roses  
 A la merci du sort laissoit aller les choses ;  
 Et goûtant à longs traits mille rares dou-  
 ceurs,

Pour les éterniser invoquoit les neuf Sœurs.  
 Ils s'excite à ces mots, il se trouble, il soupire :  
 Ah ! dit-il, m'affronter jusques dans mon  
 Empire,

Ombre vaine, qui fuis, insensé qui te fuit :  
 Ombre vaine, qui cours à l'ingrat qui te fuit :  
 Fantôme ambitieux, turbulente chimere,  
 Remporte tes conseils, revole à ta frontiere ;  
 Laisse fleurir la paix, laisse regner ma Loi ;  
 Dans le cœur du Royaume, & dans l'ame du  
 Roi.

Quel rayon de faveur m'attire-ton envie ?

Troublai-je son Etat , gouvernai-je sa vie ?  
 Ses Confeils éternels fe tiennent-ils pour moi ?  
 Ne partage-t-il pas mon tems même avec toi ?  
 Il roule tout ensemble en une même tête ,  
 Le deftin de l'Europe , & le plan d'une Fête ,  
 Semblable à ce grand afre arbitre des faifons,  
 Qui peint l'émail des fleurs , & fait l'or des  
 moissons :

Il n'en a que trop fait , eft-ce à toi de te plain-  
 dre ?

Plus il vit de perils, moins fon ame fçût crain-  
 dre :

Il brûloit de te fuivre , & dans le champ de  
 Mars ,

La victoire lui plût bien moins que les hazards :

Ah ! plutôt, mets un frein à ta fatale envie :

Jamais un fi grand Roi n'exposa tant fa vie :

Quand ton illustre Ayeul froudroya les Titans,

Qu'avoit-il dans l'État que des droits écla-  
 tans ?

Que poffedoit Cefar alors qu'il conquit Ro-  
 me ,

Que le fort d'un Bourgeois , & le cœur d'un  
 grand homme ?

Pour regner , j'y confens , on peut hazarder  
 tout ;

Violer jufqu'au droit , pouffer fon fort à bout ;  
 Mais quand au gré des fiens on gouverne à fon  
 aife ,

L'em-



L'empire des François, & le cœur de Thérèse,  
De quels vœux peut encore un Roi si fortuné,  
Importuner les Cieux quand ils ont tout donné ?

Monarque à qui tout rit, à la fleur de ton âge,  
De tous tes ennemis ne crains que ton courage ;

La terreur qu'il leur fait passer à tes vrais amis,  
Toi seul le peux dompter au point où tu l'as mis ;

Ose le desarmer, c'est la valeur suprême,  
Quand on a tout vaincu, de se vaincre soi-même,

Plus le combat est grand, plus le triomphe est doux.

La Gloire éclate alors, & d'un œil de courroux

Lance un éclair pareil à celui de la foudre ;

Le Prince s'en réveille, & voulant se refondre,

Sa Cour qui craint pour lui, se trouble & se confond ;

Cent flots dans cette mer se font & se défont,  
Et sur ce grand Theatre où regne l'inconstance,

La fortune se joue, & tient tout en balance :

Une guerre intestine arme les Courtisans,

L'un & l'autre parti trouve ses Partisans :

La mourante langueur, l'oïveté flateuse,

La cabale des jeux, & l'intrigue amoureuse ;  
 Tout le beau sexe enfin , fatal aux Conque-  
 rans ,

Du côté des plaisirs brillent aux premiers  
 rangs.

La noble avidité de loüange immortelle ,  
 Mille cœurs enflâmez d'un heroïque zèle ,  
 Veulent tout hazarder , & signalant leur foi ,  
 Combatre pour la Gloire, & vaincre pour  
 leur Roi :

Des malheureux encor, qui rampans sur la ter-  
 re ,

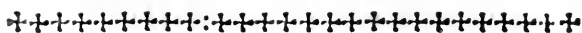
N'ont scû vivre en la paix, ni perir dans la  
 guerre :

Le vil esprit du gain , la crainte du mépris  
 Se declarent pour elle , & n'en sont guère  
 épris.

De Mirthe , & de lauriers la tête Couronnée ;  
 Le Prince enfin decide , & partage l'année ;  
 Le Printems à la gloire , & l'hyver aux plai-  
 sirs ,

L'Arrêt calma leur trouble , & combla leurs  
 desirs ,

Ils s'aimèrent depuis, & l'ardeur qui les pouffe  
 Rend son plaisir si noble , & sa gloire si douce,  
 Que d'un rare concert ils font tout de moitié :  
 Ce Roi tendre & vaillant unit leur amitié ;  
 Et l'on ne verra point dans toute son Histoire,  
 Degloire sans plaisirs, ni de plaisirs sans gloire.



# L'ÂGE D'OR.

## IMITATION DU TASSE.

**Q**ue l'âge d'or, étoit un heureux âge !  
 Les ruisseaux de lait découloient ;  
 Les arbres de miel distilloient ;  
 Et tous les biens enfin, qui sont à notre usage,  
 Étoient produits alors sans que l'on eût besoin  
 De se donner le moindre soin.

Les Serpens sans venin erroient à l'avanture :  
 La neige, les frimats & les broüillars épais,  
 Durant ce siècle heureux ne parurent jamais ;  
 Un Printems éternel regnoit dans la Nature ;  
 Le bien d'autrui tenoit peu les souhaits,  
 Et l'on ne voyoit point les vaisseaux dessus  
 l'onde,  
 Aller de mer en mer, aller de monde en monde,  
 Trafiquer & troubler le repos & la paix :  
 Avoir de tant de biens, perdu la jouissance,  
 N'est pourtant pus encore notre plus grand  
 malheur ;  
 C'est d'avoir introduit cette idole d'erreur,  
 Ce monstre de belle apparence,  
 Que si mal à propos on a nommé l'honneur :

Lui seul a corrompu notre heureuse nature ,  
 En mêlant ses cruels tourmens  
 A la vie innocente & pure ,  
 Que menoient les heureux Amans :  
 Nous ne connoissons point la Loi severe &  
 dure ,

Qui nous défend de suivre les plaisirs :  
 L'ame de nos Bergers par la nature instruite  
 Ne consultoit que ses desirs  
 Pour la regle de sa conduite.

Alors les Amours sans bandeau ,  
 Sans arcs , sans traits , & sans flam-  
 beau ,  
 Faisoient voir dans nos prez des danfes agree-  
 bles ;

Les Nimphes , lez Bergers dans leurs jeux in-  
 nocens

Méloient à des discours tendres & veritables  
 Des baisers amoureux , enflâmez & pressans.

La plus modeste , & la plus sage ,  
 Sans scrupule étaloit les trèfors precieux ,  
 De sa gorge & de son visage ,  
 Qu'à present un voile envieux  
 Dérobe toujours à nos yeux.

Souvent même on voyoit à nud dans nos ri-  
 vieres ,

Les Bergers avec les Bergeres :  
 Toi seul, cruel honneur, as troublé nos desirs.,  
 Toi



Cent fidèles Bergers aux pieds de leurs Berge-  
res ;

Rendre les Lys jaloux du bonheur des Feuge-  
res ,

Et montrer que les Jeux , les Graces , & l'A-  
mour

Se trouvent dans les Bois plus souvent qu'à  
la Cour ;

Dans ce charmant séjour tout respire la joye ;  
Une ame à cent plaisirs se peut donner en  
proye ;

Et le Ciel liberal y verse à pleines mains

Tout ce qui peut jamais rendre heureux les  
humains :

Licidas seulement accablé de souffrance ,

Pale , morne , & transsi dans un profond si-  
lence ,

Trouble tous les plaisirs de ces charmans ha-  
meaux ,

Et fait cesser le chant des plus doux chalu-  
meaux :

Chacun dans ses malheurs prend part & s'in-  
teresse ;

Chacun veut l'obliger de vaincre sa tristesse ;

L'on invente pour lui mille nouveaux plaisirs ;

Mais rien n'a le pouvoir de flatter ses desirs :

Les Mirthes du hameau n'ont plus pour lui de  
charmes ,

Dans les sombres forêts il va cacher ses lar-  
mes ,

Et

Et les tristes accens de sa mourante voix,  
 Font retentir par tout les échos de ces Bois.  
 Toutefois les douleurs dont son ame est at-  
 teinte,

Ne lui font proferer ni reproche ni plainte,  
 Il souffre ses malheurs sans accuser le sort,  
 Et meurt sans déclarer le sujet de sa mort ;  
 Il n'est dans le hameau si cruelle Bergere  
 Qui ne voulût pouvoir soulager sa misere ;  
 Qui ne laisse échaper ce Berger à regret,  
 Et n'en fasse à ses yeux un reproche secret :  
 Pour rendre leurs attraits les Auteurs de ses  
 peines ,

Toutes ont consulté le cristal des fontaines ;  
 De guirlandes de fleurs ont orné leurs appas ;  
 Mais rien ne peut toucher le cœur de Licidas ;  
 Et depuis que Philis brisa ses nœuds de flâ-  
 mes ,

Qui sembloient si long - tems devoir joindre  
 leurs ames :

Son cœur qui fut trahi, ne pût plus consentir  
 A se voir par l'Amour jamais assujettir ;  
 Il sçait que ses presens sont des biens peu du-  
 rables ;

Que s'il fait un heureux , il fait cent misera-  
 bles ;

Que de cruels ennuis les Amans sont remplis ,  
 Et qu'il est ici-bas bien plus d'une Philis :

Il souffre cependant une douleur extrême :

Ses

Ses yeux sont languissans , & son visage blême ,

Il pousse des sanglots , il rêve tout le jour ;  
 Helas ! ne sont-ce pas des effets de l'Amour ?  
 Et n'est-ce pas ainsi qu'un Amant qui soupire  
 Doit exprimer l'excès de son cruel martyr ?  
 Que pourroit-il sentir s'il n'est point amoureux ?

Et qui peut que l'Amour le rende malheureux ?

Il a mené toujours une innocente vie ,  
 Exempte de remords , de vengeance & d'envie :

Un troupeau fut l'objet de son ambition ,  
 Et plaire à sa Philis toute sa passion :  
 Le tumulte importun qui suit la Cour des  
 Princes ,

Cet aveugle desir de gagner des Provinces ,  
 Qui fait à nos Heros tant courir de dangers ,  
 Ne trouble point l'esprit des paisibles Bergers.  
 Ils passent tous les jours en de galantes Fêtes :  
 A des cœurs innocens , ils bornent leurs conquêtes ;

Et de cent passions qui regnent à la Cour ,  
 Ils n'en connoissent point que celle de l'Amour ,

L'Amour seul fait leurs biens , l'Amour fait  
 leurs supplices ;



Plaire ou ne plaire pas , leurs maux & leurs  
délices ,

Tout agit par l'Amour dans ces aimables  
lieux ,

Et l'amour y tient lieu de tous les autres Dieux.

Helas ! pauvre Berger , quelles sont tes mi-  
seres ?

Toi , qui braves les traits des plus belles Ber-  
geres ,

Tu ressens tous les maux que souffrent les A-  
mans ,

Sans prendre aucune part à leurs contente-  
mens :

D'un tourment excessif tu sens la violence ,

Sans goûter les douceurs que donne l'espé-  
rance.

Comment faire cesser ces cruels déplaisirs ,

Si l'on ne peut sçavoir d'où naissent ces sou-  
pirs :

Meurs , le sort t'en fournit une preuve assez  
ample ,

Et qu'à jamais ta mort puisse servir d'exem-  
ple ;

Que parmi les Bergers le mal le plus pressant ,

C'est de souffrir beaucoup sans dire qu'on le  
sent.

+++++

V. E L E G I E.

**D**epuis l'heure fatale, & cet heureux moment,  
 Ordonné par le Ciel à mon cruel tourment,  
 Où de vos yeux divins mon ame fut blessée,  
 Vos attraits en tout tems occupent ma pensée.

Le jour, mon cœur brûlant, vous suivant pas à pas,  
 Je vois tout à regret, quand je ne vous vois pas :

Le fâcheux desespoir, le chagrin triste & blême,  
 M'accompagnent par tout, par tout on dit que j'aime,  
 J'ai beau taire le nom qui cause mes langueurs ;

Quand on a vû vos yeux, on connoît mes Vainqueurs,  
 Eux seuls deffous le Ciel peuvent jeter la flâme,  
 Dont tout le monde ici voit consumer mon ame,  
 Ils sont pour mon secret trop beaux, trop lumineux,

Qui

Qui m'entend soupirer , sçait bien que c'est  
pour eux ;

Leur éclat me découvre , & l'on le tient cou-  
pable

De toutes les ardeurs d'un Amant misérable :  
La nuit quand le repos relâche tous les soins ,  
Que chaque malheureux espere l'être moins ,  
Ah ! que d'amers pensers ! que de cruelles  
peines !

Que de soucis mordans ! que de cuisantes gê-  
nes !

Le lit , l'obscurité croissent mes déplaisirs ,  
Mes yeux fondent en pleurs , mon cœur court  
aux soupirs ,

Sentant ce que je suis , voyant ce que vous  
êtes ,

Votre extrême fierté , mes ardeurs inquiètes ;  
Mon esprit abbatu s'abandonne aux ennuis ,  
Et d'une longue mort , je meurs toutes les nuits ;  
Quelquefois le matin lorsque le Ciel se dore  
De ce premier azur que lui donne l'aurore.

A ce frais doux & pur qui prévient le Soleil ,  
Mon cœur tout languissant enfin cede au som-  
meil ;

Il est léger & foible , & de fausses pensées ;  
Il suspend le chagrin de mes douleurs passées :  
Je vous vois , ma Climéme , avec tous vos  
attraits ,

Dans votre auguste port plus belle que ja-  
mais ,

Ve-

Venir superbement m'étaler tous vos charmes ;

De votre belle main vous essyuez mes larmes ;

Et par des mots coupez, amoureux & touchans ,

Vous enchantez mon ame , & ravissez mes sens.

Dans ces heureux momens mon ame hors d'elle-même ,

Se feint que vous m'aimez autant que je vous aime ;

Que nos esprits d'accord forment les mêmes vœux :

Que nos cœurs embrasés brûlent des mêmes feux ;

Et de ma vive ardeur fortement enflâmée ,

Lorsque je suis pâmé , que vous êtes pâmée :

Ce hardi songe , hélas ! n'a que de courts plaisirs ;

Je m'éveille , & mon cœur se rend à ses soupirs.

*Fin du Tome quatrième.*

TABLE

# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES  
dans ce Tome quatrième.

<b>L</b> E Demêlé de l'Esprit & du cœur.	Page 1
Le cœur d' Amarante.	25
Billet de Tirsis à Amarante.	34
Billet d' Alcipe à Climéne.	42
Le Portrait de Madame la Comtesse de B.... fait par elle-même.	59
I. Lettre à la Reine Mere.	65
II. Lettre à Madame la Comtesse de Soissons sur la mort de Madame de Mercœur.	66
III. Lettre à Madāme de Longueville sur les Sonnets de Tobe & d' Uranie.	68
Reponse de Madame de Longueville , à Madame de B....	69
IV. Lettre à Madame de Lesdiguières.	70
V. Lettre à Mr l' Abbé Bourdelot , Medecin de la Reine de Suede ,	71
VI. Lettre à Madame de Sully, Carmelite.	72
VII. Lettre à Madame la D. de R.	73
VIII. Lettre à Madame la Comtesse de Guille- fort.	74
IX. Lettre à Madame la D. du L.	75
X. Lettre à Madame la M. de B.	76
XI. Lettre à Madame la D. de B.	77
XII. Lettre à la même.	78
XIII. Lettre à M. le Duc de B.	79
XIV. Lettre à Madame la Maréchalle de la Meilleraye.	80
XV. Lettre à M. le President G.	81
XVI. Lettre à Madame B.	82
	XVII.

# T A B L E.

XVII. <i>Lettre à Madame la D. de R.</i>	83
XVIII. <i>Lettre à M. l'Abbé Bourdelot.</i>	85
XIX. <i>Lettre à la Reine de Suede.</i>	87
XX. <i>Lettre à Madame la D. de R.</i>	88
XXI. <i>Lettre à Monsieur l'Abbé de M.</i>	89
XXII. <i>Lettre à Madame la Marquise de M.</i>	90
XXIII. <i>Lettre à Monsieur le Marquis de M.</i>	91
XXIV. <i>Lettre à un ami grand Janseniste.</i>	92
XXV. <i>Lettre à Monsieur l'Abbé Du...</i>	94
XXVI. <i>Lettre à Monsieur l'Abbé M...</i>	96
XXVII. <i>Lettre à Monsieur le Maréchal de G... lui adressant le Portrait de la Reine, qu'elle avoit fait.</i>	97
XXVIII. <i>Lettre à Monsieur...</i>	99
XXIX. <i>Lettre à Mr. le Marquis de Crequi.</i>	100
XXX. <i>Lettre à M. le Chevalier de S.</i>	101
XXXI. <i>Lettre à la Reine d'Angleterre.</i>	102
XXXII. <i>Lettre à Mr. le Tellier, en faveur d'un de ses Amis.</i>	104
XXXIII. <i>Lettre à la Reine Mere d'Angleterre.</i>	105
XXXIV. <i>Lettre à Monsieur, Frere du Roi, sur son mariage avec Madame la Princesse d'Angleter- re.</i>	106
XXXV. <i>Lettre à Madame la Marquise de M.</i>	107
XXXVI. <i>Lettre à Monsieur de Rodez sur sa no- mination à l'Archevêché de Paris.</i>	108
XXXVII. <i>Lettre à Mr. l'Archevêque de Pa- ris.</i>	109
XXXVIII. <i>Lettre à un Ami qui avoit été fort malade.</i>	110
XXXIX. <i>Lettre à Madame d'Armagnac.</i>	111
XL. <i>Lettre à Monsieur le President B.</i>	112
XLI. <i>Lettre à Madame.</i>	113
XLII.	XLII.

# T A B L E.

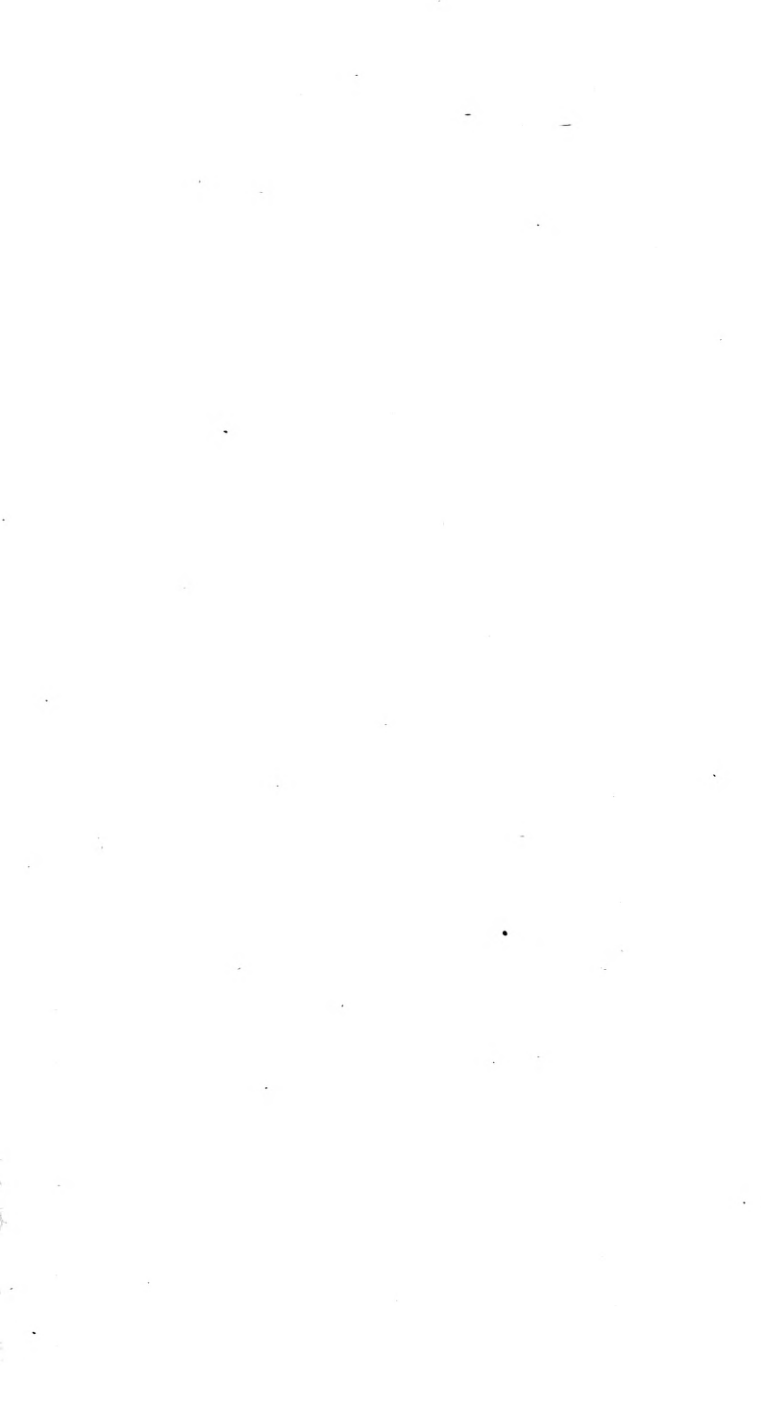
XLII. Lettre.	115
XLIII. Lettre.	116
XLIV. Lettre à Monsieur l'Abbé de Montaignu, étant en Angleterre.	117
Relation d'un voyage de Saint Cloud.	118
Épître à Madame de Bregy par Benferade,	124
Stances.	126
Sonnet sur une Montre donnée à une Maitresse.	128
Épitaphe.	129
Sonnet.	ibid.
Sonnet sur les Antiquitez de Rome.	130
Épigramme.	131
La Promenade du soir, Stances.	ibid.
Cinq Questions d'Amour proposées à Madame de Bregis.	137
Autres Questions d'Amour.	138
Dialogue Amoureux, par M. de la G.	141
Billets doux.	155
Maximes d'Amour ou Question en Prose, décidées en Vers, & Seconde Partie des Maximes d'A- mour.	182
Dialogue du Merite & de la Fortune.	206
Le Miroir ou la Metamorphose d'Orante.	223
Question Galante.	247
Vers irreguliers à Mademoiselle de Scudery, sur un Pigeon étranger.	252
I. Elegie à Madame la Comtesse de ***.	254
Maxime d'Amour.	261
Retour d'un desespoir amoureux.	262
Le nouveau Reglement d'Amour à Elize.	263
Placet à l'Amour.	265
Reglement d'Amour.	268
Stances.	279
Sonnet.	282
Autre Sonnet sur la Fleur d'Orange.	283
	Vers

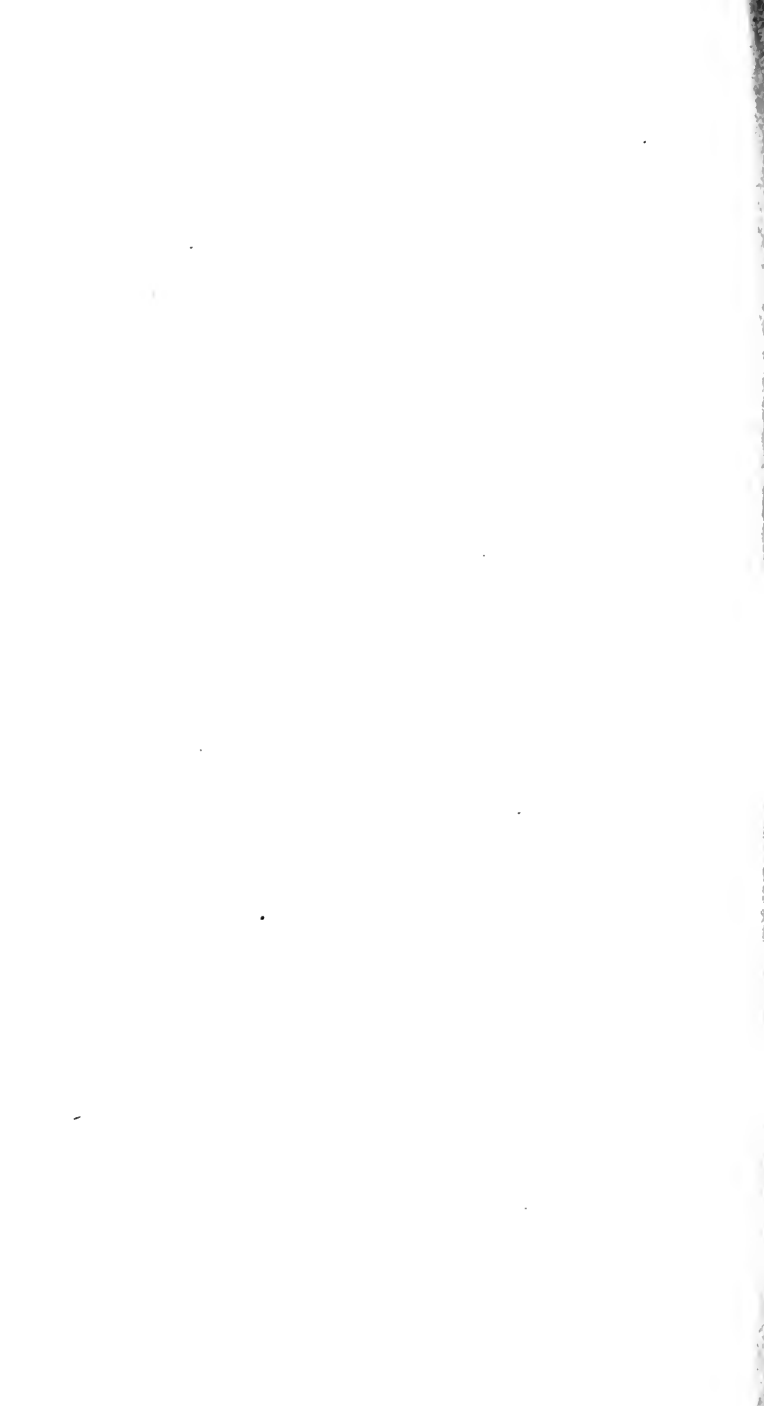
## T A B L E.

<i>Vers irreguliers sur la morsure d'un Cousin,</i>	284
<i>Daphnis au Bois de Boulogne.</i>	287
<i>Madrigal.</i>	289
<i>Sonnet.</i>	290
<i>Sonnet du Sieur D. . P. . fait une heure avant sa mort.</i>	291
<i>Requête.</i>	292
<i>La Tubereuse.</i>	294
<i>Stances sur la fragilité de la beauté.</i>	305
<i>Sonnet.</i>	311
<i>A des Belles qui demandoient un secret de paroles magiques pour se faire aimer.</i>	312
<i>Sonnet.</i>	ibid.
<i>Epitaphe sur un gros Poëte.</i>	291
<i>Stances sur la belle méthode d'aimer.</i>	292
<i>II. Elegie.</i>	295
<i>Sur Iris , qui souhaitoit d'être Garçon.</i>	299
<i>III. Elegie.</i>	302
<i>IV. Elegie.</i>	306
<i>Le Palais des Plaisirs.</i>	310
<i>L'Age d'or , Imitation du Tasse.</i>	318
<i>Eglogue.</i>	320
<i>V. Elegie.</i>	324

Fin de la Table du Tome Quatrième.











PQ  
1817  
13  
1725  
t.4

La Suze, Henriette (de Volig-  
ny) de Charpagne  
Recueil de pieces galantes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

